

La Revue Populaire

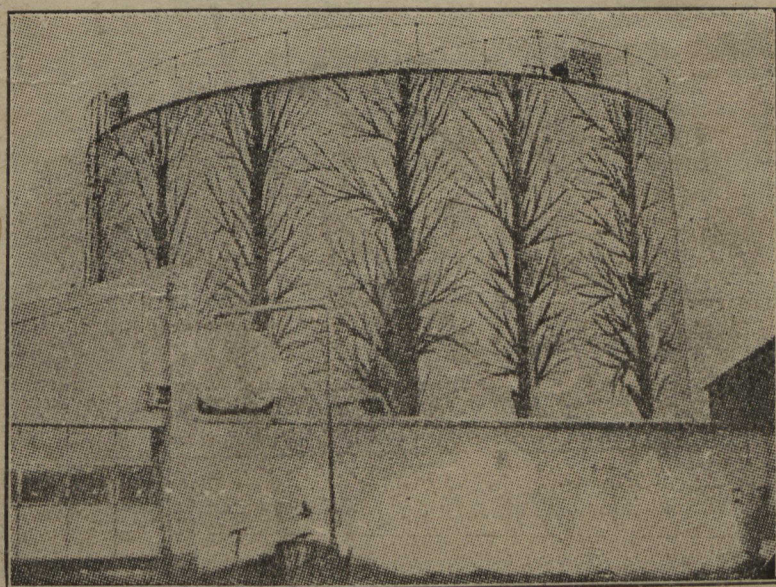
Magasine Littéraire

Illustré Mensuel

12e Année, No 3

MARS 1919

PRIX: 15 CENTS



Camouflage esthétique.—Réservoir d'huile donnant l'illusion d'un paysage

Voici des Annees de Paix

Le grand problème du **capital** et du **travail** est à se résoudre.

Les **travailleurs**, par leur admirable et incessant labeur, contribuent tous les jours au développement du **capital**.

Le **capital**, par l'organisation des industries fournit l'**ouvrage** aux **travailleurs**.

Maintenant que le **travail** reçoit du **capital** une plus juste part, le grand problème de la **pauvreté** ne va-t-il pas aussi se résoudre?

OUI pour vous qui prenez la ferme résolution d'épargner.

NON pour vous qui ne voulez rien mettre de côté.

QUEL parti allez-vous prendre ?

VENEZ dès aujourd'hui ouvrir un compte à

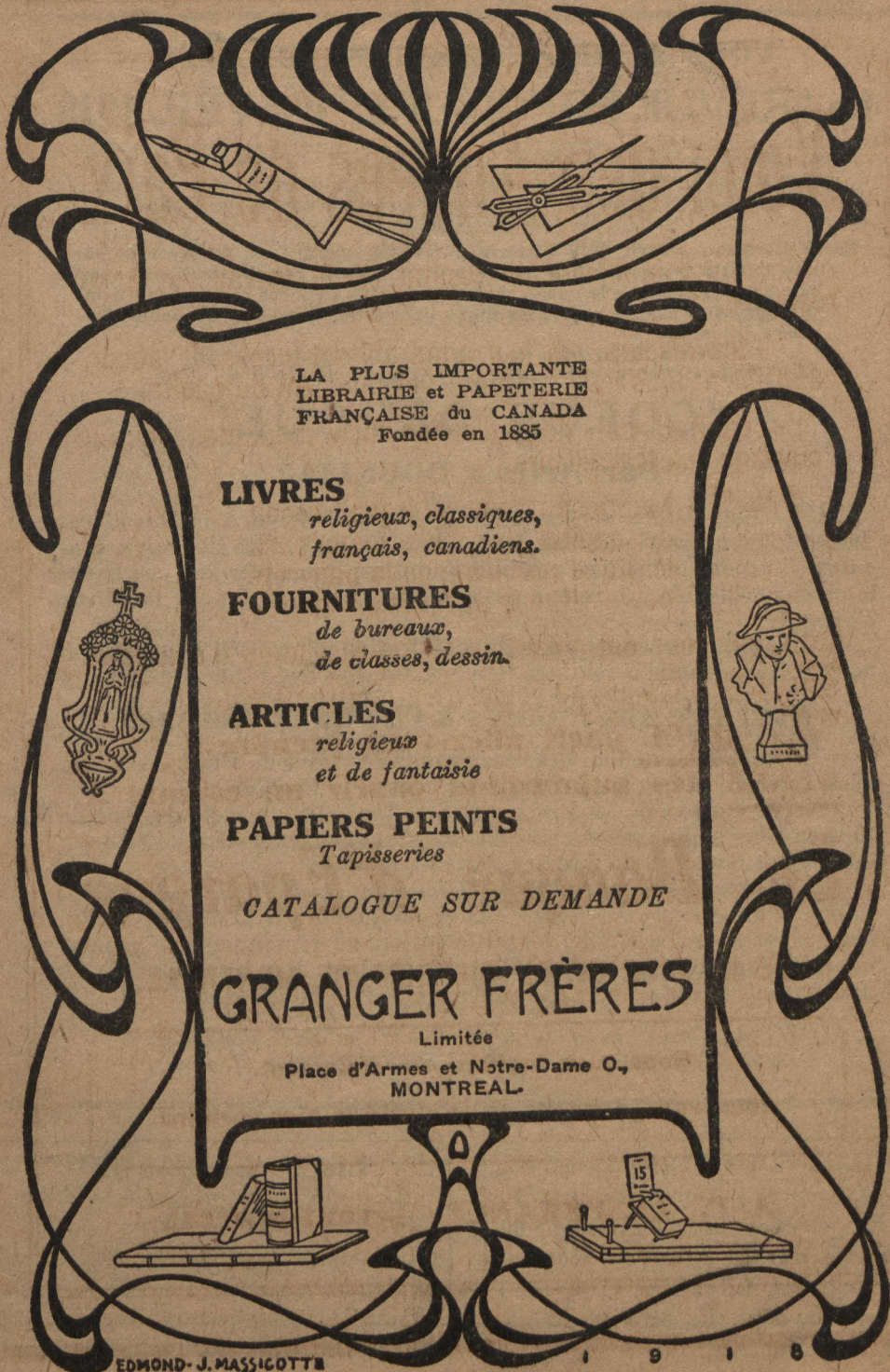
La Banque d'Épargne

DE LA CITE ET DU DISTRICT DE MONTREAL.

Nous vous invitons cordialement.

Nous vous donnons la sécurité la plus certaine.

A.-P. LESPERANCE, gérant-général.



LA PLUS IMPORTANTE
LIBRAIRIE et PAPETERIE
FRANÇAISE du CANADA
Fondée en 1885

LIVRES

*religieux, classiques,
français, canadiens.*

FOURNITURES

*de bureaux,
de classes, dessin.*

ARTICLES

*religieux
et de fantaisie*

PAPIERS PEINTS

Tapisseries

CATALOGUE SUR DEMANDE

GRANGER FRÈRES

Limitée

Place d'Armes et Notre-Dame O.,
MONTREAL.

EDMOND-J. MASSICOTTE

1 9 1 8

VOUS AUREZ UNE SURPRISE AVEC La "REVUE POPULAIRE" d'AVRIL 1919

Nous sommes en train d'améliorer notre magasin, afin d'en faire la publication la plus complète, la plus variée et la plus intéressante, en français, dans le Canada, et nos lecteurs constateront par eux-mêmes les progrès à chaque mois.

Notre livraison d'avril 1919 attirera particulièrement l'œil du lecteur, par une toilette typographique nouvelle et plaisante, des illustrations aussi nombreuses que par le passé, mais encore plus soignées et un grand nombre d'articles sur les sujets les plus divers, quelques-uns de toute première actualité.

Quant au roman complet, tout le monde voudra le lire. C'est

"COEUR DEVOUE"

Par Arthur DOURLIAC

C'est une histoire sentimentale de longue haleine, à la fois attendrissante et magnifiquement écrite, dans un style fort littéraire. L'analyse du cœur humain se poursuit au milieu d'une intrigue peu banale et mouvementée. Ce roman est spécialement illustré pour la *Revue Populaire*.

Nous commencerons aussi la publication d'un *coin nouveau* qui nous a été demandé à maintes reprises. Ce sont des récits illustrés

Pour lire aux Enfants à l'heure du Coucher

et ce premier récit de l'un des plus grands écrivains de France, est tout aussi intéressant que le plus beau des contes de Perrault.

Notre Horoscope spécial pour tous les jours du mois devient de plus en plus populaire, et celui d'avril sera tout aussi détaillé et aussi intéressant que ceux de Janvier, Février et Mars.

Il y aura enfin, outre l'*Eternel féminin*, les *Réflexions de célibataires* et un *cahier d'actualité*, un grand nombre d'articles spéciaux, dans le genre scientifique, sensationnel ou de renseignement général pour les familles, la plupart illustrés. En tout, il y aura plus de 75 illustrations et un grand nombre d'articles très intéressants.

Le numéro d'Avril de la "Revue Populaire" s'enlèvera vite des dépôts; on ferait bien de le retenir d'avance.

VOULEZ-VOUS RIRE? Demandez Le Révélateur des Amoureux, prix 10 cents Franco avec superbe catalogue en français de Farces, Attrapes, Monologues, Chansons, Librairie. Adressez : E. Hartman, dépt. R., 385 ave Mont-Royal, Est, Montréal.

Lisez "LE SAMEDI"
Journal Illustré Hebdomadaire
(40 PAGES)

Abonnement payable d'avance. Canada et Etats-Unis, \$3.50, 1 an; \$1.75, 6 mois. Montréal, la banlieue et l'Europe, \$4.50 1 an; \$2.25, 6 mois. Un numéro : 7 cents.

POUVEZ-VOUS CONDUIRE DES HOMMES ET DES ? FEMMES

LES Sociétés d'Economie de Guerre ont besoin de chefs—d'organiseurs—d'hommes et de femmes d'initiative. Qui va fonder une Société d'Economie de Guerre ? Qui va indiquer la route ?

LES SOCIÉTÉS D'ECONOMIE DE GUERRE

**Aident des milliers de personnes à faire
des Economies**

Les Sociétés d'Economie de Guerre ont obtenu et obtiennent en Angleterre d'imposants résultats. Des milliers de personnes qui n'avaient pu jusqu'alors faire des économies, ont accumulé chacune des certificats du Gouvernement, valant des centaines de piastres.

Aux Etats-Unis des millions de personnes font partie de Sociétés d'Épargne de Guerre. Ces sociétés fonctionnent dans les usines, bureaux, magasins, groupements agricoles, quartier de villes et villages, écoles et cercles.

Partout, d'un bout du pays à l'autre, des Sociétés d'Épargne de Guerre sont en formation. Quiconque est en mesure d'économiser une pièce blanche à l'occasion devrait faire partie d'une Société d'Épargne de Guerre. D'abord parce que ce serait à son avantage personnel, ensuite parce que le Canada pourrait utiliser aussi avantageusement l'argent ainsi mis à sa disposition, qu'il utilisa celui qui fut souscrit aux emprunts de Guerre.

Pour plus amples informations relatives à l'organisation des Sociétés d'Economie de Guerre et relatives aux Timbres d'Épargne de Guerre et aux Timbres d'Economie, s'adresser à la

"COMMISSION NATIONALE DES ECONOMIES DE GUERRE"
160 RUE ST-JACQUES, À MONTRÉAL.

**Il suffit d'écrire O. H. M. S. sur l'enveloppe. Il n'est pas
nécessaire de l'affranchir.**



Les Timbres d'Épargne de Guerre coûtent \$4.02 ce mois-ci. On peut s'en procurer dans les bureaux de mandats-poste, les banques et partout où est en montre l'écusson ci-contre.

Les Timbres d'Economie coûtent 25 sous l'un. On peut s'en procurer partout où les Timbres d'Épargne de Guerre sont en vente et dans beaucoup de magasins.

SOMMAIRE DE LA REVUE POPULAIRE DE MARS 1918

	Pages		Pages
Sommaire du numéro de Mars	6	Le gouverneur de l'Arizona tricote pour les soldats	157
Carnet éditorial. G. Comte	7	Poissons électriques	157
Votre horoscope pour tous les jours du mois de mars	8	Protégez vos cigares	158
La musique et la chute des cheveux	17	Invention ingénieuse. Pour éviter les supercheres	158
Une glissoire pour nos enfants	18	Le vase de Tantale	159
Pages canadiennes. Ce qu'à pu produire l'initiative d'un des nôtres	19	Travaux de femmes ou d'hommes	159
L'Eternel féminin.—Le parfait amour et la rivalité inattendue	23	Manchons de roses	160
Hygiène facile	25	Une cheminée pittoresque	160
Réflexions de célibataires	26	En Egypte	161
Réfrigérateur domestique	28	Montagnes russes pour patins à roulettes	161
L'âge des bêtes	28	Boîte combinée pour la pipe et le tabac	162
Pour lire à l'heure du coucher des enfants	29	Les bizarreries de langages	162
La santé de l'homme	31	Paturages à proximité du danger	162
Un miroir extraordinaire et humanitaire	31	Moyen rapide de transporter les ouvriers	163
Appareil pour laver automatiquement la vaisselle	32	La puissance du cœur humain	163
Fontaine automatique pour volailles	33	Le senec de Saint-Joseph	164
Banque automatique sans clef	33	Un désert presque à nos portes	164
Pour les tout petits	34	L'origine de la Polka	164
Comment on dénomme le chant des oiseaux	34	La musique exotique	165
Aujourd'hui et il y a 50 ans	34	Nouveau procédé pour fabriquer le papier	165
Les géants de la légende et ceux de la vie réelle	35	Nouveau système de télégraphie sous-marine	166
Un fer à souder portant sa soudure	37	L'origine du Maréchal Joffre	166
Une caricature célèbre	38	Les scarabées et les gaz asphyxiants	166
Une nettoyeuse à suction pour les rues	38	Comment on se procure le sel	167
Le pelage des perles exige une rare adresse	39	Comment on peut être à la fois pianiste et cuisinier	168
L'anneau de Pévèque	39	La virtuosité d'Edmond Rostand	168
Un cinéma ambulante	40	La hache du bucheron remplacée par la mécanique	169
Pour recueillir la porcelaine	40	Notes encyclopédiques	169
Chaleur du soleil	40	La balance la plus exacte	170
Le harpitar serait le substitut de la harpe	41	Une maison en coton	170
Valeur actuelle du papier monnaie	41	Ce qu'on perd aux courses	170
La culture des mollusques	42	Véhicule pour enfants	171
Les jours sans viande	42	Un couvercle pour les boissons	171
Le chon de Siam	42	Une ancêtre de Mme Wilson	172
Exposition permanente d'échantillons à Lyon	43	L'ancêtre des jambes artificielles	172
Pour empêcher votre poêle d'attacher	43	Une amélioration très importante au téléphone	172
Pour nettoyer les objets en nickel	43	La production du fromage	173
Une femme soutie le Niagara	44	Comment on se chauffe dans un siècle ou plus	174
Le caoutchouc du bananier	44	Pourquoi les Chinois sont-ils des Célestes?	174
Le recuit des boches	45	Les dentelliers	174
L'aluminium	45	Habile camouflage pour tromper l'ennemi	175
Les plus vieilles monnaies	45	Les forêts nationales aux Etats-Unis	175
Comment débiter dans l'élevage des volailles	46	L'éducation industrielle	176
Métal inattaquable	47	Madame Ristori	176
Déchiffre	47	L'Espagne se modernise	176
Comment on fabrique un réflecteur avec une boîte vide	47	Comment se guider la nuit dans les villes menacées par les ennemis aériens	177
L'origine de la saccharine	48	Invention simple pour les malades	177
L'âge du clairon	48	Le docteur Carrel, la vie des tisseurs et la greffe humaine	178
Pour terrifier les créanciers	48	Un parc national au Canada	178
Plats faciles pour le carême	49	Les poissons chandelles	180
Les Japonais et les enfants mâles	50	Des draps de lit en papier	180
ROMAN COMPLET: La Petite parisienne, P. Garros	51	Pertes de vie par le feu	180
Roman Complet, Péril d'amour	131	L'élevage des lapins	180
Voracité des rats	149	Transport de la lourde artillerie parmi les obstacles	181
Ce travail d'autrefois et celui d'aujourd'hui	150	Le coût de la vie a doublé	181
La terreur des Allemands	150	Les crocodilles pullulent en Louisiane	182
Admirable exemple d'endurance morale	151	La plaisanterie chez les Prussiens	182
Baptême patriotique de nos montagnes	151	Le sucre moins rare	182
Une femme détient un championnat de l'endurance aux quilles	152	Suspension pour lampes électriques	183
Ne détruisez pas les chauves-souris	153	Pour tenir les portes fermées	183
Les triplices	154	Les funiculaires au Tyrol	183
La foudre	154	Les petits mannequins	184
Un œuf pouvant indiquer les heures	154	Energie mécanique	184
La chapelle Sixtine	155	Les vrais poètes.—A quelqu'un qui me traitait de bourgeois, P. Godet	185

AUX LECTEURS DE LA "REVUE POPULAIRE"

Déterminant, tous les reçus d'abonnement seront encartés dans la livraison qui suivra la date de la réception du montant versé. La loi postale permet ce mode d'expédition des reçus aux abonnés, mode qui signifie pour nous une économie considérable et nécessaire en temps de guerre. Ceux qui nous auront fait parvenir le prix de leur abonnement à la Revue Populaire le premier jour du mois, alors que la livraison du mois courant sera terminée, ne trouveront leur reçu que dans le numéro suivant. On est également prié de prendre note que toute demande de renseignements par écrit doit être accompagnée d'un timbre pour l'expédition de la réponse.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Edits.-Prop.

La Revue Populaire

Vol. 12, Nq 3

Montréal, Mars 1919

ABONNEMENT

Canada et États-Unis:

Un An: \$1.75 — Six Mois: - - - 90 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$2.40 — Six Mois: - - - \$1.20

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

Paraît tous

les mois

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Editeurs-Propriétaires,

MONTREAL.

131 rue Cadieux,

La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste contre le 1er et le 5 de chaque mois.

EN MARGE DE LA POLITIQUE. — L'AVENIR DE NOTRE JEUNESSE.

ALLONS-NOUS enfin voir les professions dites *libérales* moins encombrées et le cours classique lui-même, abandonner les sentiers battus de la routine, pour s'orienter vers les méthodes plus modernes et plus pratiques?

Tout indique cette réforme à brève échéance. Nos citoyens les plus patriotes, les plus respectés et les plus sérieux, ayant su profiter de la grande leçon de la dernière guerre mondiale, s'inquiètent sur l'avenir de notre race qu'ils veulent plus forte, plus prospère, en état de rivaliser avec les autres nationalités dans la course vers la place au soleil.

Ces citoyens ont soulevé le débat le plus sérieux et le plus intéressant sur l'enseignement et les réformes qui s'imposent, et si tous ne sont pas d'accord sur la manière d'effectuer ces réformes, ils sont au moins unanimes quant au principe lui-même du changement qui s'impose.

Et voilà maintenant que notre gouvernement provincial s'émeut à son tour, et songe à la suggestion de M. Séverin Letourneau, député d'Hochelaga, à la législation, qui, après avoir démontré en parlement, que l'enseignement scientifique et technique est notre avenir; que c'est cet enseignement qui nous fournira non seulement la main d'oeuvre experte et les chefs d'atelier, mais l'agriculteur, l'artisan du sol plus averti et plus en état d'obtenir un meilleur rendement de sa culture; — de M. Séverin Letourneau, dis-je, qui proposait, dès le 5 février dernier, que nous allions puiser cette science à ses sources mêmes, et que chaque année, au moins une dizaine de jeunes gens les mieux doués, soient choisis, et après avoir été gratifiés d'une bourse de \$1,250 chacun, soient envoyés en Europe pour une couple d'années, afin de nous revenir ensuite avec des connaissances nouvelles et en état d'aider puissamment et efficacement au développement rapide de notre industrie, de notre commerce et même de nos beaux arts.

Voilà un geste, un mouvement qui était attendu depuis longtemps et qui est destiné à faire un bien énorme chez nous. Peut-être aurons-nous moins d'avocats sans cause n'attendant qu'un rond de cuir pour subsister, ou n'espérant que l'hospitalité d'une salle de rédaction, mais par contre nous aurons un plus grand nombre de jeunes hommes d'initiative et de haute culture intellectuelle. Ce sera le commencement de notre véritable prospérité.

Puisque nous sommes en pleine période de reconstruction, commençons par la base, tout de suite, sans attendre à demain.

GUSTAVE COMTE.



Votre destin d'après les influences astrales. (Voir ci-contre l'Horoscope de la Revue Populaire, pour chaque jour du mois.)

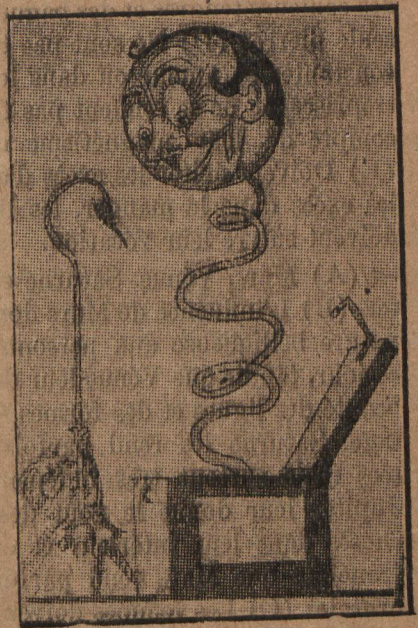
VOTRE HOROSCOPE POUR TOUS LES JOURS DU MOIS

par PYTHON LE CHALDEEN

Véritable boîte de Pandore d'où sortent les influences astrales conformes aux données des astrologues les plus savants.

(Occupation spéciale pour la "Revue Populaire")

CLÉF EXPLICATIVE—(a) Influences astrales combinées.—(b) Ce que sont les personnes nées aux dates ci-dessous.—(c) Ce qu'elles doivent faire.—(d) Ce qu'elles ne sont pas.—(e) Ce qu'elles doivent éviter de faire.



MARS

1. — (A) Vénus, Saturne et Jupiter. (B) Les personnes nées ce jour ont des dispositions pour les beaux-arts et parfois la mécanique; elles sont généreuses et dignes de confiance; leur imagination est parfois trop vive et elles gagnent à s'associer avec des gens plus calmes. (C) Elles doivent se méfier de tous et même d'elles-mêmes et surtout apprendre la valeur réelle du secret et du silence; elles doivent surtout épouser des personnes nées en septembre, octobre et juillet; (D) Ne savent pas toujours conserver leurs biens et sont souvent victimes de leur générosité native; (E) Doivent éviter de construire trop de châteaux en Espagne, et les femmes doivent éviter d'aller au bout de leurs entreprises amoureuses, si elles n'ont pas mûrement réfléchi.
2. — (A) Apollon, Saturne Vénus et Jupiter. (B) Ces personnes sont portées à l'orgueil et ont la logique large et une manière de voir vrai. Molière était Apollon en littérature, et Raphael était Soleil en peinture; (C) Doivent placer leurs capitaux d'une manière de tout repos, et doivent commencer leurs entreprises en mai et juin, de préférence; (D) Ne sont pas portées à avoir une bonne opinion d'elles-mêmes, n'attirent pas toujours des amis fidèles, mais surtout des courtisans; (E) Ne doivent pas trop s'adonner aux sciences occultes pour lesquelles elles ont un penchant, ne doivent pas trop parler.
3. — (A) Lune, Vénus, Saturne et Jupiter. (B) L'influence de la lune, ordinairement néfaste contrebalance l'influence parfois exagérée de Jupiter et de Vénus, et les personnes nées ce jour sont généreuses mais modérément; elles s'emballent moins que les types de Vénus et de Mars; (C) Doivent s'entraîner de bonne heure vers la confiance en soi, les femmes doivent surtout porter

- des couleurs tendres et des bagues à une seule pierre; (D) Ne sont pas toujours constantes en amour ou dans leurs entreprises, et ne se rendent pas toujours compte de leur magnétisme naturel; (E) Doivent éviter les excès d'activité, les excès dans le manger, les liqueurs, doivent suivre leur vocation.
4. — (A) Mars, Vénus, Saturne et Jupiter. (B) L'influence de Mars donne une nature belliqueuse aux personnes nées ce jour, tandis que Vénus leur donne la beauté des lignes et des formes, en partage. Saturne les rend parfois révoltées mais surtout très indépendantes. Jupiter leur donne le goût des belles choses dans leur intérieur et aussi la franchise que Mars rend parfois trop brutale; (C) Les femmes doivent cultiver la société des hommes, et bien que peu portées vers le mariage, elles font d'excellentes épouses; elles doivent épouser des littérateurs, des savants, nés surtout en mars. Les hommes épousant des femmes nées ce jour doivent avoir un caractère soumis et conciliant. (D) Ne sont pas toujours très grandes ni très douces; n'aiment pas les bibelots à quinze sous et les clinquants; ne sont pas dépourvues de talents artistiques et ont surtout celui de l'"imitation"; (E) Doivent éviter d'écouter leur penchant à la domination et les trop longues causeries au téléphone.
5. — (A) Mercure, Vénus, Saturne et Jupiter. (B) Personnes d'intelligence vive, remplies de dispositions aussi bien pour les affaires que le théâtre; on trouve cependant parmi elles des philosophes; ont le goût de la beauté, mais un peu sceptiques; (C) Doivent s'isoler pendant quelques instants chaque jour, pour reposer leur esprit trop actif, et doivent surveiller leur penchant à l'a-
- varice à cause de l'influence dominante de Mercure; (D) Bien que d'habiles gé-rants de commerce ou d'industrie n'abusent pas du scrupule dans les affaires; ne sont ni forts ni maladifs; (E) Ces personnes ne doivent pas chercher à dominer, puisque c'est leur penchant naturel; les femmes sont parfois fatales à cause de leur attirance native. Elles sont plutôt petites, mais souvent fort belles.
6. — (A) Jupiter, Vénus et Saturne. (B) Personnes ayant un grand magnétisme personnel, et l'amour des cérémonies fastueuses, les pompes, les grandeurs; sont généralement honnêtes, nobles de coeur, généreuses; (C) Doivent avoir confiance en eux-mêmes, chercher les beaux spectacles et les amusements nobles et viser à l'idéal en amour et en affaires; (D) Ne sont pas simples dans leurs vêtements et leurs goûts, mais n'ont pas de sentiments mesquins; ne sont pas toujours sincères en amour, mais sont incapables d'infliger de grandes peines, de sang-froid; (E) Doivent éviter les excès dans le manger et le boire, les blessures aux jambes, et l'on doit surtout enseigner l'obéissance aux enfants, à cause de leur trop grande indépendance naturelle.
7. — (A) Vénus, Saturne et Jupiter. (B) Nombre de ces personnes font de l'amour la grande occupation de leur vie, à cause de l'influence combinée de Vénus et de Jupiter; cependant s'intéressent aussi aux questions religieuses et éducationnelles; sont confiants et souvent trompés dans leurs affections; (C) Doivent se méfier de leur coeur parce qu'il les pousse parfois vers les mauvaises compagnies et l'inconduite; doivent surtout épouser des personnes nées en octobre ou septembre; (D) Ne

- sont pas toujours sérieuses dans leurs affections, et ne prennent pas assez soin de leurs biens ou de leur santé; ne sont pas non plus sujettes au *spleen*; (E) Ne doivent pas se laisser aller à l'indolence et aux langueurs; ne doivent pas donner trop de prise à la critique; doivent éviter les stimulants.
8. — (A) Saturne, Vénus et Jupiter. (B) Indépendance de caractère et incréduité parfois poussées jusqu'à la révolte; amour de la solitude et mélancolie, Saturne l'emportant sur Vénus et Jupiter, mais sont tout de même généreuses; les hommes et les femmes ont une nature aimante, mais cachée: (C) Ces personnes doivent se persuader qu'elles sont souvent la propre cause de leurs chagrins ou de leurs ennuis, parce qu'elles sont portées à se faire trop de mauvais sang; (D) Elles sont destinées à la longévité et réussissent souvent à amasser des fortunes considérables; (E) Doivent éviter de commencer une entreprise le samedi qui est un mauvais jour; les Juifs sont de grands financiers et ne font rien le samedi.
9. — (A) Apollon, Vénus et Jupiter (B) Personnes souvent irascibles mais s'apaisent vite; sont inventeurs et perfectionneurs; bien que fort aimables réussissent peu à attirer les amis fidèles; (C) Doivent se convaincre que l'argent donné trop libéralement est un encouragement au vice, au vagabondage; doivent réfléchir avant de se marier, faire des voyages à pied et se vêtir plutôt simplement, parce que ces personnes ont souvent des goûts tapageurs; (E) Ne sont pas quémandeurs et peu modestes ne sont pas toujours appelés à la véritable vie de famille mais ne savent pas se créer des ennemis; (E) Doivent éviter les coups d'enthousiasme trop spon-
- tané; les imprudences dans les voyages en chemin de fer ou en automobile: les enfants doivent éviter l'entêtement qui est une forme excessive de la volonté.
10. — (A) Lune, Jupiter, Saturne et Vénus. (B) Personnes souvent changeantes, capricieuses et même égoïstes quand l'influence bienfaisante de Jupiter et Saturne ne se fait pas sentir; quand cette influence domine on constate une générosité tempérée et une pondération remarquable; aiment les arts et la peinture fantastique ainsi que la littérature romantique; parfois lents de corps et d'esprit; (C) Doivent ne pas chercher ailleurs des plaisirs qu'elles ne trouveront pas; les femmes doivent être prudentes dans les bals et autres endroits où la société galante est plus active; (D) Ne sont pas toujours sobres dans leurs goûts et leur manger; ne sont pas souvent satisfaites de la réalité et vivent grandement d'illusions et de rêves; (E) Eviter d'épouser des personnes trop jeunes leur caractère ayant besoin de s'appuyer sur l'âge mûr; ne doivent pas remettre toujours au lendemain ce qu'elles peuvent faire le jour même; doivent éviter la fréquentation des lieux de plaisir.
11. — (A) Mars, Jupiter, Saturne et Vénus. (B) Personnes souvent de taille au-dessus de la moyenne et fortement constituées, ayant du goût pour les beaux-arts, la peinture, l'architecture, et un penchant pour la lutte, la vie militaire, les tournois; s'emportent facilement mais regrettent vite; (C) Doivent avoir confiance en elles-mêmes mais pas au point de placer leurs capitaux dans des entreprises aléatoires; portés aux décisions hâtives même en amour, et sont souvent de robustes fourchettes, donc doivent surveiller spécialement ces

penchants; (D) Ne sont pas toujours prudents dans leurs amitiés et ne sont pas souvent simples ou naturels dans leurs récits ou leur manière de vivre; font leur possible pour oublier les leçons de la veille alors que ces personnes devraient plutôt s'y arrêter en vue de leur avenir; (E) Doivent éviter les excès d'activité et s'accorder quelques instants de sieste surtout après les repas; doivent fuir le jeu et les endroits où il y a trop de tapage; doivent être modérées dans leurs entreprises purement spéculatives: l'amour, le bien être.

12. — (A) Mercure, Vénus, Saturne, Jupiter. (B) Personnes douées d'une conception très rapide, actives, habiles dans le commerce et les affaires, souvent de petite taille mais de grandes décisions; réussissent aussi en amour, parce qu'elles ont le culte de l'amélioration du foyer; sont quelque peu terre-à-terre, mais presque toujours pratiques et peu faciles à s'emballer. (C) Les femmes doivent surtout porter des bagues avec des pierres de lune ou des pierres roses, et les hommes des épingles avec les mêmes pierres qui sont leurs pierres de chance ainsi que la chrysolithe; peuvent commencer avec avantage des entreprises en mai et juin et même n'importe quel jour de la semaine, excepté le samedi; (D) Ne sont pas impressionnables outre mesure et gardent leur sang-froid dans les circonstances sérieuses ou difficiles; sont rarement satisfaites même si elles ont atteint à un haut degré de considération et de richesse; n'ont pas une opinion outrée d'elles-mêmes; (E) Ne doivent pas abuser de leur activité à cause de leur tempérament souvent délicat, mais non maladif; ne doivent pas annihiler leur initiative personnelle mais plutôt se lancer de

bonne heure dans les entreprises à leur propre compte.

13. — (A) Jupiter, Saturne et Vénus. (B) Tempérament dominateur avec le penchant inné vers les entreprises considérables, en architecture, peinture, musique, souvent des types créateurs et des chefs de groupes ou d'écoles; mais à cause de leur nature autoritaire, éloignent parfois les véritables amis; les femmes aiment profondément mais ne réussissent pas toujours à se faire aimer à cause de leur caractère hautain; souvent secourables et sensibles aux infortunes; (C) Les femmes doivent combattre la mélancolie et leur penchant aux larmes, alors elles deviennent de précieuses amies; assez peu portées vers le mariage elles font cependant des épouses idéales; les hommes doivent s'entraîner à vaincre leurs penchants; (D) Personnes pas toujours soigneuses dans leurs vêtements, leur intérieur ou leur maintien, ne sont pas nécessairement rabustes de corps mais possèdent une rare énergie et une ténacité remarquable. (E) Ne doivent jamais abuser de leur pouvoir dominateur, et ne pas faire fi des conseils que des amis sages se permettent de leur donner. Forcer les enfants nés ce jour à l'obéissance passive, et ne pas discuter longuement avec eux.

14. — (A) Vénus, Saturne et Jupiter. (B) Types lymphatiques et tantôt trop gais, tantôt trop mélancoliques; portés à bouder mais peuvent facilement triompher de ce penchant si l'influence de Jupiter intervient heureusement: ont besoin de se connaître avant d'agir et de ne pas tarder à agir. Combien ont manqué la chance de leur vie, pour avoir négligé de telles précautions. (C) Ces types étant généralement timides doivent s'entraîner à avoir de l'audace et laisser

l'influence lointaine de Jupiter prendre le dessus sur leur tempérament; les femmes surtout doivent se méfier de leur langue et de leur peu de volonté. (D) Cependant ces types ne sont pas réfractaires au succès, mais il leur faut lutter beaucoup; ils doivent agir tout de suite et ne pas toujours remettre à plus tard. (E) Doivent éviter les *châteaux en Espagne*, les *voyages dans la lune* ou les *nuages*, fuir les mauvaises compagnies et se méfier des influences indues; les femmes surtout doivent prendre garde aux enjôleurs.

15. — (A) Saturne, Jupiter et Vénus. (B) Types rigides dans leurs opinions et parfois fanatiques, intellectuels; aiment la solitude et sont parfois mélancoliques; ce type se rencontre fréquemment chez les musiciens et les poètes; (C) Doivent cultiver leurs aptitudes avant toutes autres choses, doivent se persuader que vouloir c'est pouvoir; doivent principalement épouser des personnes nées en septembre, octobre ou juillet; les femmes doivent porter surtout des toilettes sombres; (D) sont rarement voluptueux ou amoureux, et ne sont pas paresseux et impatient; cependant ne sont pas toujours soigneux dans leur intérieur et leurs vêtements; (E) Éviter l'entêtement auquel ils sont naturellement portés, et ne doivent pas pousser à l'excès leur méfiance des gens et même d'eux-mêmes.

16. — (A) Apollon, Vénus, Saturne et Jupiter. (B) Types éloquentes et fiers, se laissant séduire par la beauté des formes; sont pénétrants et voient souvent juste; ont une logique large et une générosité éprouvée; les femmes sous des dehors timides cachent une rare énergie; (C) Doivent prendre garde à leur argent, car leur tempérament enthousiastes les prédispose aux pertes pécuniaires; les femmes doivent rechercher la société des hommes car elles sont destinées à faire de bonnes épouses; (D) Ne sont pas modestes et n'ont pas une volonté à toute épreuve, ce qui fait qu'elles travaillent mieux sous une direction étrangère que sous la leur propre; (E) Doivent éviter les blessures aux jambes et aux bras; éviter aussi de croire aux sciences occultes et ne pas se laisser guider par leur penchant à l'oisiveté.

17. — (A) Lune, Jupiter, Saturne et Vénus. (B) Types d'un caractère souvent changeant et capricieux, même froids lorsque l'influence de Jupiter n'intervient pas. Mais alors, si à l'influence de Jupiter se joint l'influence de Saturne et de Vénus, on remarque des modifications sérieuses à partir de la quinzième ou la dix-huitième année; ils deviennent alors plus sérieux; (C) Doivent bien se convaincre que le silence est d'or, doivent se méfier des rêves illusoirs et chercher le côté pratique des choses; (D) D'ordinaire ne sont pas robustes ni très soigneux, et manquent souvent de confiance en eux et de persévérance, mais ne sont pas sournois; (E) Éviter de se laisser leurrer par leurs pressentiments, et éviter les imprudences sur l'eau, en chemin de fer, en auto. Éviter de faire croire aux enfants toutes sortes de balivernes.

18. — (A) Mars, Saturne, Vénus et Jupiter. (B) Types plutôt bruyants et aimant les réunions animées, le mouvement; courageux mais querelleurs, prompts mais généreux, parfois emportés en amour; (C) Les femmes qui n'ont pas froid aux yeux, généralement doivent se contrôler si elles veulent conserver leurs amitiés; elles doivent sur-

veiller leurs mouvements parfois brusques ou nerveux ce qui les porte à casser la vaisselle; (D) Ces types d'une santé plutôt robuste manquent souvent de calme et se donnent du mal volontairement, au lieu de prendre les événements avec sérénité; mais si l'influence de Saturne intervient, ils deviennent fort pondérés; (E) Ces types doivent éviter les mouvements d'orgueil, les excès dans le boire et le manger et ne pas prendre l'habitude de fréquenter assidûment les endroits de plaisir.

19. — (A) Mercure, Jupiter, Vénus, Saturne. (B) Types fort habiles aux exercices du corps tels que l'escrime, la danse, la lutte, l'acrobatie; ont l'intelligence vive et de remarquables aptitudes pour le commerce: plusieurs femmes de ce type sont cependant fatales; (C) Doivent subordonner leur intelligence des affaires à un système bien défini, et une fois engagés dans leur voie, la suivre jusqu'au bout; c'est la condition de leur succès: (D) Le fait que Mercure, en mythologie est le dieu des voleurs, ne veut pas dire que les personnes nées sous cette influence soient malhonnêtes; seulement elles ont en affaires une sûreté de jugement qui ne se laisse pas influencer par les sensibleries; (E) Ne doivent pas mettre de côté leur première **idée ou leur intuition** qui est souvent la bonne; et les femmes ne doivent pas hésiter à continuer jusqu'au bout ce qu'elles ont entrepris; doivent craindre le samedi comme jour de succès dans leurs entreprises commerciales ou amoureuses.
20. — (A) Jupiter, Saturne, Vénus. (B) Personnes plutôt de taille moyenne, ni trop grasses ni trop maigres, mais de constitution assez robuste; ont grande confiance en elles-mêmes et aiment le

confortable et le plaisir; réussissent ordinairement dans leurs entreprises parce qu'elles ne s'emballent pas inutilement; (C) Peuvent placer leur argent dans l'immeuble ou même jouer à la bourse, parce qu'elles sont très pondérées; font ordinairement de beaux mariages, amour et convenances; (D) Ne sont pas cependant très portées vers les humbles à cause de leur orgueil provenant de Jupiter, et ne sont pas toujours particuliers dans leur intérieur et sur leur personne; (E) Doivent éviter les excès de générosité envers les personnes indignes, éviter aussi les excès dans les stimulants.

21. — (A) Vénus, Jupiter, Saturne. (B) Types aimant la mise élégante, bons, doux, affables mais souvent naïfs; ont le culte des parfums et des fleurs et possèdent le magnétisme personnel à un haut degré; (C) Doivent soigner leur teint et leur chevelure; doivent se montrer bienveillants pour tous et les femmes peuvent se marier de bonne heure, parce qu'elles font ordinairement de bonnes épouses et de bonnes mères, grâce à l'influence voisine de Jupiter qui leur communique la pondération dans leurs actes; (D) Ne sont pas ordinairement gourmandes, n'ont pas toujours assez d'empire sur elles-mêmes et parfois, ne sont pas sincères dans leurs sentiments; (E) Doivent éviter les querelles, les commérages, et les enfants doivent être dirigés surtout vers le respect à leurs parents; doivent avoir le mensonge en horreur.

22. — (A) Saturne, Vénus, Jupiter. (B) Types cherchant sans cesse le pourquoi des choses et les questions d'éducation et de religion; se défient de tous et souvent plus d'eux-mêmes, ce qui leur nuit parfois dans leurs entreprises; plusieurs

de ces types, sans être voluptueux, sont très jaloux. (C) Afin de ne pas donner libre champ à leur incertitude naturelle, ces types feraient bien de suivre parfois leur premier mouvement; doivent principalement commencer leurs entreprises en mai ou juin, alors que la nature en fête contre-balance l'influence trop sérieuse de leur caractère: (D) Ne sont pas souvent d'une nature gaie, exubérante, mais ne sont pas non plus antipathiques bien que plutôt étroits dans leurs convictions; (E) Doivent éviter la superstition et les scrupules ainsi que les excès d'indépendance.

23. — (A) Apollon, Vénus et Saturne. (B) Types ayant souvent la démarche noble et gracieuse; ayant surtout le culte inné de la beauté dans les formes et dans les arts; aiment aussi les voyages à pied et la contemplation, les beaux tableaux et les belles femmes; (C) Doivent surveiller leur logique, leur manière de voir, prendre la nature pour guide, porter des vêtements plus simples que ceux qui les tenteraient de prime abord; (D) Ne sont pas très religieux mais plutôt superstitieux, ne sont pas toujours minutieux dans les choses qui demandent de l'attention et de l'application. (E) Doivent se méfier de leur ambition et des compliments flatteurs et doivent surtout regarder à leurs pieds afin d'éviter les accidents.

24. — (A) Lune, Saturne et Vénus. (B) Types au caractère changeant et plutôt froid; ont cependant des excès de promptitude et d'emportement qu'ils regrettent vite, le coeur étant tout de même bon; quelques-uns de ces types n'ont pas l'esprit tourné vers les affaires; se marient jeunes et souvent par calcul; (C) Doivent s'exercer à la patience, peser leurs paroles et leurs actes, doivent

apprendre la véritable valeur de l'argent et se méfier de leur générosité; (D) Ne sont pas toujours attirés vers la vie de famille, et ne sont ordinairement pas vifs de corps et d'esprit, et sans être des types d'une parfaite beauté, sont cependant gracieux, affables, polis. (E) Eviter de se nourrir d'allusions et de trop croire à leur intuition magnétique, et doivent éviter principalement de dire: "Je ne suis pas capable"; autrement dit doivent éviter les découragements trop subits. Ces types, influencés par Saturne deviennent très pondérés.

25. — (A) Mars, Saturne, Jupiter et Vénus. (B) Types ordinairement de taille au-dessus de la moyenne et fortement constitués; cheveux courts et épais, crépus aux extrémités: ont l'allure belliqueuse des guerriers de mars, mais cette allure est tempérée par le voisinage de Saturne qui en fait des types posés et aptes aux affaires; sont tenaces et audacieux dans leurs entreprises; ont de grandes idées mais n'ont pas toujours la conception exacte du beau; cependant réussissent toujours en affaires et savent diriger les autres; (C) Doivent être prompts dans l'exécution de leurs projets, souvent mûris pendant la nuit; doivent aussi commencer leurs entreprises nouvelles surtout en mai ou en juin; doivent surtout être tenaces et défendre leurs idées envers et contre tous; cependant, subissant l'influence éloignée de Jupiter et de Vénus, ils ne sont pas ennemis du beau, mais ont souvent besoin de direction sous ce rapport. (D) Ne sont pas ennemis des suggestions et se donnent la peine d'y réfléchir sérieusement; ne sont pas lents à prendre une décision; ne sont pas surtout des époux dévergondés; (E) Ne doivent pas ce-

pendant accepter toutes les suggestions même si elles semblent faites par des personnes désintéressées; doivent surtout se fier à leur propre initiative; ne doivent pas s'adonner trop librement aux plaisirs, car l'influence de Mars les prédispose aux excès.

26. — (A) Mercure, Jupiter et Vénus. (B) Personnes aptes au commerce, aux exercices du corps; vifs en affaires et de conception rapide; gais, souvent moqueurs, mais avec du tact pour ne pas blesser personne; sont la plupart du temps heureux en ménage et font de l'argent; (C) Les femmes, ayant un rare sens pratique, peuvent se marier de bonne heure, et il arrive souvent que ce sont elles qui conduisent dans le ménage, sans en compromettre la tranquillité; (D) Ne sont pas trop enthousiastes et ne se laissent pas leurrer par des idéals impossibles; ne sont pas en faveur d'un grand nombre d'amis, mais plutôt de quelques intimes choisis et sincères; (E) Ces personnes ne doivent pas abuser de leur activité et de leur penchant pour le mouvement, et dans leur intérêt, elles feraient bien de prendre quelques instants de repos, chaque jour.

27. — (A) Jupiter, Vénus et Saturne. (B) Types de mangeurs intrépides, amis du faste et des pompes, portés cependant à la générosité excessive; ont souvent des manières captivantes; (C) Doivent simplifier leurs penchants et leurs goûts et prendre garde à leurs tendances amoureuses; doivent aussi peser l'emploi de leurs deniers; (D) Ne sont pas bellicieux, aiment le calme, la paix, les beaux spectacles; ne font pas ordinairement des mariages malheureux; (E) Eviter les liqueurs alcooliques mais plus que toutes autres choses les flat-

teurs: *Timeo Danaos et Dona ferentes. Dona ferentes.*

28. — (A) Vénus, Saturne et Jupiter. (B) Faut être bien déshérité ou né sous des influences contraire à Vénus pour ne pas réussir dans les projets de tendresse, d'affection et d'amour, lorsqu'on est né à cette date; plusieurs croient que le vendredi est un jour néfaste, mais pour ces personnes c'est plutôt une date heureuse; (C) Doivent se surveiller, ne pas se marier trop tôt, car on prend souvent pour de l'amour ce qui en réalité n'est qu'un flirt plus ou moins intense; (D) Types peu aptes aux affaires et se laissant souvent plutôt guider par leur cœur que par leur bon sens. (E) Ne doivent pas porter de bijoux, ornements et toilettes trop riches et ne doivent pas abuser de leur charme, souvent fatal.
29. — (A) Saturne, Jupiter et Vénus. (B) Types souvent révoltés, indépendants et superstitieux, mais d'un cœur généreux; sont parfois musiciens mais aurois ils aiment la musique sérieuse et admirent les difficultés; sont entêtés; (C) Leur caractère les porte vers les couleurs sombres, mais ils devraient s'en éloigner afin de réagir; devraient rechercher la compagnie et les amusements; (D) Ne sont pas prodiges, enthousiastes, gourmands ni maladroits; ne sont pas ordinairement heureux au jeu, bien que souvent joueurs; (E) Doivent éviter la solitude, les occasions propices à la mélancolie et laisser parler leur cœur à chaque fois qu'il manifeste un mouvement généreux.
30. — (A) Apollon, Vénus, Saturne et Jupiter. (B) Types peu faits pour dominer mais non dépourvus d'aptitudes artistiques et littéraires; sont parfois entêtés et prompts, mais laissent souvent parler leur cœur; (C) Doivent épouser

principalement des personnes nées en mars, et les épouser en février de préférence; doivent épouser des personnes indépendantes de caractère, orgueilleuses, même quelque peu vindicatives; comme ces types sont de taille généralement au-dessus de la moyenne, ils peuvent épouser des personnes de taille plutôt petite; (D) Types peu faits pour les mathématiques et la finance, à cause de leur caractère superficiel ou rêveur; ne sont pas méchants mais ont parfois leurs promptitudes; n'ont pas le goût de la solitude; (E) Doivent se méfier de leurs enthousiasmes et de la vie agitée des clubs ou autres endroits bruyants.

31. — (A) Lune, Vénus, Saturne et Jupiter. (B) Types aimant les entreprises artistiques, littéraires, en général tout ce qui demande de la fantaisie et de l'imagination, et en particulier, les voyages; (C) Surveiller leur imagination trop active et empêcher qu'elle se nourrisse d'illusions; s'entraîner à la volonté, épouser des personnes nées en septembre, octobre et juillet; (D) Les femmes nées à cette date ne sont pas toujours sincères en amour, bien que dévouées; ne sont pas autoritaires et sont souvent languissantes; (E) Doivent éviter d'être plus généreuses en paroles qu'en action ainsi que les excès dans le boire et le manger; ne doivent pas trop construire de *châteaux en Espagne*.

Quelques célébrités nées en Mars.

Michel-Ange, le pape Léon XIII, Rosa Bonheur, l'ex-président des Etats-Unis, Grover Cleveland, William Jennings Bryan.

L'horoscope d'avril dans le prochain No de la "Revue Populaire".

LA MUSIQUE ET LA CHUTE DES CHEVEUX

UN médecin anglais vient de découvrir que les musiciens payaient un tribut énorme à la calvitie. D'après lui, l'action exercée sur le système pileux aurait des conséquences différentes, suivant la nature de l'instrument dont jouerait l'intéressé. Par exemple, les instruments à cordes: violon, violoncelle, contrebasse et aussi le piano favorisent la pousse des cheveux. C'est ainsi que Liszt, Rubinstein, Paganini, Thalberg, Sarasate, Paderewski, Renaud possédaient des chevelures abondantes.

Au contraire, les malheureux qui soufflent dans les instruments de cuivre sont assurés que, dans l'espace de cinq à six ans, l'exubérance de leur chevelure sera entièrement détruite.

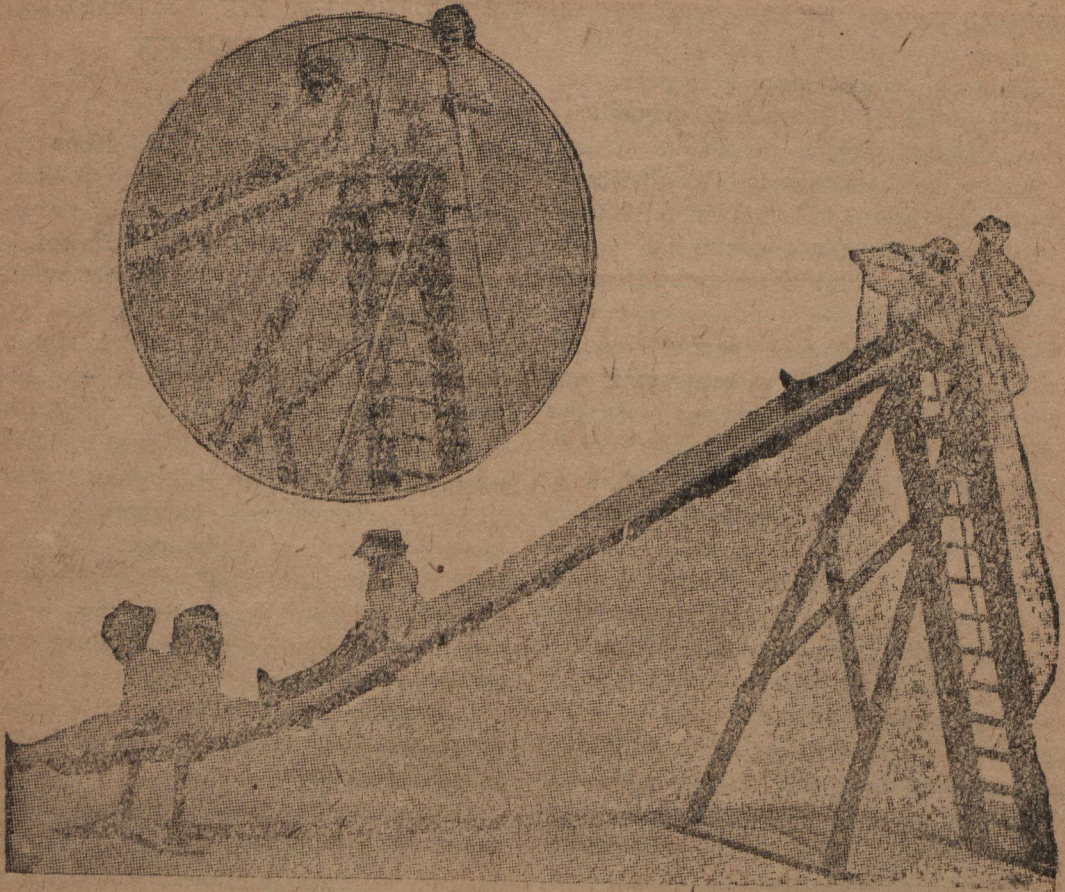
Le trombone, particulièrement, serait un instrument redoutable et amènerait la chute infaillible des cheveux.

Quant aux instruments de bois, clarinette, flûte, hautbois, etc., ils n'exercent pas sur la peau du crâne une action perceptible.

Malheureusement, l'effet de conservation produit par les instruments à corde ne se prolonge que jusqu'à l'âge de cinquante ou cinquante-deux ans. Lorsque cette période est passée, dit notre médecin anglais, "les plus puissantes mélodies sont impuissantes à empêcher les cheveux de tomber".

— o —

Pour combattre les incendies dans les caves ou les soutes des navires, on a inventé une pompe automatique capable de fournir 1,400 gallons d'eau à la minute par superficie de 125 pieds carrés.



UNE GLISSOIRE POUR NOS ENFANTS

Un inventeur d'Anderson, Indiana, vient de lancer sur le marché américain une glissière qui est appelée à faire la joie de nos bambins.

Tous les enfants sont amateurs de sensations et cette glissière est appelée à satisfaire leurs goûts.

Le haut de la glissière est muni de tuyaux de manière à éliminer tous les rixes d'accidents; et l'enfant ne peut pas partir du haut de la glissière avant d'être confortablement assis.

Cette glissière est d'une simplicité enfantine à fabriquer et tout homme pouvant manier le rabot, une scié et un marteau peut la faire en quelques heures.



CE QU'ONT PU PRODUIRE L'INITIATIVE, LA VOLONTE ET LA TENACITE D'UN DES NOTRES. — TOUTE UNE VILLE OUVRIERE CONSTRUITE EN MOINS DE NEUF MOIS, DANS LE MAINE.

Nous avons eu à nos bureaux, la visite de M. Louis Gagné, un Canadien-français de 30 ans, établi aux Etats-Unis, dont les grands journaux de la république voisine viennent de faire les plus grands éloges, parce que par le seul effort de sa volonté, il a accompli une chose presque incroyable.

Modeste travailleur et possédant une instruction plutôt limitée, il a réussi, en quelques semaines seulement et sans capitaux, à fonder et construire une petite ville ouvrière moderne déjà importante, dont il est actuellement le maire, le juge de paix et le gouverneur.

Les anciens fondateurs de villes, dont nous parle l'histoire, allaient moins rapidement en besogne, et ils n'étaient pas plus patriotes que M. Louis Gagné, puisque ce dernier a permis à des centaines d'ouvriers en construction navale, de trouver le logement pour eux et leur famille, à l'endroit même où ils devaient travailler à la construction de navires pour battre les ennemis pendant la guerre, et pour augmenter le commerce transatlantique, après la guerre.

Mais voici les faits, aussi complètement résumés que possible.

Louis Gagné naquit à San Francisco, de parents Canadiens-français, mais à peine au sortir de l'école primaire, il vint s'établir à Québec, avec ses parents. Là il vendit des journaux, puis devint commis voyageur. Il alla ensuite travailler dans les usines de Hill, à Lewiston, Me., à raison de 45 cents par jour. Après quelques années, il revint à Québec, puis retourna à Lewiston où il ouvrit une épicerie, tout en entreprenant un commerce de volailles. La guerre se déclara et à cause de l'augmentation de tous les produits, M. Gagné abandonna un commerce qui n'était plus lucratif.

Ayant entendu parler des salaires élevés que l'on payait aux ouvriers en construction navale, le 1er décembre 1917, il vint à Bath, près de Lewiston, où la Texas Steamship Co'y., lui donna du travail immédiatement. La population de Bath, qui il y a à peine un an, était de 6,000 âmes, se trouve aujourd'hui plus que doublée. Le grand problème occasionné par l'arrivée

de milliers de familles ouvrières, était celui du logement.

M. Gagné résolut alors d'établir à Bath suivant un plan conçu et développé par lui, une colonie ouvrière. Le principal point de son programme consistait dans l'établissement de maisons-cottages pour les pauvres ouvriers incapables de payer les loyers que leur réclamaient les riches propriétaires de Bath.

Il fit maintes et maintes démarches auprès de personnages influents et de grandes compagnies, mais bien des fois, on ne



M. Louis Gagné, le fondateur de "Tented city", près de Bath, Me.

voulut même pas l'écouter. Ces refus ne rebutaient pas l'intrépide patriote qu'était Louis Gagné, et, le lendemain, il s'adressait ailleurs.

Enfin, la "Lewiston Augusta and Waterville Railway", approuvant le plan d'aider les ouvriers à obtenir des logis convenables, concéda à M. Gagné, par bail emphytéotique, un terrain situé sur la rue North et couvrant une superficie d'environ

huit acres carrés. De coquettes petites constructions, au coût approximatif moyen de \$180 s'érigèrent rapidement et au bout de quelques mois, grâce aux rapides développements résultant de la création des chantiers maritimes, s'élevait sur la rue North, la "tented city" ainsi appelée par la population de Bath.

Mais, encore une fois, cela ne s'était pas fait tout seul. M. Gagné n'avait que quelques dollars comme capital, et il lui fallut trouver l'entrepreneur qui consentirait à construire les premières maisons de "Tented city", moyennant un paiement régulier de \$4 par semaine seulement, par maison. Un M. Saucier eut confiance en M. Gagné et commença la construction de la ville. Mais cela avait lieu en avril 1918, et auparavant M. Gagné avait commencé à loger les ouvriers sous des tentes. Il planta la première tente, le 17 mars 1918 et débuta dans son entreprise avec \$8 dans sa poche, et deux pensionnaires dont il prit soin comme de ses yeux, afin qu'ils lui fissent de la réclame. "Je me levais la nuit, dit M. Gagné, pour border leur lit et les couvrir afin qu'ils n'eussent pas froid. Au bout de quelques jours, ces deux pensionnaires dirent à leurs compagnons qu'on était fort bien logé sous la tente, même au mois de mars, et il me fallut aussitôt planter d'autres tentes. De leur côté les citoyens de Bath voulurent me nuire; ils s'opposèrent au nom de "Tented city", mais ne réussirent pas. Aujourd'hui, "Tented city" contient plusieurs centaines d'âmes et les familles sont confortablement installées dans de coquettes maisons en bois. La ville a de belles rues droites, bien propres, bien éclairées à l'électricité, et nous avons le télégraphe et le téléphone. C'est donc en neuf mois seulement qu'il a surgi toute une petite ville, là où il n'y avait qu'un lot vacant auparavant. Les

familles arrivaient le matin avec leur ménage qu'on déposait le long de la voie ferrée. On construisait la maison pendant la journée et le soir, la famille nouvellement arrivée était à l'abri. Et la construction était tellement active, qu'en 19 jours, en juillet, on éleva 21 maisons. Aujourd'hui, certaines maisons ont été agrandies, et nous avons une épicerie, un magasin géné-

Voilà qui est réellement stupéfiant, et comme nous le disions au commencement de cet article, les grands journaux américains ont raconté cet histoire vraie avec d'énormes titres où l'on parlait de l'initiative d'un intrépide Canadien-français et de "A city built in a night". Actuellement, une puissante compagnie de cinéma veut reproduire sur l'écran cette extraor-



L'avenue Monto, à "Tented city", Me., montrant que la nouvelle ville ouvrière, "construite en une nuit", comme disent les Américains, est pourvue de toutes les améliorations modernes.

ral et un bureau de poste sous la surveillance de ma femme. Ainsi, après avoir débuté avec moins de dix dollars en poche, il n'y a pas un an, je me fais aujourd'hui un revenu de \$5,000 par année, alors que toute la population de "Tented city" est satisfaite de son sort."

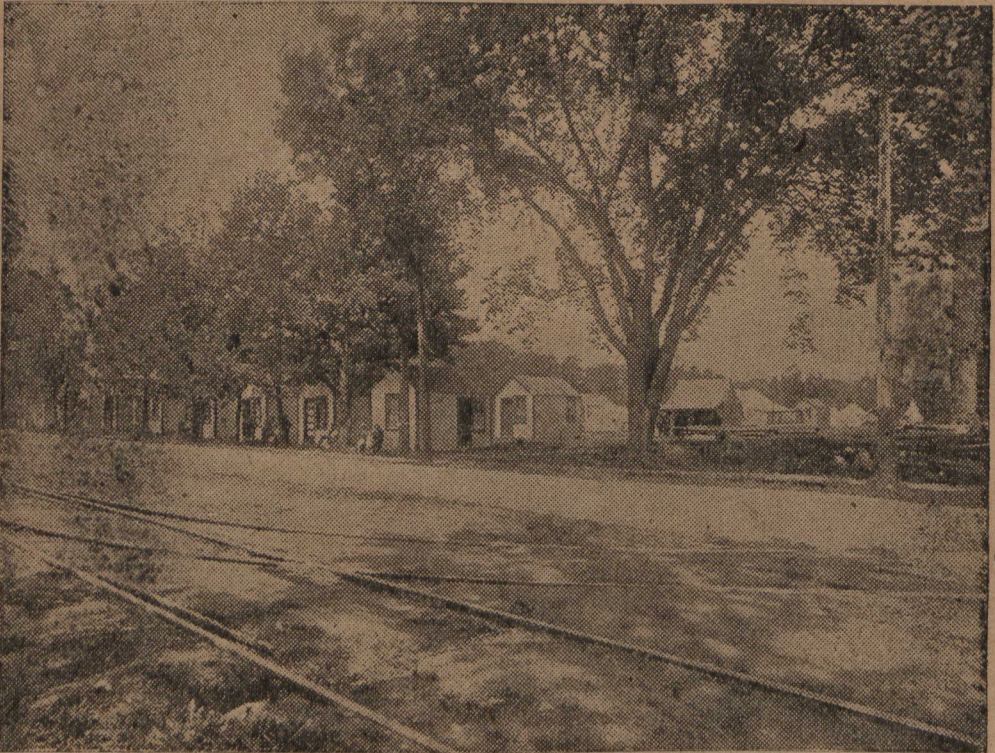
dinaire prouesse d'un fondateur de ville en plein vingtième siècle.

Le "gouverneur de "Tented city", comme ses amis l'appellent est doué d'une énergie peu commune. Après avoir installé un aqueduc et un système d'éclairage électrique, il a conçu un autre projet, ce-

lui de nourrir les membres de sa colonie, et possède, à cet effet, un établissement dont les affaires se chiffrent déjà au-delà de \$15,000. Pour la protection contre le feu, M. Gagné fait faire des exercices à quarante pompiers volontaires qui se tiennent prêts à se mettre en action à une minute d'avis. Ceux-ci, heureusement, n'ont pas encore eu à exercer leurs fonctions.

truc qui le ridiculise et le force à prendre immédiatement ses *nippes* et à s'en retourner à Bath ou ailleurs. Il y aurait une foule d'anecdotes amusantes à raconter à ce sujet.

M. Louis Gagné est âgé de trente-cinq ans; il est marié et père de trois enfants. L'établissement de la "Tented city" qui est son oeuvre et qui est aujourd'hui l'une



La rue principale de "Tented city"; on voit à l'arrière plan, encore quelques tentes qui furent les premières habitations de cette nouvelle ville ouvrière, il y a à peine dix mois.

Quant à la police et à la moralité de "Tented city", elle est exemplaire. M. Gagné à l'oeil partout, et si un citoyen non désirable s'introduit dans sa localité, il n'y reste pas deux heures. Le "gouverneur" n'a pas besoin du code pour le faire déguerpir. Il a vite fait de trouver un bon

des sections les plus intéressantes de la ville de Bath est une preuve qu'avec de l'énergie et de l'esprit d'initiative on peut triompher de toutes les difficultés.

Ce récit est des plus intéressants pour les montréalais, alors que le problème des logements ouvriers est à l'ordre du jour.



ETERNEL FEMININ

LE PARFAIT AMOUR ET LA RIVALE INATTENDUE

UNE de mes jeunes amies, jolie comme toutes les amours réunies, m'a raconté l'autre jour, la savoureuse histoire que voici :

— Figurez-vous, ma chère, que j'étais presque décidée de ne jamais convoler, tant je trouvais frivoles et vides les beaux messieurs qui m'avaient fait la cour, lorsque je rencontrai Thémistocle Labarrière. Le connaissez-vous ?

— Non, mais mon Dieu, quel nom... Jamais je ne croirai, ma pauvre Blanche, que vous songez à épouser un homme qui se nomme Thémistocle.

— C'était pourtant fort bien porté dans l'antiquité.

— Peut-être, mais c'est si loin.

— Mais, *What's in a name*, n'est-ce pas ? Du reste, Thémistocle était pour moi quelque peu un oncle littéraire. Vous ne comprenez peut-être pas beaucoup, mais ça ne fait rien, ce serait trop long à vous narrer. Et, puisque je ne l'épouse plus...

— Comment, vous ne l'épousez plus?... Mais, alors...

— C'est toute une histoire. Voulez-vous la connaître ?

— Racontez, vite.

— Donc, prêtez-moi votre ouïe. Du moment que Thémistocle Labarrière eut fait ma connaissance je ne connus pas de femme plus heureuse que moi. A ses yeux, j'étais la perfection même, je synthétisai tout ce qui pouvait être admiré dans une femme. Tout ce que je faisais ou disais, il l'approuvait, et si j'avais l'air de faire la moue sur quelque chose, "skidoo", il n'en voulait plus.

... Mon aspect lui plaisait infiniment et il portait le plus vif intérêt aux moindres détails de ma toilette. Lorsqu'il m'invitait à dîner ou à souper, lorsqu'il m'amenait au théâtre, au concert ou "aux grandes vues", ou lorsqu'il se contentait simplement de me faire faire une promenade dans sa magnifique auto, il me traitait comme si j'étais le bijou le plus précieux du monde, il volait au-devant de mes désirs comme le plus épris des amoureux. Parfois, ç'en était même gênant. Pauvre "oncle" Labarrière!

... Je ne vous ai pas dit qu'il était courtier, qu'il avait un siège à la Bourse, et qu'après la fermeture du marché, il me rencontrait infailliblement pour le "thé". Il ne manquait jamais de dire: "Je vous en prie, venez m'aider à magasiner. Aujourd'hui, j'ai fait gros d'argent dans les stocks, et à moins que vous ne m'aidiez, je ne sais vraiment pas comment je pourrais bien dépenser tout cet argent".

... Je me défendais en lui disant: "Il est bien entendu que vous ne m'achèterez rien, car je ne saurais convenablement permettre ces folies? Alors, il me suppliait de lui aider à choisir un chapeau, un bibelot, un bijou pour sa soeur. Ah! ce qu'il l'aimait tout de même sa soeur, et ce qu'il la gâtait!...

... Naturellement, toutes ces expéditions dans les grands magasins, chez Dupuis,

M. Desjardins ou ailleurs, me donnaient des avant-goûts du mariage, et invariablement, le lendemain, un ou deux des achats que j'avais faits pour la soeur de mon grand ami, étaient adressés chez moi. J'aurais peut-être dû lui retourner ces cadeaux trop fréquents, me direz-vous, mais je craignais tant de lui déplaire, et comme, sans faire de psychologie intense, je devinais que l'officielle demande s'en venait grand train, je ne voyais pas de raison véritable pour refuser. J'étais tout à fait heureuse, je vous l'avoue, et c'était le bonheur.

... Thémistocle me parlait souvent d'excellents amis auxquels il tenait beaucoup, la famille P.-M. Bay qui possédaient, disait-il, une ravissante villa, quelque part à Dorval. Son ami P.-M. Bay et lui, avaient débuté ensemble dans le journalisme, alors que cette carrière aujourd'hui si ingrate était un véritable "klondyke". et ils ne s'étaient jamais, depuis, perdus de vue. Thémistocle voulait à tout prix me faire faire la connaissance de Madame P.-M. Bay qu'il disait charmante au possible, jolie même, charmeuse, et il prétendait que nous serions vite une paire d'amies inséparables. Il semblait tellement considérer cette famille que j'avais le pressentiment qu'à défaut de réussir à plaire à ces amis intimes, quelque chose de fâcheux, même d'irréparable ne manquerait pas de m'arriver. Je croyais lire dans les yeux de mon grand et généreux ami que son amour pour moi ne pourrait résister à une désapprobation des P.-M. Bay.

...Vous concevez, ma chère Manon, si je m'entraînais pour être aimable, lors de la première entrevue qui était imminente. Aussi, lorsque que quelques jours plus tard, il m'amena dans son auto, chez les P.-M. Bay, le premier choc me donna un espoir fou d'avoir réussi. Madame P.-M. Bay était superbe: plutôt petite, mais ad-

mirablement faite, des yeux décidés mais profonds et d'une grande franchise, et la résidence qu'ils habitaient était meublée avec le goût le plus exquis et était d'une propreté impeccable. L'accueil fût des plus chaleureux.

... Nous étions à prendre des rafraîchissements, sous la véranda, lorsque Alice, la fillette des P.-M. Bay, grande pour ses douze ans, et le vivant portrait de sa mère, s'amena.

... Elle sauta au cou de Thémistocle et l'embrassa avec enthousiasme.

... Sa mère lui fit remarquer qu'elle était maintenant trop grande pour se permettre de telles libertés, mais la fillette dit: "M. Labarrière et moi, nous sommes fiancés, et il est entendu que lorsque j'aurai seize ans, nous nous marierons".

... Et, comme je croyais à une simple blague fantaisiste, j'entendis à ma grande stupéfaction, mon grand ami déclarer: "Cela est parfaitement vrai, Alice, mais en attendant, j'espère que vous ne vous opposerez pas aux relations de profonde amitié qui existent entre mademoiselle Blanche et moi". Alors la fillette me sourit de bon coeur et me tendit la main, mais moi, il me sembla que je venais de recevoir une brique par la tête. Je ne pouvais m'imaginer que je devais jouer le rôle de bouche-trou en attendant que mademoiselle Alice eut atteint sa seizième année.

... C'est depuis ce jour que j'ai repris mes idées de célibat perpétuel. N'est-ce pas, Manon, que les hommes sont bêtes?

— Ma pauvre chérie!

— Oh! non! ne me plaignez pas. Sans doute que j'avais pris au sérieux toutes les assiduités si significatives de Thémistocle, et que mon coeur était bien sur le point de s'abandonner, mais parce que ce monsieur avait ailleurs des attaches profondes et ne s'intéressait à moi qu'en attendant, fal-

lait-il pour cela que j'allasse me précipiter sur la voie ferrée, du haut du pont de la rue Notre-Dame? Non, Manon, la petite Blanche que vous connaissez est trop indépendante pour cela, et elle s'est dit que souvent les hommes aussi généreux avant le mariage ne le sont guère après. C'est une consolation comme une autre. Mais ce qui la console davantage de sa mésaventure, c'est de savoir qu'on peut être vieille fille atteindre la quarantaine, n'en paraître qu'à peine trente, ne pas être nécessairement bigote et étroite d'esprit, même faire encore tourner les têtes. Vous en savez quelque chose, n'est-ce pas, Manon?

— Flatteuse!

MANON.

— o —

HYGIENE FACILE

Voici un moyen économique et facile de boire aux fontaines publiques, ou dans des verres ou ustensiles dans lesquels tout le monde boit, sans s'exposer à la contagion. Il



suffit de plier une feuille de papier blanc sur le côté du verre où l'on va poser les lèvres, selon que le fait voir la vignette ci-dessus. Ce procédé est moins dispendieux que les cornets de papier, et il est employé dans plusieurs hôpitaux de la Croix-Rouge, en France. En tout cas, il est à la portée de tout le monde.

— o —

Dans certains hôtels de Londres, des serveurs reçoivent jusqu'à \$2,500 de pourboires par année.

Réflexions

— de —

Célibataires



HOMMES

FEMMES

L'homme divise les femmes en trois catégories: celles qui disent "Oui" et qui l'effraient; celles qui disent "Non" et qui l'ennuient et celle qui disent "Peut-être" et qui le mystifient.

* * *

La différence entre la cour que l'on fait à une jeune fille et le mariage est de \$4.94 ou exactement la différence de prix qui existe entre un taxi et un tramway.

* * *

Si un homme ne se marie pas avant 20 ans, c'est parce qu'il n'a pas le courage de faire sa demande; entre 20 et 30, parce que son salaire n'est pas assez élevé; entre 30 et 40, parce qu'il n'a pas d'inclinations; entre 40 et 50, parce qu'il n'a pas le temps, et plus tard parce qu'il n'a pas les nerfs assez solides pour s'imposer le mariage.

Jeune fille de 22 ans, s'offre d'être consolatrice d'un gros chagrin d'amour.

Adressez: rédaction de la Revue.

* * *

La grande difficulté pour une femme mariée, c'est de garder son mari à la maison le soir et le faire sortir le matin.

* * *

Une femme aime toujours les mille petits riens qu'elle a hérité de sa grand-mère. Un homme aime davantage les mille petits vices qu'il a hérité de son grand-père.

* * *

La jeune fille qui attend que la Maison Providence, Hasard & Cie., lui envoie un mari, trouve que le département de la livraison de la dite compagnie est bien lent à livrer les colis.

Quand un célibataire se marie, son coeur a été si souvent brisé, réparé, pressé, nettoyé, qu'il se conserve généralement durant toute la lune de miel, mais pas beaucoup plus loin.

* * *

Un célibataire admire toujours une femme réservée, mais il la traite comme si elle était réservée à un autre.

* * *

S'il n'y avait sur la terre qu'un homme et deux femmes, l'homme en épouserait une sous le prétexte qu'elle est différente de l'autre et flirterait avec la seconde sous le même prétexte.

* * *

L'homme est pessimiste après sa première aventure sentimentale et optimiste après sa trente et unième.

* * *

Il y a cent choses qu'un homme ne comprendra jamais et sur ces cent choses, quatre vingt dix-neuf sont des femmes.

* * *

L'homme qui embrasse une jeune fille après qu'elle lui en a donnée l'autorisation ne sera jamais aimé autant que l'homme qui l'embrassera avant l'autorisation.

* * *

Pour un homme sérieux la vie se résume en deux situations: ou se marier et vivre dans la crainte continuelle de sa femme ou rester célibataire et vivre dans la crainte continuelle du sourire des femmes.

* * *

Une collection de livres est un signe de culture; une collection de bijoux est un signe de santé; une collection d'amoureuses est signe de génie.

* * *

Un mari est un volcan en miniature; il fume, gronde, écume quelquefois et a souvent de violentes éruptions... d'injures à l'adresse de sa tendre moitié.

Toute femme a trois personnalités: la personnalité qu'elle pense avoir, celle qu'elle prétend avoir et celle qu'elle a.

* * *

L'amour d'une femme est un banquet et quand tout est fini, il ne lui reste que le café noir du regret et la liqueur douce du souvenir.

* * *

Dans le jeu de l'amour une once d'entreprise a plus de valeur qu'une livre de théorie.

* * *

Quand deux femmes tombent en amour avec le même homme, il est toujours le dernier des trois à savoir laquelle des deux il épousera.

* * *

Souvent une jeune fille épousera avec amour un homme avec lequel elle n'aurait pas voulu rester 5 minutes à flirter.

* * *

Une femme ne s'est pas mariée parce qu'elle n'a jamais rencontrée l'homme avec lequel elle aurait pu être heureuse; l'homme ne s'est pas marié parce qu'il n'a jamais rencontré la femme sans laquelle il n'aurait pas pu être heureux.

* * *

Une amoureuse est le samedi après-midi d'un homme; une femme son dimanche soir.

* * *

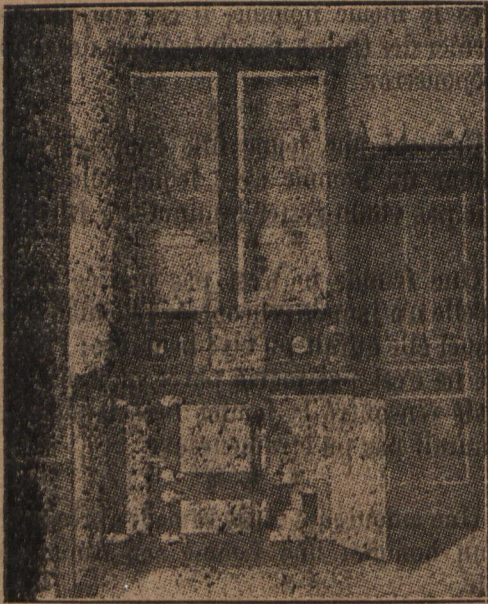
Quelle situation pour une jeune fille que de recevoir une lettre de son ami "en France", dans laquelle il lui dit qu'il a été reçu dans une famille française, mais où il ne lui dit pas si "la famille" est une "brunette ou une "blondinette".

* * *

Un voile de veuve n'ajoute aucun charme supplémentaire à une femme; mais comme les hommes s'imaginent que ça lui en donne, elle en profite et voilà tout.

REFRIGERATEUR DOMESTIQUE

La gravure qui accompagne cet article représente un buffet pouvant servir de glacière "avec glace", pendant les jours de chaleur, et de glacière "sans glace", les jours d'automne, de printemps et d'hiver, même les jours d'été, lorsque la température extérieure est plutôt fraîche. Voilà une invention qui serait surtout appréciée dans notre pays, particulièrement à Montréal, où les marchands de glace nous égor-



gent avec leurs prix, que la récolte d'hiver soit bonne ou médiocre.

Des glacières capables de servir à leur fin sans glace, voilà qui est de nature à plaire à un grand nombre de ménagères, surtout lorsqu'on se rend compte que le coût de revient est des plus abordables, et que la construction de cette nouvelle glacière n'est pas compliquée. C'est tout simplement un cabinet de cuisine ordinaire, avec armoires pour la vaisselle et un com-

partiment à glace; ce cabinet est fixé au mur, et son intérieur communique avec l'extérieur par un nombre suffisant de tuyaux, dont un pour l'écoulement de l'eau fondue. L'air au dehors est poussé à l'intérieur par un système de ventilateurs, et comme cet air est plutôt froid en hiver, au printemps et à l'automne, et même assez frais pendant plusieurs jours de nos étés trop courts, il en résulte qu'un citoyen possédant une de ces glacières perpétuelles ne doit vraiment acheter de la glace que pendant quelques semaines l'été. En tout autre temps, il a toujours un endroit assez froid pour conserver sans danger ses aliments.

L'ÂGE DES BÊTES

Nous offrons aux lecteurs les données suivantes sur l'âge des bêtes:

Le renard vit de 14 à 16 ans; l'ours, 20 ans; le lion, de 50 à 60 ans; le chien, le loup, environ 20 ans; l'écureuil, le lapin et le lièvre, de 8 à 9 ans, le rhinocéros ne vit que 25 ans, mais on prétend que l'éléphant atteint parfois 300 et 400 ans, surtout si l'histoire d'Alexandre le Grand est véridique: il consacra au soleil un éléphant qu'il nomma Ajax; il le mit en liberté après lui avoir attaché une inscription, la légende dit qu'on trouva l'animal 350 ans plus tard. Si non é vero...! Le cheval atteint 30 ans en moyenne; la vache, 25; le porc, 20 ans;... et l'homme, lorsqu'il ne commet pas de sottises, atteint une moyenne de 60 ans.

Dans la langue chinoise certains mots ont jusqu'à quarante significations.



**POUR LIRE AUX ENFANTS A
L'HEURE DU COUCHER**



Pour procurer des rêves heureux, de beaux rêves d'or aux tout petits qui vont faire do-do, il n'y a rien comme les beaux contes de l'ancien temps, alors que les bêtes et les choses parlaient; alors que des fées bien-faisantes habitaient la terre. Seulement, les contes de Lafontaine ou de Perrault étant déjà bien connus, il a fallu trouver des récits inédits pour les enfants modernes. Celui que nous publions aujourd'hui leur plaira, nous osons l'espérer. Il leur plaira non seulement parce qu'il est nouveau et intéressant, mais parce qu'il est signé par un poète français contemporain des mieux connus.

*C'était le temps où les bergers,
Qu'on nommait couramment Silvandre,
Par des bergères aux yeux tendres
Voyaient leur amour partagé;
C'étaient le temps où les bergères,
En robes d'étoffes légères,
De mille gracieux sujets
Devisaient avec les bergers,
Au coin des routes bocagères;
Et, pour mieux dire en peu de mots
C'était, exquise et désuète,
L'époque, au son de la musette,
Où l'on dansait sous les ormeaux:*

Houlettes,

Pipeaux,

Blancs troupeaux,

Habits à basques

De petits saxes,

Figurines en kaolin

A mettre sur les étagères,

C'est Colinette la bergère,

Et voici le berger Colin...

Zinzolin, zinzolin, zinzolin, zinzolin.

Donc telle bergère jolie,

Tel berger plein de courtoisie,

*Furent, en ce temps, les héros
D'une histoire, histoire de pluie...*

Mais faut-il qu'ici j'amplifie

La chanson faite à ce propos,

Que répètent tous les échos,

Et dont toujours résonnent nos

Ouies?

Mi, sol, mi, sol, mi, do, do.



Nous savons tous qu'après l'ondée,
 La bergère, à peine grondée,
 Sur le champ
 Au berger galant
 Fût, en mariage, accordée;
 Or cette aventure opportune
 Dût beaucoup donner à penser
 Aux bergers pressés
 D'épouser,
 Chacun, comme on dit, sa chacune;
 Et tous nos joueurs de pipeaux,
 Tous nos gardeurs de blancs troupeaux,
 Tous de souhaiter aussitôt
 Qu'une bonne pluie
 Les marie:

"Bonne pluie, apprête tes sceaux;
 "Qu'à l'improviste, ton déluge
 "Nous force à quérir un refuge,
 "Ou sans ça gare le grabuge...
 "Bonne pluie, apprête des sceaux,
 "Et tes artifices
 "Propices
 "Aux desseins matrimoniaux..."

C'est surtout, comme de raison,
 Après la mauvaise saison,
 Après ces tristes mois d'hiver,
 Qui, dans les bois, les prés déserts,
 Privoient de toute occasion
 Les bergers de voir les bergères,
 Après la diète hivernale,
 Les pauvrets, c'est chose normale,
 Soupirent après des idylles

 Idylles
 Inutiles
 Et futiles
 Et pour leur tendresse
 En détresse,
 Rêvent de multiples averses
 Favorables aux rendez-vous,
 Les rendez-vous définitifs...
 "Ecaucez-nous, anges des cieux,
 "Anges purs, anges radieux,
 "Puisque c'est pour le bon motif."



*Ainsi se mettent à prier,
Dès le milieu de février.*

*Or, depuis qu'ils étaient venus
De fort loin adorer Jésus,
Et la crèche, et le divins langes
Les bergers
Sont très protégés
Par l'enfant et ses anges.*

*Alors, dans les divins concerts,
L'après-midi
Au paradis,
Voici*

*Qu'à chaque instant on entend faire
"La" pour "sol", un "ré" pour un "mi",
Cacophonie
Bien singulière.
Et Dieu le père
Se désespère*

*Frappe son triangle de fer,
(Son métronome): —Do, do, do.
"Allons plus vite... c'est trop haut...
"Qu'avez-vous donc à chanter faux?"
Ainsi s'étonne Dieu le Père.
"—Mais", répond en clignant des yeux
Un chérubin malicieux,
Sans se troubler: "Mais je présume
"Que nous avons dû prendre un rhume,
"L'hiver a été rigoureux..."*

*La pluie, à chaque fausse note,
Recommence, et tombe plus forte,
Chanter faux étant, c'est notoire,
Pour faire pleuvoir, le moyen
Le plus certain
Qu'on puisse avoir.*

*La bergère cherche un abri,
Cependant que l'averse passe,
Bergers, bergères, rendez grâces
Aux jolies giboulées de Mars...
Et sous l'abri
Trouve un mari.*

FRANCOHAIN.

LA SANTE DE L'HOMME

L'âge où l'homme jouit d'une meilleure santé est entre 35 à 55 ans. Dans le premier tiers de sa vie il est sujet aux maladies contagieuses. A 40 ans il est à l'apogée de la santé. Après 55 ans, la débâcle commence, c'est-à-dire la nutrition devient imparfaite, ce qui cause une diminution dans la grosseur et dans le fonctionnement actif de certains organes ou parties de son corps.

UN MIROIR EXTRAORDINAIRE ET HUMANITAIRE

Il doit être fait prochainement, à la gare de Chicago, une expérience d'un moyen ingénieux proposé pour prévenir les accidents de chemin de fer.

Le moyen consiste en un miroir électrique qui serait placé dans toutes les gares et sur lequel se reproduit tout le mouvement de la ligne.

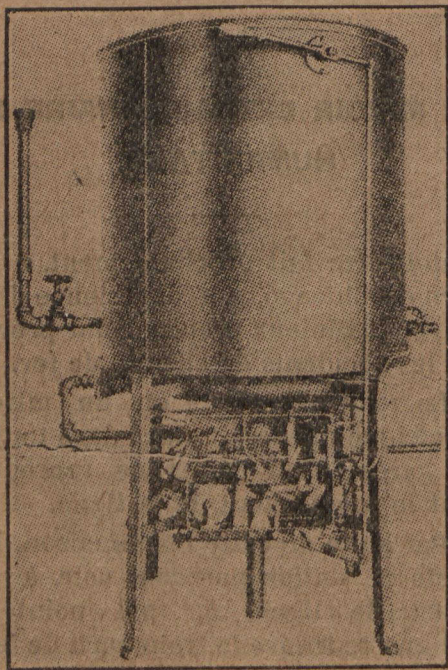
Par suite de cette combinaison, les chefs de station pourront voir, à un quart de ligne, à quel point de la ligne se trouve le train parti de leur gare.

Ce miroir est extrêmement curieux: on y verra circuler, monter, descendre, se croiser tous les trains sur un parcours de 75 milles.

Tous les accidents qui sont les résultats des avances et des retards des trains pourront ainsi être désormais prévenus.

APPAREIL POUR LAVER AUTOMATIQUEMENT LA VAISSELLE

Voici une invention qui certainement fera plaisir à un grand nombre de ménagères, en ces temps où les servantes sont si rares et demandent si cher. Car, de toutes les corvées relatives à l'entretien d'un foyer, c'est certainement celle du lavage de la vaisselle qui est la plus désagréable et qui se répète le plus fréquemment. Or, on



Une invention destinée à plaire à un grand nombre de ménagères.

vient d'inventer l'appareil qu'on peut voir dans la vignette ci-dessous, et qui non seulement lave toute la vaisselle et l'assèche, automatiquement, mais accomplit cette besogne sans que la ménagère ait à la surveiller.

L'appareil consiste simplement en un ré-

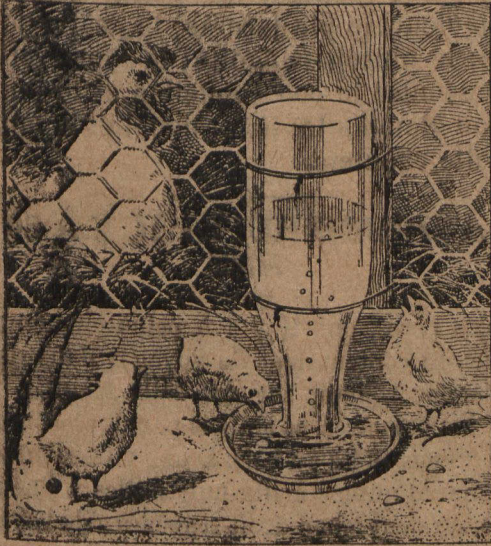
servoir de forme cylindrique, muni de rayons à l'intérieur, sur lesquels on dispose les plats et toute la vaisselle qu'il faut laver. On ferme ce réservoir une fois la vaisselle disposée sur les rayons, et on allume un bec de gaz situé au-dessous. Une fois que la chaleur dégagée est suffisante pour maintenir un jet continu d'eau chaude, une valve supérieure s'ouvre en même temps qu'un moteur électrique est mis en mouvement automatiquement. Alors l'eau chaude circule à l'intérieur et elle est poussée par une pression du moteur tout autour des plats et ustensiles à laver, pendant un temps automatiquement calculé. L'eau s'arrête ensuite, et l'air chaud commence à circuler à la place de l'eau, asséchant tout ce qui se trouve sur son passage très rapidement. Pendant ce temps, l'eau qui a servi au lavage s'échappe par un renvoi. S'il y a beaucoup de vaisselle à laver la ménagère n'a qu'à renouveler autant de fois le chargement du réservoir. C'est le seul travail qu'elle a à faire et n'a pas besoin de surveiller l'opération.

— o —

Un savant lorrain, M. Henri Labourdassas, en faisant des recherches dans les archives de l'ancien Parlement de Nancy, vient de découvrir une ordonnance authentique du duc Léopold, en date de 1719, réglant la dîme sur les pommes de terre, dans le val de Saint-Dié. Si l'on se rappelle que Parmentier naquit en 1737, soit dix-huit ans après, on est bien forcé d'admettre que l'illustre philanthrope ne fut pas le propagateur du précieux tubercule en France, puisqu'il y était tellement répandu à cette époque, que les pouvoirs publics en réglementaient la culture.

FONTAINE AUTOMATIQUE DE CONSTRUCTION FACILE POUR VOLAILLES

LA vignette ci-contre montre comment il est facile d'improviser une fontaine pour faire boire les volailles, avec une simple



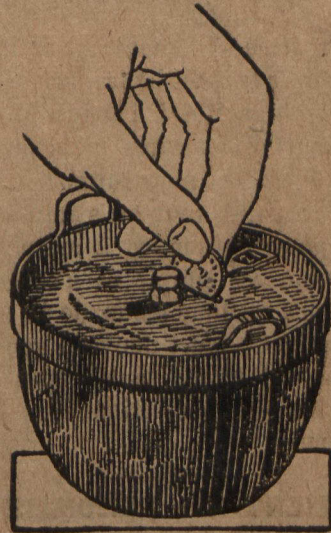
Comment on peut fabriquer soi-même une fontaine automatique où les volailles peuvent se désaltérer.

bouteille à lait renversée, de manière à ce que cette fontaine s'alimente d'elle-même sans qu'on soit constamment obligé d'aller voir si les poules ont ce qu'il leur faut pour se désaltérer. On emplit d'eau la bouteille à lait et l'on place sur l'orifice, une feuille de papier, avant de la retourner et la mettre debout, l'orifice supérieur reposant sur un clou au fond d'un vaisseau aux bords peu élevés. Une fois la bouteille ainsi placée, on l'empêche de tomber en la fixant dans cette position avec un peu de broche. On retire ensuite le papier placé sur l'orifice et l'eau cessera de s'échapper par le bas dès que l'ouverture de la base

sera submergée. Comme cela l'eau contenue dans la bouteille ne s'écoule qu'au fur et à mesure que l'orifice de la bouteille ne se trouve pas sous l'eau, et l'on peut passer ainsi plusieurs jours sans se donner la peine d'aller voir à chaque fois si les volailles ont de quoi se désaltérer.

BANQUE AUTOMATIQUE SANS CLEF

CETTE petite banque tient parfaitement votre comptabilité et est surtout très pratique pour les enfants qui ont le goût de l'épargne. Elle contient trente dollars en dix cents, mais elle les contient d'une façon plus logique que les autres banques d'enfants inventées précédemment. Lorsque vous y mettez le premier dix cents, la banque se ferme; lorsque le trois-centième dix cents y est tombé, la banque s'ouvre d'elle-même. En plus, à chaque dix cents que vous y déposez, le montant du contenu de



la banque s'indique automatiquement sur un cadran disposé à la partie supérieure de la banque.

POUR LES TOUT-PETITS

Voici un jouet nouveau, amusant, instructif et utile, qu'on peut aisément fabriquer



à peu de frais, à la maison. Il imite un sous-marin, avec son hélice, son périscope et son lance-torpille, à l'avant. Monté sur des roues rudimentaires mais solides, il doit être assez fort pour supporter le poids d'un enfant, qui, tout en s'amusant, s'en servira pour apprendre à marcher. Sa construction est simple et n'exige qu'un peu de bois, quelque clous, de la peinture et du vernis. Ce jouet nouveau genre amusera tout autant les tout jeunes que les joujoux les plus perfectionnés et les plus spendieux.

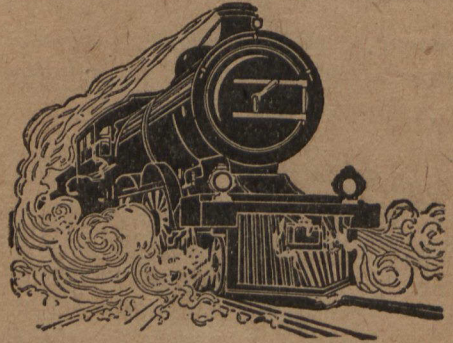
COMMENT ON DENOMME LE CHANT DES OISEAUX

La linotte, l'hirondelle, le roitelet gazouillent; le merle, le loriot, le courlis, sifflent; l'aigle trompette; l'alouette

tirelire, la caille nasille; le hibou et la chouette huent; la cigogne croquette; la grue craque; la colombe et le ramier gémissent; la grive gazouille et grignote; la mésange titine, le milan huit; l'orfraie hurle; le paon criaille; la perdrix cocole; le perroquet jase; la poule glousse; les petits poulets piaulent; la pie jacasse; le geai cajole; le pinson fringotte; la tourterelle roucoule; le coq coqueline et le dindon glougloute; le rossignol et la fauvette chantent.

AUJOURD'HUI ET IL Y A 50 ANS

Nos pères, qui, il y a à peine cinquante ans, se contentaient de voyager dans des wagons roulant sur des rails fragiles, à peine balastés, et trainés par des locomotives chauffées au bois, à une vitesse moyenne de quinze à dix-huit milles à l'heure, seraient à bon droit stupéfiés s'ils voya-



geaient de nos jours, dans des trains de luxe, tirés par de puissantes locomotives du type de celle représenté dans la vignette ci-dessus, pouvant faire sur des rails d'acier en parfait ordre et reliant un océan à l'autre, du soixante-dix et même du soixante-quinze milles à l'heure, comme la chose se produit souvent, notamment sur le réseau New-York—Chicago. Le progrès marche vite.

LES GEANTS DE LA LEGENDE ET CEUX DE LA VIE REELLE

La croissance de ces anormaux provient d'une maladie causée par l'excroissance de la glande pé-tuitaire.—Les géants ne sont ni forts, ni intel-ligents.—Les progrès de l'humanité depuis la disparition de l'homme préhistorique.

PLUSIEURS d'entre nous se souviennent du géant Beaupré, dont le squelette est conservé à l'université Laval, et ceux qui l'ont vu et lui ont parlé savent que s'il fut probablement l'homme de plus haute taille au monde, il n'était doué, par contre, que d'une intelligence moins que médiocre, et d'une force physique bien au-dessous de ce qu'on était en droit d'attendre d'un tel colosse. Preuve, la tentative de lutte qu'il eut avec Louis Cyr, au parc Sohmer.

Ce détail confirme une fois de plus l'exagération des légendes que les âges nous ont transmises. Ainsi, les fameux rochers que lançait à Ulysse, le Cyclope de mythologique mémoire pouvaient bien n'être, en réalité, que



David exhibant la tête de Goliath, d'après le tableau de G. Ferris.



Théodore Machnow, le géant russe, 8 pieds et un pouce, à son déjeuner. A droite de la table, le crâne de lady Arama, la géante française, dont l'examen médical a révélé la présence d'une énorme glande pituitaire.

d'ordinaires cailloux; et le Goliath dont les Philistins étaient si fers, avant que le jouvenceau David ne l'abattit d'une pierre fort habilement lancée, n'avait peut-être de terrible que sa stature puissante. Ceci pour la force physique des êtres anormaux.

Quant à leur infériorité reconnue, sous le rapport de l'intelligence, elle semble indiquer plutôt les progrès de l'humanité vers la civilisation et son avancement intellectuel. Des feuilles sérieuses nous ont appris que l'homme préhistorique mesurait en moyenne 8 et 9 pieds de haut. Mais l'homme des cavernes n'était qu'un primitif, à peine plus qu'un animal, selon que le démontrent les documents de pierre et de silex qu'il nous a laissés. Il faudrait donc conclure que l'intelligence de l'homme se développait en raison directe de sa décroissance physique.

Depuis plusieurs années, le monde savant, tant en Europe qu'en Amérique, a fait des études sur les causes premières du développement des géants et après avoir constaté que la plupart de ceux qui avaient existé n'étaient pas des êtres proportionnellement conformés, et avaient tous, pour la plupart certaines difformités grotesques, on en vient à la conclusion presque unanime que ces êtres anormaux étaient des malades et des infirmes. Enfin, que ce développement extraordinaire de la taille était provoqué par une excroissance de la glande pituitaire, située à la base du cerveau, près des fosses nasales.

Et quand cette excroissance ne se produit que longtemps après la naissance, il arriva que la figure grossit démesurément, sans engraisser, et que l'on se trouve en présence de cette maladie connue sous le nom d'éléphantisme.

Parmi les savants qui ont étudié de plus près cette question se trouve le docteur

Woods-Hutchison qui a constaté que d'ordinaire les géants ne pouvaient vivre vieux, parce qu'ils étaient d'abord des malades. Et une autre preuve que ce sont des malades, c'est que ni leur intelligence, ni leur force physique ne sont développées en proportion de la quantité de nourriture qu'ils absorbent. Ainsi, le géant russe Machnow, avec une capacité d'ingurgitation à peu près égale à celle de Beaupré, mangeait pour son déjeuner: 16 œufs, 2 livres de Bacon, trois pains complets et il buvait du café, tant qu'il avait soif. L'illustration ci-contre donne une idée du déjeuner de ce colosse.

Il est donc admis que si dans le jeune âge, par un effet de la maladie la glande pituitaire, ordinairement de la grosseur d'un pois ou d'une fève, atteint les proportions d'un œuf de pigeon, il y a gros à parier que le sujet ainsi atteint est destiné plus tard à faire partie de la catégorie des géants.

— o —

UN FER A SOUDER QUI PORTE SA SOUDURE

UN fer qui porte sa soudure vient d'être inventé récemment par R. M. Tilton, de Panora, Iowa. Il consiste en un tuyau creux avec un fer à l'extrémité, une chambre à l'autre extrémité, pour mettre la soudure en boulettes, ces dernières s'échappant une à une, au moment de la soudure. En opérant, l'appareil s'abaisse chaque fois que l'on a besoin de plus de soudure, amenant ainsi une boulette qui tombe dans la soudure chaude, fond, et passe à travers l'orifice à la surface de cuivre.

— o —

UNE CARICATURE CELEBRE

L'AUTEUR de "Guillaume Tell et du "Barbier de Séville", Giacomo Rossini, dont



Rossini, l'auteur de "Guillaume Tell", représenté en cuisinier.

l'oeuvre vient d'entrer dans le domaine public, (cinquantième de sa mort en décembre dernier), était, paraît-il, un fin gourmet et un fervent de la cuisine française la plus savante. D'autre part, Wagner qui ne pouvait souffrir son genre de musique, l'avait traité à plusieurs époques de cuisinier, au cours de la fameuse polémique entre les Rossiniens et les Wagneriens.

C'est pourquoi l'artiste Carjat caricatura Rossini en cuisinier, vers 1865. Cette ca-

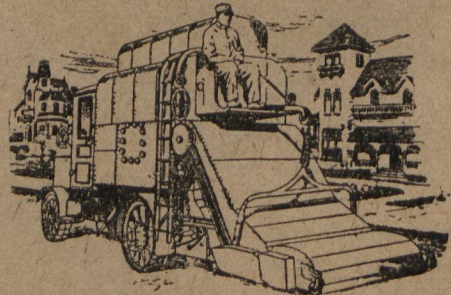
ricature du maître fit le tour de toute la presse européenne, il y a une cinquantaine d'années.

UNE NETTOYEUSE A SUCCION POUR LES RUES

AU lieu de balayer la saleté des rues et la déposer sur le bord du trottoir d'où l'on sera forcé de la prendre à la pelle pour la déposer dans une poubelle où une voiture affectée à ce service; cette nettoyeuse à succion ramasse toutes les ordures du chemin et les transporte elle-même au dépôt.

Les parties essentielles de cette nettoyeuse sont: un truck automobile, un balai à rotation et une grande boîte pour recevoir les ordures; cette boîte est située à l'arrière de la voiture. Un moteur de 40 H.P. donne le pouvoir pour faire mouvoir et la voiture et le balai à rotation. Deux hommes sont requis pour la marche de la nettoyeuse, l'un comme chauffeur et l'autre pour contrôler le travail.

Avec une nettoyeuse de ce genre, les rues peuvent être nettoyées sans que l'on soit forcé de les laver à la grande eau.



Nouvelle nettoyeuse à succion en usage à New-York.

Cette nettoyeuse a été mise à l'essai l'an dernier par la cité de New-York et a donné les meilleurs résultats.

LE PELAGE DES PERLES EXIGE UNE RARE ADRESSE

Vous vous demandez peut-être ce que peut bien faire l'homme qu'on voit dans la gravure ci-contre, avec ses lunettes à doubles verres ayant la puissance grossissante d'un microscope? Cet homme, armé d'un couteau fort aiguisé, accomplit une besogne si délicate et si difficile que la moindre distraction pourrait lui coûter une petite fortune.

Il est tout simplement en train de peler une perle toute fraîche qu'une simple maladresse ou un mouvement nerveux de la main pourrait lui faire perdre. Car, la per-



le, comme l'oignon, se cache sous de multiples robes ou enveloppes. Seulement ces robes ou enveloppes sont très dures, et il faut une grande expérience et une rare habileté pour les dépouiller comme elles doivent l'être. Il arrive parfois que la perle paraît tachée, grêlée, alors qu'une fois dépouillée de plusieurs de ses enveloppes elle est de la plus grande pureté et que sa valeur est fort considérable.

On a vu des perles brutes paraissant ternes, se vendre pour quelques dollars, alors qu'une fois pelées par un expert, el-

les valaient des centaines de dollars. Mais le succès de l'opération n'est pas toujours probant, et le pelage, même soigneusement fait, n'améliore pas toujours l'apparence de la perle. Que le couteau glisse, par exemple, en pénétrant entre les enveloppes, il peut arriver qu'il égratigne le noyau de la perle et détruise ainsi sa valeur, même si elle est du plus beau lustre.

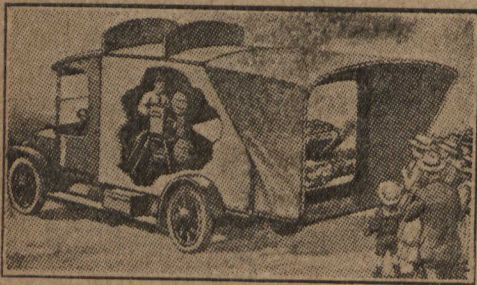
Pour ceux qui voudrait tenter de trouver des perles de valeur sous les robes de perles ordinaires, il serait mieux de commencer par se faire la main avec des perles fortement grêlées à l'extérieur, et d'une apparence qui leur donne pas une grande valeur. Le risque serait moins grand. Il se peut aussi que les perles sur lesquelles on voudrait tenter l'expérience aient déjà été pelées préalablement. Alors, il n'y aurait rien à faire. Conseil important: ne pas oublier de se munir de lunettes-microscopes. Aussi, s'assurer qu'on ne se trouve pas en présence d'une fausse perle, d'une perle de verre par exemple. Celles-là se brisent, s'émiettent, mais on ne saurait les gratter ou les peler.

L'ANNEAU DE L'ÉVÊQUE

L'ÉVÊQUE de Birmingham, autorisé à visiter la cathédrale de Reims, immédiatement après un bombardement, aperçut dans un des bas-côtés un amoncellement de débris de verre aux couleurs chatoyantes, provenant d'un vitrail réduit en miettes par un obus. Il se baissa, choisit plusieurs fragments minuscules et, de retour en Angleterre, les fit insérer dans le chaton d'un nouvel anneau épiscopal qu'il porte depuis lors à son doigt en pieux souvenir de la basilique profanée et en mémoire aussi de la barbarie allemande.

UN CINEMATOGRAPHE AMBULANT

LA vignette ci-contre montre une des plus récentes inventions, dans le monde de la cinématographie. C'est un inventeur anglais qui en a eu le premier l'idée. Il s'agit d'un cinéma ambulant, dont on se sert pour faire des tournées dans les campagnes, mais principalement dans les camps d'entraînements des soldats; car, on a compris qu'une partie de l'éducation du soldat pouvait être fort efficacement accomplie à l'aide du cinématographe. Dans l'espèce, il s'agit, ni plus ni moins que d'une voiture automobile, dont le centre contient l'appareil et l'opérateur. A l'arrière de la machine, se trouve un écran transparent sur lequel les vues sont projetées de l'intérieur de la voiture. A l'extérieur, au-dessus et de chaque côté de l'écran placé



Un cinéma ambulant comme on en voit un grand nombre, actuellement en Angleterre.

à l'arrière, on a tendu des toiles sombres faisant abri et paravent. Cette précaution assombrit la surface extérieure de l'écran, si bien que les vues peuvent être montrées le jour comme la nuit. En Angleterre, on s'en servait non seulement pour l'éducation des soldats mais aussi pour l'instruction des enfants, dans les campagnes éloignées des centres. D'autres personnes s'en servent aussi pour donner des représenta-

tions au loin, tout en faisant du tourisme et en chargeant une légère rétribution.

— o —

POUR RECOLLER LA PORCELAINE

ON a recommandé bien des fois, pour réparer les vases en porcelaine brisés, pour recoller la porcelaine; comme on dit d'ordinaire, l'emploi soit de la caséine, soit des blancs d'oeufs. La formule que voici réunit tous ces ingrédients, et par conséquent doit réunir également leurs diverses qualités. Prenez, par exemple, huit onces de lait caillé écrémé, lavez-le jusqu'à ce qu'il n'en sorte que de l'eau claire, puis égouttez-le; écrasez d'autre part cinq grosses gousses d'ail, recuillez-en le jus et ajoutez-le au lait caillé. Additionnez encore de six blancs d'oeufs battus, et faites un mélange intime en pétrissant, en écrasant, en pilant autant que possible, dans un mortier, et ajoutez finalement un peu de chaux vive pulvérisée. Vous obtenez de la sorte une pâte que vous pouvez éclaircir avec un peu d'eau pour la facilité de l'opération, et c'est cette espèce de colle ou de mastic que vous étendez sur les morceaux à recoller et à joindre les uns aux autres. Serrez les morceaux cassés les uns contre les autres jusqu'à prise complète et placez le tout à l'ombre, jusqu'à dessiccation.

— o —

CHALEUR DU SOLEIL

L'ESPAGNE a plus de soleil que tout autre pays. Elle reçoit une moyenne annuelle de 3,000 heures. L'Angleterre en a pendant 1,400 heures. Pourquoi le Canada n'est-il pas Espagnol en décembre, janvier et février?

— o —

LE "HARPITAR" SERAIT LE SUBSTITUT DE LA HARPE

La guitare n'est pas un instrument de concert, à cause de son peu de sonorité et de la qualité monotone de cette sonorité. Par contre la harpe est l'instrument de concert par excellence; dans un orchestre complet on se sert de harpes et non de piano. Seulement, les harpes, outre qu'elles sont d'un prix inabordable, sont un instrument offrant de très grandes difficultés d'interprétation. C'est pourquoi M. R.-E. Bates,



Le "Harpitar", le nouveau substitut à la harpe de concert. L'inventeur, M. Bates, de Brooklyn, N.-Y., jouant de son instrument.

de Brooklyn, N.-Y., a eu l'idée d'inventer une guitare pouvant remplacer la harpe, au point de vue de la sonorité artistique, n'offrant pas plus de difficulté de technique que la guitare, et coûtant un prix infiniment moindre que la harpe.

L'instrument a la forme d'une harpe ré-

duite, et s'appuie sur l'exécutant à la base de sa table d'harmonie. Comme on peut le constater par la gravure ci-contre, les cordes vibrent dans le vide et ont leur plein pouvoir d'intensité sonore, pouvoir encore augmenté par la conformation même de la table d'harmonie. Dans la guitare ordinaire l'intensité de son des cordes est diminuée par leur pression sur la table de résonance; cet inconvénient disparaît avec le nouvel instrument, qui, se joue comme la guitare, à l'aide de six cordes seulement, avec le même doigté, et pouvant donner toutes les gammes chromatiques. M. Bates prétend que le *Harpitar* (c'est ainsi qu'il désigne son invention), produit le même effet artistique que la harpe. Si tel est bien le cas, il sera plus facile, à Montréal surtout, de trouver des *harpitaristes* que des harpistes.

VALEUR ACTUELLE DU PAPIER MONNAIE

Le bureau des statistiques de Washington a établi une comparaison des prix actuels des aliments d'il y a cinq ans, et il est démontré que la valeur présente d'un billet d'un dollar s'est abaissée à 54 sous, à Washington, 57 sous à Philadelphie, 59 sous à Chicago et New-York et 63 sous à San-Francisco. Les vivres que l'on payait \$1 en 1913, coûtent maintenant \$1.85 à Washington, \$1.77 à Philadelphie, \$1.68 à New-York, \$1.69 à Chicago, et \$1.58 à San Francisco. Ottawa ne nous a pas encore communiqué la proportion de l'abaissement monétaire pour le Canada, mais dans notre province, selon toute apparence, le prix des principaux aliments a doublé ou presque doublé, dans certains cas, depuis 1913.

LA CULTURE DES MOLLUSQUES

On se demande pourquoi les huîtres et les mollusques, en général se vendent si cher. Or, l'une des principales raisons c'est que depuis quelques années, on a constaté, aux Etats-Unis comme au Canada, que les mollusques allaient manquer, à cause des récoltes trop abondantes qui avaient été faites, et l'on a songé sérieusement à prendre les moyens nécessaires pour leur reproduction. On a construit des parcs d'huîtres et autres espèces de mollusques, entre autres les "clams", avec défense absolue d'y tenter toute espèce de récolte en dedans d'une période déterminée. Mais, ce

son propre parc de mollusques, et la Ville de Newburyport a autorisé la défense nécessaire à la conversion de 15 acres de sol sous-marin de grève en terrain de culture à mollusques. Tandis qu'on creusait, sous l'eau, des sillons avec une charrue ordinaire on s'empressait de les remplir de milliers et de milliers de jeunes coquillages, et de les recouvrir ensuite. Il est entendu que personne n'a le droit d'y toucher avant deux ans, alors que, croit-on, la récolte sera abondante et de belle qualité.

— o —

LES JOURS SANS VIANDE

Les jours sans viande ne sont pas une institution récente. En Angleterre, notamment, sous le règne de la grande Elisabeth, défense absolue était faite de manger de la viande le mercredi, le vendredi et le samedi. Une amende de 15 dollars était infligée à quiconque ne se tenait pas en règle avec la loi. On pouvait néanmoins obtenir une licence, valable pour la journée au prix de deux dollars.

— o —

LE CHOU DE SIAM

Le chou-de-Siam est un arbre d'ornement qui pousse à l'état sauvage dans le royaume de Siam. Cultivé en Canada, il rapporte un beau fruit jaune. Ce fruit, coupé en morceaux de la grosseur d'un dé à coudre, semés à la volée par un temps bien sec, produira rapidement un grand nombre d'arbres qui tous, rapporteront à l'automne chacun un millier de fruits.

On fait avec ces fruits d'excellentes confitures.

— o —

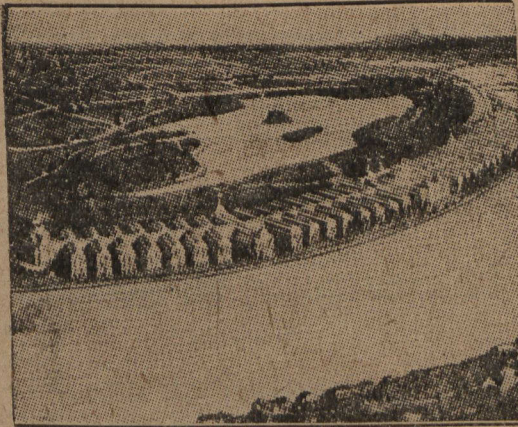


Comment on "sème" de jeunes mollusques (clams) dans des sillons creusés à l'aide de la charrue ordinaire, à l'embouchure de la rivière Merrimac. La vignette ci-dessus montre les laboureurs aquatiques traînant la charrue, leurs aides jetant les coquillages dans les sillons et refermant ces sillons, une fois la "semence" jetée.

qui intéressera sans doute nos lecteurs, c'est le procédé employé pour la reproduction de ces mollusques. Ainsi, à l'embouchure de la rivière Merrimac, dans le Massachusetts, plus d'un fermier a organisé

EXPOSITION PERMANENTE D'ÉCHANTILLONS A LYON

En, oui, même en temps de guerre, on a trouvé moyen de tracer les plans préliminaires d'une série de constructions permanentes où se tient l'exposition internationale permanente d'échantillons. La France s'occupe si bien des problèmes de l'après-guerre qu'elle a commencé cette exposition si intéressante, et de nature à centraliser le commerce entre tous les pays alliés, durant la guerre. Mais l'exposition se trouve installée dans plusieurs édifices disséminés à différents endroits de la vil-



Une vue d'ensemble des constructions projetées pour l'exposition internationale des échantillons, à Lyon, France.

le, ce qui est un inconvénient, bien que cela n'ait pas empêché une foule énorme d'étrangers de visiter le grand centre industriel de la France.

C'est à cet inconvénient qu'on veut remédier en construisant toute une série d'élégants pavillons, sur les rives du Rhône, bordés par un vaste parc, sur un terrain couvrant une superficie de 30 acres. Les salles d'exposition seront flanquées de sa-

lons et de bureaux, et elles seront vastes et spacieuses. On y trouvera des produits des différents pays. Comme l'exposition actuelle a rapporté un surplus de \$240,000 l'an dernier, le comité chargé de son administration ne craint pas la dépense qu'entraîneront ces constructions.

Disons, en terminant, que le Canada a tout intérêt à exposer en permanence à Lyon, s'il veut faire connaître ses industries et ses richesses, non seulement aux Français mais aux représentants de toutes les nations qui visitent continuellement cette exposition.

— o —

POUR EMPECHER VOTRE POELE "D'ATTACHER"

Si votre poêle brûle au milieu, faites bouillir dedans un peu de vinaigre pendant un quart d'heure, puis une fois lavée et essuyée, graissez-la.

En prenant cette petite précaution chaque fois que vous en avez fait usage, vous éviterez ainsi l'ennui de laisser brûler ce que vous y faites cuire.

— o —

POUR NETTOYER LES OBJETS EN NICKEL

On emploie fréquemment pour le service de table des plats, des objets de table en nickel. Pour les nettoyer et faire disparaître les taches colorées qui se forment sur ces objets, on les met pendant 15 secondes dans un mélange formé de 15 parties d'alcool et d'une partie d'acide sulfurique. On remue ensuite et on laisse baigner quelques instants dans l'alcool pur et on essuie ensuite avec de la sciure de bois.

— o —

UNE FEMME SAUTE LE NIAGARA connaissance un instant. Je ne recommencerais pas cela pour cinq millions, je mar- DANS UN TONNEAU

IL Y A une vingtaine d'années, une Américaine, Madame Edna Edson, sauta les chutes de Niagara, dans un tonneau. L'évènement fit grand bruit à cette époque. Il ne faut pas oublier que cet exploit périlleux représentait une chute de 160 pieds dans un tourbillon. Aussi, dès que le tonneau apparut à la surface, au pied des chutes, s'empressa-t-on d'aller délivrer la femme intrépide qu'on croyait morte. Heureusement, elle vivait mais elle déclara qu'elle avait souffert. "A chaque bond du tonneau, dit-elle, je fermais les yeux et je priais Dieu d'épargner ma vie; je tourbillonnais comme un bouchon. Je sen-



„Mme Edson sortant du tonneau après le saut.

cherais plutôt au-devant d'un canon chargé”.



Mme Edson et son tonneau, avant le saut.

tais tout nature annihilée. Quand je passai par-dessus la chute, je crois que je perdis

LE CAOUTCHOUC DU BANANIER

D'APRÈS un citoyen de Georgetown, Etats-Unis, les cultivateurs de bananes doivent se féliciter, car indépendamment du produit savoureux bien connu, ils peuvent récolter du caoutchouc de première qualité.

En effet, ce citoyen atteste qu'au moyen d'une incision faite dans le tronc du bananier, on obtient un suc qui, exposé à l'air, pendant 6 heures, présente à sa surface une sorte de pellicule; en comprimant cette pellicule et en la roulant dans les doigts on obtient une petite boule de caoutchouc moelleux et délicat. Une plante mûre peut produire près de 5 à 7 livres de bon caoutchouc au prix de 20 cents la livre.

LE REcul DES BOCHES

Nous extrayons des *Annales*, en date du 10 novembre, l'impromptu suivant qui, d'une manière dialoguée, sous le titre de "L'oreille Fendue" nous donne une idée vraisemblable de ce qui a pu se passer au château impérial de Berlin, à la veille de la grande et hideuse défaite des Boches.

La scène représente le cabinet de travail de l'empereur. Sur la cheminée, le petit "Gott mit uns" en baudruche, complètement dégonflé, s'affaisse sur lui-même, comme une biague à tabac... vide. L'empereur un peu défraîchi, regarde un point quelconque au plafond.

Acte Premier

L'Empereur. — Faites entrer le général Ludendorff.

Acte II

Le général Ludendorff fait son entrée. Il paraît assez morose et peu enclin, comme l'on dit vulgairement, à la rigolade.

Ludendorff. — Vous m'avez fait appeler, Sire?

L'Empereur. — Hé oui! Je tiens à vous dire que je ne m'explique pas du tout les beautés de votre stratégie depuis quelque temps.

Ludendorff, *levant les yeux au ciel*. — Il fallait s'y attendre un peu.

L'Empereur. — Je ne suis peut-être qu'un profane dans l'art de la guerre, mais je ne vois pas très bien où vous voulez en venir avec toutes ces merveilleuses manœuvres.

Ludendorff. — Sire, je ne vous fais pas de reproche, toutefois, permettez-moi de vous faire remarquer que les grands génies ont toujours été méconnus par leurs contemporains.

L'Empereur. — Cette réponse, général, sent son insolence d'une lieue. M'expliquez-vous cependant les raisons de votre

beau recul sur Verdun, de votre magnifique recul sur l'Aisne, de votre étincelant recul sur...

Ludendorff. — Sire, c'était mon plan.

L'Empereur. — Votre plan! (Il se lève). C'est à se frapper la tête contre les murs. Et l'incomparable recul des Flandres faisait également partie de votre plan?

Ludendorff. — Rien n'est plus exact, Sire.

L'Empereur (avec agitation). — Il faut entendre cela et ne rien dire!

Ludendorff (avec mélancolie). — Que voulez-vous, Sire. J'ai eu, il y a déjà quelques semaines, comme un pressentiment que les choses finiraient par en arriver au point que nous connaissons, vous et moi... alors, comprenez-vous, en homme prudent, j'ai préparé... ma retraite.

Pierre Mac Orlan.

L'ALUMINIUM

EN dix-huit années, le montant d'aluminium produit par les Etats-Unis, a passé de 7,000,000 de livres à 180,000,000 de livres en 1917.

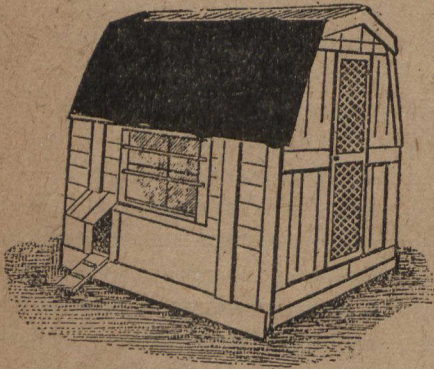
Les Etats-Unis donnent la moitié de la production totale du globe. Le Canada venait en second lieu, l'an dernier encore.

LES PLUS VIEILLES MONNAIES

IL Y A encore en circulation, en Chine, actuellement, des pièces de monnaie portant les noms des empereurs qui vécurent il y a 2,000 ans. Avis aux collectionneurs canadiens.

COMMENT DEBUTER DANS L'ELEVAGE DES VOLAILLES

L'ELEVAGE des volailles est une industrie qui, grâce à l'attention des pouvoirs publics et tout particulièrement de la branche de l'aviculture du ministère de l'agri-



culture, est destinée à prendre beaucoup de développement, parce que le public des villes commence à s'y intéresser, surtout en ces temps de vie chère.

Il n'est pas nécessaire de posséder une très grande étendue de terrain pour se livrer avec succès à l'élevage des volailles et en retirer des profits relativement rémunérateurs. De fait, les poulets laissés en trop grande quantité, sur une ferme, ne réussissent pas aussi bien que ceux qui sont élevés dans une captivité relative, mais qui reçoivent les soins nécessaires.

Une simple cour de ville, où le soleil pénètre, peut suffire pour faire l'élevage.

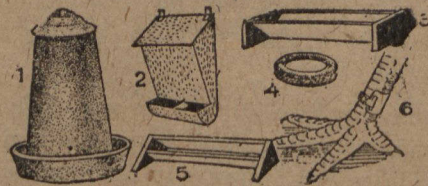
L'une des plus grandes erreurs qui se commettent, c'est que le novice veut toujours faire l'élevage plus en grand que le permettent l'espace qu'il a à sa disposition et les connaissances qu'il a acquises dans les soins à donner aux volailles. Une autre erreur, c'est que plusieurs veulent faire l'élevage de plusieurs races avant même que

de connaître les notions les plus élémentaires requises pour la réussite.

Il suffit de quatre à cinq pieds carrés de plancher par poule, de sorte qu'un poulailler, de 6 pieds par 10 peut loger convenablement une douzaine de poules.

On peut fabriquer à peu de frais un petit poulailler pour sept à huit poules avec deux boîtes à piano, tel qu'indiqué sur la gravure que nous reproduisons ci-dessous. Les deux boîtes sont placées dos à dos, après avoir été défoncées. L'on peut pratiquer une porte d'un bout et un châssis du côté opposé, ou sur le côté, de façon à ce que le châssis soit exposé au sud, afin que les rayons du soleil puissent pénétrer dans ce poulailler improvisé.

La propreté est essentielle et une des premières conditions du succès. Et pour pouvoir y atteindre, il faut savoir aménager son poulailler, tout petit soit-il, de façon pratique. Il convient que les nichoirs soient bien tenus et placés de façon à ce que la poule y soit dans une demie obscurité pour la ponte; il faut que les perchoirs soient mobiles pour que l'on puisse les enlever pour les nettoyer et les induire de pétrole ou autre désinfectant afin de combattre les poux; il faut aussi garnir le poulailler d'un petit ameublement, consistant comme l'indique la gravure ci-contre, en (1) un abreuvoir dans lequel l'eau sera



toujours en bonne condition; (2) une trémie pour les écailles d'huîtres concassées; (3 et 5) des auguets pour servir les rations. Les figures 4 et 6 indiquent l'anneau dont se servent les éleveurs pour leur

permettre de faire la sélection de leurs meilleures pondeuses.

Avec quelques piastres, si vous disposez d'un endroit où les loger, vous pouvez débiter dans l'élevage des volailles. Vous pouvez acheter de bons sujets, des poulets du mois de mai, pour une couple de piastres par tête, en vous adressant à des éleveurs de profession qui disposent à des prix raisonnables, du surplus de leur production.

Mais n'allez pas acheter, sur les marchés de Pierre, Jean, ou Jacques, des poulets rabougris, éclos en juin et même en juillet, et vous attendre que vous aurez des oeufs de ces volailles cet hiver. Vous seriez désagréablement déçus.

— o —

MÉTAL INATTAQUABLE

EKEBERG, grand chimiste suédois, découvrit il y a quelques années le "tantalum" ou "tantale", métal très rare, obtenu par fusion de fluotantale de potassium et de sodium dans des creusets de fer bien couverts. Il constitue une poudre noire, brûlant à l'air quand il est préalablement chauffé. Son poids atomique est de 182. Il n'y a que l'acide fluorhydrique qui peut l'attaquer.

— o —

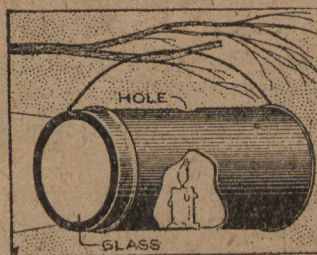
DECHEANCE

L'ANCIEN ministre russe de la guerre Soukhomlinoff, libéré par l'acte d'amnistie bolcheviste, occupait dernièrement encore le poste de portier dans un bureau bolcheviste, tandis que Mme Soukhomlinoff figurait comme attraction dans un cinéma de Péetrograd où elle vendait des programmes.

— o —

COMMENT FABRIQUER UN REFLECTEUR AVEC UNE BOITE A CAFE VIDE

LA lanterne que l'on voit dans l'illustration ci-contre, est non seulement fort utile et peu dangereuse, pour certains travaux que l'on peut avoir à faire chez soi, mais elle peut être fabriquée très aisément même par un enfant. Elle a un réflecteur et ne coûte presque rien qu'un peu de trouble et d'ingéniosité. Une boîte à café vide constitue le corps de la lanterne. Il est facile d'y tailler une ouverture dans le côté pour la ventilation nécessaire. Ensuite on



enlève une des extrémités et l'on substitue au couvercle, une vitre qu'on peut facilement tailler en rond avec de vieux ciseaux, en tenant le verre sous l'eau pendant la coupe. On prend ensuite un bout de chandelle qu'on fixe au milieu à l'intérieur, et la lueur de sa flamme réverbérée par les parois intérieures de la boîte, projette un clair reflet au dehors. Il ne reste plus qu'à accrocher ce réflecteur primitif et bon marché, exactement à l'endroit qu'on veut éclairer.

— o —

Pierpont Morgan possède le chenil le plus complet de l'univers, il s'y trouve surtout deux superbes *Collies* évaluées à \$30,000 chacune.

L'ORIGINE DE LA SACCHARINE

La saccharine a été découverte par hasard. Le chimiste américain Fahlberg venait un jour de passer de son laboratoire à la salle à manger. Il déguste le potage, et le trouve sucré, à son grand étonnement. Il appelle la cuisinière et lui dit :

—Vous avez donc sucré le potage, aujourd'hui?

Celle-ci ahurie, proteste, goûte au bouillon et nie humblement le goût du sucre.

Elle n'en revenait pas et protestait de son innocence quand, notre chimiste, fort intrigué de son côté, eut l'idée d'appuyer sa langue sur ses mains : elles étaient affreusement sucrées. Il retourna à ses cornues, et reconnu, après un examen minutieux que, en traitant les dérivés de la houille pour rechercher de nouvelles couleurs, il avait, de réaction en réaction, fait surgir à son insu, un corps nouveau qui n'était autre que la saccharine.

L'ÂGE DU CLAIRON

Beaucoup de Canadiens le croient très vieux. Or, sait-on qu'il n'aura 100 ans d'existence qu'en 1923.

Le ministre de la guerre français, au cours de la guerre d'Espagne de 1823, demanda un jour aux facteurs de musique parisiens de fabriquer pour l'infanterie un instrument dont les sons fussent différents de ceux de la trompette de cavalerie.

Une ordonnance ministérielle déclara que le "cornet", employé de-

puis tant d'années, était nuisible à la santé des hommes qui en jouaient, et présentait, au surplus, beaucoup d'autres inconvénients pour le service.

Elle dénomma "clairon" l'instrument nouveau construit en si bémol ; les musiciens et la "clique" disent plus brièvement en "si bé".

Le prix en fut fixé à 4 dollars, y compris le cordon, que le document ministériel estimait à 50 cents. Il a augmenté depuis, soyez-en convaincus.

POUR TERRIFIER LES CREANCIERS

Sait-on de qui est la formule célèbre : "J'ai bien l'honneur de vous saluer..."? En voici l'origine :

Un bohème incorrigible, Privat d'Anglemont, qui passait sa vie à l'hôpital pour dormir dans un lit et manger à sa faim, avait fait courir le bruit de sa mort, parmi ses amis et connaissances. Un soir d'été qu'il errait à l'aventure dans Paris, il se rencontra nez à nez avec un de ses créanciers :

—Eh quoi, lui dit celui-ci, au comble de l'étonnement, je vous croyais au Père-Lachaise?

—Vous ne vous êtes pas trompé, répond tristement d'Anglemont. Seulement, comme il faisait très beau aujourd'hui, le gardien m'a permis de sortir, mais j'ai promis de rentrer avant dix heures. Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

Et Privat s'éclipsa aussitôt, laissant tout interloqué le créancier, qui n'avait pas eu le temps de rappeler à l'ordre son débiteur.



PLATS FACILES POUR LE CAREME

Comme le mois de mars se trouve presque tout entier dans le Carême, sauf les premiers jours, il n'est pas hors de propos d'offrir à nos lectrices quelques recettes faciles sur la manière d'apprêter le poisson et de fabriquer certains plats maigres moins usités, de nature à varier les menus pour les jours d'abstinence.

Procédé pour rendre aux harengs salés les qualités des harengs frais.—

Il suffit de les dessaler et de les faire tremper ensuite pendant vingt-quatre heures dans du lait chaud de vache. Le hareng, retiré et essuyé au bout de ce temps, ressemblera pour le goût comme pour l'oeil aux harengs frais.

Thon rémoulade.—Ayez une rouelle de thon de moyenne épaisseur, mettez-la dans un plat à gratin avec de l'huile, sel, poivre, saupoudrez de panure et faites cuire à feu vif, arrosez de temps en temps. Lorsque votre thon est cuit et bien doré, dressez-le sur un plat, servez accompagné d'une sauce rémoulade.

Plat économique de carême.—Prenez un paquet de farine de châtaignes, faites-en une bouillie épaisse, un peu de lait, un peu d'eau, un grain de sel et du beurre. Placez sur la purée autant d'oeufs pochés ou mollets que de convives. Excellent et peu coûteux.

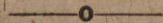
Anguille à la sauce poulette.—Ecorchez une anguille, nettoyez, et essuyez, puis coupez-la par morceaux que vous mettez dans l'eau bouillante acidulée d'un filet de vinaigre. Laissez-les quelques minutes, retirez et égouttez.

Les petites timbales de truites.—Prenez de la truite cuite et refroidie. Coupez-la en petits dés, que vous mettez dans une casserole. Versez par dessus une sauce béchamel, ou un velouté lié, ou une sauce à la crème, mais cette sauce doit être un peu liquide. Faites chauffer sans laisser bouillir et servez votre ragoût dans de petites timbales de pâte cuites à l'avance.

Pour blanchir viande et poisson.—Quand vous faites bouillir soit du poisson, soit de la volaille, ajoutez à l'eau le jus de la moitié d'un citron. La chair du poulet ou du poisson en acquerra une blancheur des plus appétissantes.

Sardines fraîches.—On les écaille, on les lave, on les fait cuire sur le gril; faites une sauce avec beurre, un peu de farine, filet de vinaigre, un peu de moutarde, sel, poivre, un peu d'eau; faites lier la sauce sur le feu, et servez sur vos sardines. Les sardines se mangent cuites sur le gril comme les harengs.

Alose à la marinière.—On coupe par morceaux une belle alose, on la passe au beurre mariée d'une pincée de féculés, on mouille avec du court-bouillon, on ajoute des petits oignons, des sardines qu'on a fait cuire trois ou quatre minutes avant le poisson, et on le sert avec sa sauce.



LES JAPONAIS ET LES ENFANTS MALES

Nul peuple au monde, sans doute, n'a plus que les petits "Japs", le culte de la force. Et voilà pourquoi, dans les familles, on n'apprécie que la naissance d'un garçon.

Seule, la venue au monde d'un petit Japonais attire à ses parents, les "félicitations d'usage". La naissance d'une fille, au contraire, est saluée par des condoléances.

Les filles, dans ces conditions, ont un triste sort devant elles, un rôle assez ingrat dans la famille. Elles sont tolérées, supportées, rien de plus. Et tous les honneurs sont pour les garçons.

C'est à cause de cela qu'ils ont leur fête particulière, chaque année, quelque chose comme une "Journée des

garçons", où les petits "boys" japonais sont fêtés et choyés au-delà de toute expression.

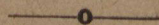
Cette fête prend place dans le mois de mai. C'est à ce moment qu'on célèbre l'anniversaire de tous les bambins nippons, qu'ils soient nés en novembre ou en août ou en janvier, ou dans n'importe quel mois de l'année.

Comme le Japon est foncièrement militariste, les jouets qui font prime sont des sabres, des fusils, des casques, des arcs et d'admirables imitations de navires de guerre modernes, cuirassés, torpilleurs et sous-marins.

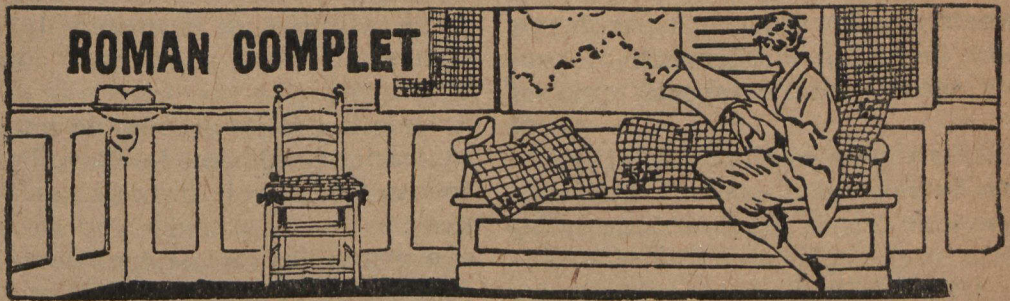
Un mâât qui se trouve sur le toit de chaque maison, et où l'on hisse en certaines circonstances le drapeau national, reçoit en ce jour exceptionnel des poissons de papier, attachés par un fil, et qui flottent gaîment au au vent.

Un père accroche gravement autant de poisson qu'il a de fils. Et s'il a eu un fils dans l'année, le poisson qui représente ce dernier venu est particulièrement grand.

A la nuit, toutes les lanternes sont allumées, et la fête de la rue commence. Les petits garçons se mettent à lutter entre eux ou se battent avec des épées de bois, à l'antique façon des samourais, cependant qu'acrobates, danseurs, chanteurs et musiciens ambulants amusent les grandes personnes.



Cent soixante des espèces d'abeilles sont originaires de la Grande-Bretagne.



LA PETITE PARISIENNE

par Paul de Garros

I

L'appartement qu'habitaient M. Daniel Servant, sa fille Renée et l'institutrice de celle-ci — servis par un nombreux personnel — était situé avenue Henri-Martin, non loin de l'intersection de cette avenue avec la rue Calambert.

C'était le classique appartement luxueux et somptueux à souhait, aux vastes dégagements, aux pièces de belle allure, aux larges et hautes fenêtres, aux décorations prétentieuses, comme on en trouve tant maintenant dans les quartiers aristocratiques pour permettre aux riches de satisfaire leur vanité et leur goût du faste.

M. Daniel Servant, le grand industriel, était en effet de ceux qui peuvent s'offrir le luxe d'une installation princière.

Après avoir eu des débuts modestes, après avoir végété pendant un certain temps, il avait un jour pris soudain son essor, grâce à l'appoint bienfaisant des capacités et des capitaux d'un associé intelligent. Et de

puis plusieurs années, il gagnait la forte somme à fabriquer des automobiles — là où tant d'autres se sont ruinés.

Dès que la fortune lui avait souri, M. Servant s'était empressé de quitter son modeste appartement de Levallois, contigu à son usine, pour s'installer à Paris, vivement poussé d'ailleurs par sa femme qui, après les années de gêne, était encore plus pressée que lui de jouir de toutes les satisfactions que donne l'argent.

Pauvre femme! elle n'en jouit pas longtemps. Deux ans et demi après avoir créé à coups de billets de mille sa luxueuse installation de l'avenue Henri-Martin, elle fut emportée en six jours par une fluxion de poitrine contractée au sortir du théâtre.

Cette perte affecta vivement l'industriel.

Heureusement, il lui restait sa petite Renée, sa fille unique, son trésor, son idole qui avait alors 12 ans.

Ce fut sur elle qu'il concentra toutes ses affections. Ce fut le souci de sa santé, de son bien-être et de son

avenir qui le préoccupa par-dessus tout. Ce fut sur son instruction et sur son éducation qu'il reporta tous ses soins.

Et les années passèrent. Et Mlle Renée Servant étant devenue une jeune personne accomplie, aussi jolie qu'intelligente, aussi bonne que séduisante, vit tourbillonner autour d'elle des nuées de prétendants. Pouvait-il en être autrement? Belle et riche, n'avait-elle pas tout ce qu'il faut pour plaire à d'innombrables épouseurs?

Mais Mlle Renée était fine et pondérée. Les recherches dont elle se vit l'objet ne lui firent pas perdre la tête. Elle comprit qu'on pouvait fort bien la courtiser pour son argent encore plus que pour elle-même, et elle ne se pressa pas de prendre une décision.

Cependant, la persévérance de M. Armand d'Aigreval finit par émouvoir son cœur.

C'était un homme du meilleur monde, authentiquement vicomte, déjà plus très jeune, mais fort élégant de sa personne et d'allure extrêmement distinguées.

Renée se laissa prendre peu à peu à la musique de sa voix, à la délicatesse de ses procédés, à ses protestations d'amour tout à la fois discrètes et brûlantes, et elle déclara un beau jour à son père que, si M. d'Aigreval demandait sa main, elle était toute prête à la lui accorder.

M. Servant fut médiocrement enthousiasmé, car, entre temps, il avait pris ses renseignements sur Armand d'Aigreval et il savait que c'était un paresseux flegmé, ne vivant depuis longtemps que d'expédients ou des derniers débris d'une fortune sotte-

ment gaspillée, et incapable de demander au travail ses moyens d'existence.

Mais il s'était promis de ne pas contrarier sa fille sur le choix de son époux. Après avoir formulé quelques réserves, qui d'ailleurs n'eurent aucun succès, il s'inclina donc devant la décision de Renée et attendit que M. d'Aigreval se prononçât ouvertement.

La demande officielle du jeune homme ne tarda pas à se produire, suggérée peut-être par Renée ou tout au moins par son institutrice, Mlle Eugénie Lebel, laquelle avait joué dans toute cette intrigue, un rôle fort actif. Et l'industriel, comme il en avait pris l'engagement, lui répondit au bout de trois jours — soi-disant pour consulter sa fille—qu'il serait heureux et flatté de l'avoir pour gendre.

Trois semaines plus tard, les deux jeunes gens furent solennellement fiancés. Renée manifesta une joie profonde et Mlle Eugénie Lebel exulta; car ce mariage, c'était son oeuvre.

Mlle Eugénie Lebel était une excellente femme, honnête, vertueuse, pleine de bons sentiments; mais, comme beaucoup de vieilles filles chargées de faire l'éducation de quelque jeune personne, qui s'aperçoivent à cinquante-cinq ans qu'elles ont gâché leur vie et font pour leur élève les rêves qu'elles n'ont su réaliser pour elles-mêmes, Mlle Eugénie Lebel était follement romanesque et, de plus, très entichée de noblesse.

Pénétrée de ce principe que les filles d'industriel ne peuvent mieux utiliser les millions gagnés par leur père qu'à redorer les blasons des vieilles

familles déchues, elle avait vivement poussé Renée à accepter, à encourager les hommages du vicomte d'Aigreval.

Or, elle avait sur son élève une énorme influence. Ayant commencé son éducation alors que la fillette avait sept ans, elle avait pris sur elle un grand ascendant que la disparition de la mère n'avait fait qu'accentuer.

En approchant de sa majorité, Mlle Servant aurait pu secouer cette tutelle. Mais n'ayant pas parmi les jeunes personnes de son âge d'amie très intime et ayant besoin comme toutes les jeunes filles d'une confidente, elle avait demandé à Mlle Eugénie de jouer encore ce rôle auprès d'elle.

Ainsi, soit par soumission, soit par confiance, la vieille institutrice tenait une place considérable dans la vie de Renée Servant.

Pour compléter le tableau des rapports de la maîtresse et de l'élève, il est bon d'ajouter que Mlle Lebel, tout en se montrant parfois sévère envers l'enfant, même envers la jeune fille, l'avait d'autre part effroyablement gâtée, lui avait donné de la puissance de son argent des idées excessives et fausses, et l'avait préparée, en un mot, à être une grande dame, incapable de faire oeuvre de ses doigts, et pas du tout à être une femme d'intérieur, pratique, apte à lutter contre les difficultés de la vie si l'adversité survenait.

* * *

Trois semaines s'étaient écoulées depuis que M. le vicomte d'Aigreval était le fiancé officiel de Mlle Renée

Servant... Et depuis trois semaines, le vicomte n'avait pas manqué un seul jour de se présenter à quatre heures à l'appartement de l'avenue Henri-Martin, chargé de fleurs et de cadeaux.

Il paraissait de plus en plus épris. Et probablement aussi, il se disait qu'aucun sacrifice n'était trop grand pour parachever la conquête du trésor, sur lequel il était sur le point de mettre la main.

On était au commencement de novembre.

Le ciel était, ce jour-là, si sombre, qu'il faisait presque nuit à trois heures et demie.

Renée qui lisait dans son boudoir, tandis que Mlle Lebel travaillait à côté d'elle à un ouvrage de broderie, avait dû allumer l'électricité pour poursuivre sa lecture.

—Je crois que vous feriez bien de vous rapprocher de ma lampe, mademoiselle, dit-elle au bout d'un instant, en voyant que l'institutrice continuait à travailler sous l'indécise clarté qui venait de la fenêtre.

—Je vois très bien, ma chère enfant.

—C'est beau d'avoir des yeux de vingt ans!

—Moquez-vous de moi.

—Non, je vous admire. Mais tout de même, je ne veux pas que vous vous abimiez la vue. Puisque vous ne voulez pas bouger, j'allume le plafonnier et je tire les rideaux.

Des flots de lumière jaillirent, inondant la pièce.

Renée, qui s'était levée pour tourner l'interrupteur et tirer les rideaux, resta un moment debout en face de la

glace, s'admirant. Ce petit mouvement de vanité, si naturel à toutes les filles d'Eve et si fréquent chez la plupart, était tout à fait légitime: Renée était délicieusement jolie. Ses beaux cheveux bruns, légèrement ondulés, faisaient valoir la fraîcheur de son visage et la blancheur de sa nuque. Ses grands yeux bleus—d'un bleu foncé, velouté, avaient un regard profond et doux. Son nez fin, aux ailes rosées était imperceptiblement retroussé. Et bien qu'elle fût de taille moyenne, ses attaches étaient si fines, ses hanches si discrètement arrondies, sa poitrine si délicatement développée, le tout en un mot si élégamment proportionné, qu'il était impossible de rêver un ensemble plus gracieux.

La vieille demoiselle, qui l'observait du coin de l'oeil, murmura soudain:

—Encore un péché de coquetterie, Renée!

—Que voulez-vous!... ce n'est pas le premier et ce ne sera sans doute pas le dernier.

—Voilà! Vous en prenez facilement votre parti.

—Dame! Qu'y faire?

—Il est vrai que vous traversez une période où la modestie des jeunes filles est mise à une rude épreuve—la période où elles sont courtisées, encensées, adulées... au point d'en perdre la tête.

—Espérons que je n'irai pas jusque-là. Il me semble, d'ailleurs, qu'Armand ne m'adule pas tellement.

—Vous trouvez! Que vous faudrait-il donc, mon Dieu? Pourtant, toutes les fois que j'assiste à vos entrevues, je constate...

—C'est un fiancé comme tous les

fiancés, je pense, interrompit la jeune fille.

—Et je suppose, acheva l'institutrice, que ce doit être bien autre chose quand je n'y suis pas.

Renée sourit sans répondre, puis, regardant la pendule qui marquait quatre heures dix, elle reprit:

—En tous cas, vous ne pourrez pas reprocher aujourd'hui à Armand d'être trop empressé. Le voilà déjà en retard de dix minutes sur son heure habituelle.

—Dix minutes! c'est grave!

—Non, ce n'est pas très grave. Mais cela indique cependant une ardeur moins vive...

—Si le retard était d'une heure ou deux, je comprendrais votre réflexion. Et encore on pourrait envisager la possibilité d'un accident, d'une panne d'auto, d'un empêchement imprévu. Mais pour dix minutes!...

—Vous avez raison, mademoiselle. Je suis trop exigeante. Je vais tâcher de prendre patience en continuant ma lecture.

Renée reprit sa place auprès de la table et se plongea de nouveau dans son livre.

Mais son esprit était ailleurs, et son impatience, malgré les efforts qu'elle faisait pour la calmer, croissait de minute en minute. Quoiqu'elle feignit d'être absorbée par sa lecture, elle jetait sans cesse à la dérobée de rapides coups d'oeil sur la pendule. Quand la demie sonna, elle ne put s'empêcher de murmurer d'un ton amer:

—Une demi-heure de retard.

Au même instant le claquement d'u-

ne porte refermée avec violence fit tressaillir les deux femmes.

—Il me semble que c'est la porte du vestibule, observa Mlle Eugénie Lebel.

—Certainement. Mais je n'ai pas entendu sonner. Ce n'est donc pas Armand. Serait-ce papa qui rentrerait déjà?

—Oh! à cette heure-ci, ce serait bien extraordinaire.

—C'est lui, pourtant, repartit Renée. Je reconnais sa façon de jeter sa canne dans le porte-parapluie. Qu'est-ce qui a pu se produire pour qu'il rentre à cette heure?... Pourvu que ce ne soit rien de grave! Papa est si sombre, si nerveux, si préoccupé depuis quelque temps.

—Je l'ai remarqué comme vous, ma chère enfant, fit l'institutrice, mais je ne crois pas qu'il y ait lieu, de vous en alarmer. Les hommes qui, comme votre père, ont à assurer la marche de grosses affaires, se trouvent quelquefois aux prises avec des difficultés qu'ils jugent d'abord insurmontables, et cela les tracasse.

—Ce n'est pas que je craigne pour papa, mademoiselle, car je pense que ses affaires sont toujours extrêmement prospères. Ce serait plutôt sa santé qui m'inquiéterait.

—Sa santé! Un homme dans la force de l'âge et bâti pour vivre cent ans!

—Les apparences sont quelquefois trompeuses.

—Sans doute. Mais dans le cas présent...

—Je vais toujours embrasser papa, je serai peut-être fixée sur les motifs de son retour, interrompit la

jeune fille en se levant pour aller ouvrir la porte.

Mais le vestibule était déjà vide. Et rien n'aurait révélé le passage de M. Servant, si, à ce moment précis, le dé clic d'une serrure n'eût retenti, indiquant qu'une porte venait de se refermer. Cette porte, à en juger par la direction du bruit, était celle du cabinet de travail de l'industriel, situé au bout du couloir, de l'autre côté du salon.

Renée suivant son idée sortit du boudoir, traversa le vestibule et vint heurter la porte du cabinet. En même temps, sans attendre la réponse, elle ouvrit.

M. Servant, qui était déjà assis devant son bureau, avait les coudes appuyés sur la table et la tête dans ses mains. Son attitude trahissait un accablement profond.

Au bruit de la porte et des pas, il se retourna vivement et en reconnaissant sa fille, il eut un tressaillement douloureux.

—Comment se fait-il, papa, que tu sois rentré si tôt? demanda la jeune fille. Tu n'es pas malade?

L'industriel qui, grâce à un violent effort, s'était rapidement ressaisi, balbutia:

—Non, ma chérie, je ne suis pas malade du tout. Mais ma présence à l'usine n'étant plus utile ce soir, je suis rentré pour m'occuper un peu de mes affaires personnelles.

—Alors, je te dérange?

—Aucunement. J'ai tout le temps. Mais toi, comment se fait-il que tu ne sois pas occupée en ce moment? Ton fiancé n'est-il pas encore venu?

—Jusqu'à présent, M. Armand d'Aigreval est resté invisible.

M. Servant eut un frisson et ne put s'empêcher de mâchonner presque à demi-voix :

—Oh! serait-il déjà au courant?...

—Qu'est-ce que tu dis?

—Rien, ma chérie.

Renée eut un geste d'impatience mutine.

—Si, déclara-t-elle, tu as dit quelque chose, quelque chose qui t'a échappé et que tu voudrais bien reprendre. Tu le peux, puisque je n'ai pas compris. Mais cela va me laisser une arrière-pensée. Aussi bien, ton attitude depuis quelques jours m'inquiète vivement. Je te vois sombre, préoccupé... tu as certainement quelque tracas. Ce n'est pas ta santé?...

—Oh! je me porte comme toujours à merveille.

En disant cela, l'industriel se renversa sur le dossier de son fauteuil, redressant son buste solide, comme pour bien montrer que les années pesaient fort légèrement sur ses robustes épaules.

—Non, poursuivit-il, jusqu'à présent, je n'ai pas encore senti la fâcheuse influence de l'âge, je suis très en forme, comme disent nos sportsmen.

Le fait est que les apparences vérifiaient entièrement cette assurance. Daniel Servant, en dépit de ses cinquante-cinq ans bien sonnés, était toujours un élégant cavalier. Le regard de ses yeux gris était toujours clair et vif, ses traits fins n'étaient nullement empâtés, sa moustache et ses cheveux étaient à peine semés de fils blancs et l'ensemble de sa phy-

sionomie était extraordinairement jeune.

Après avoir contemplé son père, puis réfléchi quelques secondes, Renée reprit :

—Si tu es bien portant, c'est l'essentiel. Mais alors, qu'est-ce qui te rend depuis quelque temps taciturne, grognon, nerveux?... Tu vas me trouver bien hardie et bien indiscrette de te poser de telles questions. Mais tu comprends, ça me tracasse de te voir ainsi. Je me monte la tête, je fais toutes sortes d'hypothèses, plus baroques les unes que les autres, je m'énerve...

—Pauvre chérie!... je suis désolé... Oui, c'est de ma faute, je ne devrais pas laisser voir mes contrariétés.

—Donc, tu en as.

—Tout le monde en a, mon enfant. La vie n'est faite que de perpétuels tracas, d'incessantes difficultés.

—Cependant, jusqu'à présent, je t'avais toujours vu gai, souriant, heureux.

—Les jours se suivent mais ne se ressemblent pas.

—Ce qui signifie que, jusqu'à présent, tu n'avais pas eu de soucis, tandis que maintenant tu en as.

L'industriel hocha la tête, sans répondre.

—Pourquoi ne veux-tu pas me dire ce qui te tracasse? insista la jeune fille. Me juges-tu indigne de ta confiance ou incapable de te comprendre? Pourtant, je ne suis plus une enfant, je suis majeure, je vais me marier, je vais avoir la responsabilité d'une maison à faire marcher, je dois connaître les réalités de la vie, je dois savoir me prémunir contre les

surprises désagréables, savoir me défendre contre les difficultés qu'il est — tu viens de le dire — impossible d'éviter.

M. Daniel Servant poussa un gros soupir et, s'accoudant de nouveau sur son bureau, prit sa tête entre ses mains.

— Tout ce que tu dis là est fort juste, balbutia-t-il enfin, tu raisones parfaitement, tu as le droit de savoir, tu es apte à juger, et moi j'ai le devoir de ne te rien laisser ignorer de ce qui me torture, mais... je n'ai pas le courage de parler.

— Oh! serait-ce donc si grave?...

— Oui, c'est très grave.

Et prenant son courage à deux mains pour décharger son cœur d'un seul coup, d'un seul mot, l'industriel lança:

— Je suis ruiné!

— Ruiné! répéta Renée d'une voix blanche. Je ne comprends pas bien. Qu'est-ce que cela signifie?

— Cela signifie qu'au lieu d'occuper un luxueux appartement et d'être servis par cinq domestiques, nous serons désormais réduits à un logis de trois pièces avec une femme de ménage pour tout service.

— Ah!

— Cela signifie qu'au lieu d'avoir de l'argent à satiété pour voyager, aller au théâtre, donner des réceptions, satisfaire en un mot toutes nos fantaisies, nous serons condamnés désormais à nous priver de tout superflu, pour être sûrs de ne pas manquer du nécessaire. Et encore, pour que ce nécessaire soit assuré, nous faudra-t-il trouver un gagne-pain.

— Mais, pardon, je dis: nous... c'est

une erreur. Toi, tu vas... probablement te marier et il est possible que ton mari soit capable de te donner la vie large à laquelle tu es habituée.

— Mon mari!... capable!... Mais tu sais bien, mon cher papa, que le vicomte d'Aigreval n'a jamais pu ni su faire quoique ce soit d'utile, de pratique, qu'il a jusqu'à présent vécu en désœuvré, en mangeant sa fortune, et qu'il n'a songé à m'épouser que parce qu'étant incapable de gagner sa vie, il a jugé plus simple de mettre la main sur une dot... Mais, d'ailleurs, je ne me fais aucune illusion: du moment que nous sommes ruinés, M. d'Aigreval n'a plus aucune raison de m'épouser. Car je ne suppose pas que ma dot ait échappé à la catastrophe. Et, au surplus, si elle y avait échappé, je me ferais un devoir de te la laisser pour qu'un large bien-être fût assuré à ta vieillesse.

— Merci mon enfant... Hélas! Non, ta dot n'a pas échappé à la catastrophe; je travaillais à l'augmenter, c'est peut-être ce qui m'a perdu!...

— Ah! c'est bizarre!... Au fait, tu dis que nous sommes ruinés, mais tu ne t'es pas encore expliqué sur la nature du cataclysme qui nous frappe, et j'avoue que je ne comprends pas très bien comment un industriel, qui tire de son industrie des profits considérables, peut tout d'un coup, du jour au lendemain, tomber d'une grande prospérité à une misère complète.

— L'explication est bien simple, ma chère enfant, et tient en deux mots: c'est que le train que nous menons n'est pas du tout alimenté par les bénéfices de la fabrique d'automobiles.

— Oh! est-ce possible!

—Tout ce qu'il y a de plus possible. Ecoute-moi. J'ai débuté avec des moyens très restreints, j'ai végété longtemps et j'ai même dévoré, pendant cette période ingrate, le tout petit capital que je possédais. Mon associé, en m'apportant le concours de son expérience et de nouveaux capitaux... au moment où j'allais sombrer, m'a sauvé. Depuis, la fabrique d'automobiles marche à souhait et donne quelques petits bénéfices. Mais le plus clair de mon gain consiste dans les appointements de codirecteur qui me sont alloués, et ce n'est pas avec cela, je le répète, que je peux faire face aux dépenses énormes de notre train de maison. C'est la spéculation qui me procure la plus grosse part de nos revenus.

—Est-ce possible? Est-ce possible? répéta la jeune fille stupéfaite.

—Mais oui, c'est possible. Et mets-toi bien dans la tête que c'est ainsi le plus souvent que les choses se passent. La plupart du temps, les industriels s'enrichissent moins du produit de leur industrie que des spéculations auxquelles leur industrie leur permet de se livrer. J'ai fait comme les autres, ni plus ni moins. Et pendant des années, j'ai réussi. Depuis quelques mois seulement, je connais les revers.

—Et ton associé?

—J'ai opéré pour mon compte personnel. Mon associé n'était jusqu'à présent au courant de rien. Aujourd'hui seulement, je lui ai révélé la vérité, en lui annonçant ma décision de rompre notre association. Il a accepté, il restera désormais seul propriétaire de la fabrique d'auto-

mobilis et, pour m'indemniser, me remettra une certaine somme...

—Qui te permettra de voir l'avenir sans crainte?

—Non, qui me permettra de payer mes dettes, de liquider une situation embarrassée et embrouillée.

—Pauvre cher papa! Mais, comme tu dis, c'est la ruine complète.

—Complète.

—Il nous reste notre mobilier, mes bijoux.

—Ce que leur vente produira nous donnera bien juste de quoi liquider l'appartement, la domesticité...

Renée tomba sur un fauteuil, le visage caché dans ses mains.

—C'est le désastre absolu, sans remède, bégaya-t-elle, nous tombons au fond d'un gouffre.

—Oui, nous sommes perdus, répondit M. Servant, moi tout au moins. Je suis trop vieux pour remonter sur mon cheval. La vie est finie pour moi. Toi, tu as l'avenir...

—Ce n'est toujours pas en épousant M. Armand d'Aigreval que je pourrai me refaire une position brillante. D'abord, il est infiniment probable que je ne reverrai plus mon noble fiancé, sauf une fois peut-être quand il viendra me rendre ma parole et reprendre la sienne. J'ai même l'idée que, s'il n'est pas venu ce soir, c'est qu'il connaît déjà ma déconfiture.

—Peut-être. Cependant, comment aurait-il pu l'apprendre?

—Oh! par les bavardages du cercle, tout se sait et très vite.

—Mais, d'ailleurs, continua la jeune fille, si, poussé par un scrupule de délicatesse ou par un sentiment d'abnégation, il persiste à vouloir m'épouser,

c'est moi qui refuserais. Le pauvre homme étant, ainsi qu'il le reconnaît lui-même, incapable de gagner sa vie, j'aurais vraiment trop de mal à travailler pour deux.

—Travailler! Tu voudrais travailler, ma pauvre petite!

—Le genre de vie que tu as mené jusqu'à présent ne t'a guère préparée à cette dure obligation.

—On se fait à tout, papa, et le travail n'est pas déshonorant. Et puis, voyons, si nous sommes privés de toutes ressources, il faut bien prendre un parti héroïque: il n'y a que le travail pour nous tirer de la misère.

—Tu es admirable de résignation, de courage, de décision, ma chère enfant! Je n'ai ni ta sagesse ni ton énergie. Depuis que je vois la catastrophe imminente, je suis ballotté entre des impressions contradictoires, je suis incapable de prendre une résolution, incapable même d'envisager la situation avec sang-froid.

—Eh bien, tu vois, lança fièrement Renée. moi, ça ne m'émeut pas énormément!

—A voir avec quel calme tu accueilles la perspective d'être pauvre et l'obligation de travailler, on dirait que tu as connu jadis l'adversité.

—Ce n'est pas le cas, pourtant, et tu sais, aussi bien que moi, puisque c'est ton oeuvre, que la vie a été pour moi aussi douce que possible.

—Et moi qui l'ai connue. l'adversité, je suis désemparé à l'idée d'être de nouveau aux prises avec les difficultés.

—Pendant le temps de ta prospérité, tu avais bien oublié, complètement

oublié les déboires de tes jeunes années.

—Oui, c'est vrai.

—Il en sera de même cette fois. Tu oublieras, tu reprendras courage et, qui sait? tu referas peut-être fortune.

—Tu veux me bercer d'illusions pour endormir ma peine. Merci, mon enfant! Ton attitude est pour moi la plus douce consolation. Mais, je t'avoue qu'elle augmente encore ma confusion. Pour t'avoir fait tomber de l'opulence dans la médiocrité, dans la gêne, pour t'avoir fait manquer le mariage que tu escomptais, tu devrais me maudire. Et tu n'as pas un mot de reproche.

—A quoi bon des reproches? Tu as certainement agi pour le mieux. Si tu t'es trompé, si tu as été trop ambitieux, si tu as été victime d'un concours de circonstances malheureuses, puis-je t'en vouloir?

—Chère petite!

La voix de M. Servant révélait un attendrissement profond. La jeune fille était debout, tout près de son fauteuil. Il l'attira à lui et mit un long baiser sur son front.

—Allons, conclut Renée, maintenant que l'aveu est fait, je suis sûre que tu éprouves un grand soulagement.

—C'est vrai.

—Eh bien, il ne reste plus désormais qu'à liquider du mieux possible ce passé douloureux; après quoi, nous recommencerons la vie.

—Tu as raison, c'est le parti le plus sage, approuva l'industriel en poussant un gros soupir, il s'agit seulement de pouvoir...

—Mais oui, tu pourras... nous pourrons... tu verras. Ah ! il faut maintenant que je mette Mlle Eugénie au courant de notre nouvelle situation. Comment va-t-elle prendre ça ?

Ce disant, elle sortit du cabinet de travail de son père et se dirigea vers le boudoir, où elle avait laissé son institutrice.

Mlle Eugénie Lebel était, certes, une excellente femme, très capable de dévouement, mais elle était arrivée à l'âge où on s'inquiète de l'avenir, où l'on songe à prendre des mesures pour assurer la sécurité de ses vieux jours. Or, depuis quinze ans qu'elle vivait entre M. Servant et sa fille, elle s'était bercée de l'espoir que sa vieillesse trouverait un abri, soit dans la maison de l'industriel, soit dans celle de son élève.

En apprenant brusquement que M. Servant était ruiné, que sa fille, privée de fortune, n'épouserait certainement pas M. d'Aigreval ni probablement personne autre, la vieille institutrice, comprenant qu'elle était exposée de ce fait à se trouver bientôt sur le pavé, éprouva un sentiment de véritable affolement. Bien qu'elle eût une sincère affection pour son élève et que sa déchéance l'affectât sérieusement, ce fut, surtout à elle-même qu'elle pensa d'abord.

Cette première impression, instinctive, disparut vite, d'ailleurs. Elle en eut honte. Et ce fut dans les termes les plus chaleureux, les plus affectueux, qu'elle s'apitoya sur le sort de sa chère petite "qu'elle n'avait pas élevée, préparée pour une aussi triste destinée".

Mais Renée, comme elle l'avait fait avec son père, prit tout de suite une attitude décidée, stoïque, courageuse, qui arrêta les lamentations de la vieille demoiselle et atténuait les inquiétudes qui avaient envahi celle-ci pour son propre compte.

"Je ne veux pas être moins courageuse que cette enfant, pensa-t-elle, ce serait ridicule."

Et jusqu'au dîner leur conversation roula sur les dispositions qu'elles allaient prendre pour "recommencer la vie", selon l'expression de la jeune fille.

Pendant, au moment où le domestique vint les prévenir que le dîner était servi, Renée fit observer, non sans une pointe d'amertume, que M. le vicomte d'Aigreval n'avait pas paru et ne s'était même pas fait excuser; et les deux femmes constatèrent que cette manière d'agir était tout de même un peu trop cynique.

II

Les jours qui suivirent furent des jours sombres. Renée qui, à la première nouvelle de la catastrophe, avait montré, dans un bel élan d'énergie et de sacrifice, que l'adversité ne pouvait pas l'abattre, connut des heures de complète démoralisation.

Son père n'était jamais à la maison et ne reparaisait que pour le repas du soir.

Il était absorbé, disait-il, par la liquidation de sa situation, laquelle devait être fort embrouillée, à en juger par le temps et les soins que cette liquidation nécessitait.

M. Servant, se sentant déconsidéré

par sa déconfiture financière, avait, on le sait, donné sa démission de co-directeur de la fabrique d'automobiles et son associé pas fâché de voir se rompre à l'amiable une association qui lui pesait, s'était engagé à lui verser à titre d'indemnité une certaine somme représentant l'abandon de ses droits.

Cette somme, seule rentrée nette et liquide sur laquelle l'infortuné décavé fût en droit de compter, aurait pu être pour lui la planche de salut. Mais le gouffre creusé par ses folles spéculations était trop profond: le tout y fut englouti.

Du reste, il ne s'agissait pas seulement de solder le déficit d'opérations malheureuses, il s'agissait aussi de liquider un train de maison terriblement onéreux. Tout y passa donc: indemnité de l'associé, vente de quelques titres, vente du mobilier, tout.

Pendant que l'ex-industriel s'occupait de tous ces détails, Mlle Eugénie Lebel courait de son côté, soi-disant afin de trouver pour son élève une occupation lucrative, en réalité afin de chercher pour elle-même une place de tout repos, susceptible d'abriter sa vieillesse.

Et Renée restait, demeurait seule au logis, ne voulant pas sortir de peur de rencontrer quelque bonne amie des temps heureux, dont l'attitude où les questions l'eussent humiliée.

Cette réclusion, cette solitude complète ne contribuaient pas à remonter le moral de la jeune fille.

Cela lui donna, d'ailleurs, l'occasion de recevoir, un jour, certaine visite qui, si elle n'augmenta pas sa démoralisation, lui laissa une impression

extrêmement pénible. Ce fut celle du vicomte d'Aigreval.

Le fiancé de Mlle Servant n'avait pas reparu depuis le jour de la déconfiture du fabricant d'automobiles, connue immédiatement dans tout son entourage, lui avait inspiré la décision de rompre un projet de mariage qui n'avait plus à ses yeux aucune raison d'être, puisque la dot de Renée, élément essentiel de cette union, s'était volatilisée.

Mais, après avoir pris cette résolution, le vicomte n'avait plus osé la notifier et s'était tenu coi, sans même donner signe de vie. Procédé étrange, qui indiquait, après tout, que M. d'Aigreval avait encore des scrupules.

Cependant, cette situation anormale ne pouvait pas se prolonger indéfiniment. Le jeune homme se décida à la faire cesser. Prenant son courage à deux mains, il se rendit, un après-midi, avenue Henri-Martin. Et dès qu'il fut en présence de la jeune fille, il lui dit avec une émotion qui paraissait sincère:

—Mademoiselle, j'ai connu dès le premier jour la catastrophe douloureuse et certainement imméritée qui frappe votre père. J'aurais dû vous apporter tout de suite mes consolations et mes encouragements. J'ai été tellement démonté, troublé, bouleversé, que la présence d'esprit m'a manqué.

—J'aurais pu, le lendemain, vous écrire, me direz-vous. C'est vrai; mais j'ai trouvé que c'était un peu sec et que je vous devais un témoignage plus vibrant de mon affectueux intérêt. Deux ou trois jours ont passé ainsi, pendant lesquels mon désarroi fut tel

que je fus incapable de prendre une décision.

—Et maintenant votre indécision a cessé? interrompit sèchement Renée.

—C'est-à-dire que... Mais, laissez-moi achever mon récit. Le troisième jour, j'allais venir, quand la mort soudaine d'un de mes oncles m'appela en province où je suis resté depuis ce temps-là.

—Vous héritez de cet oncle?

—Pas du tout. Pourquoi?

—Parce que, si vous aviez hérité, cela vous aurait dispensé de chercher une femme riche pour vous refaire.

Le vicomte ne put dissimuler un geste d'embarras.

—Je crois, mademoiselle, que vous me jugez un peu sévèrement en supposant que je ne recherche dans le mariage qu'un moyen de me "refaire". C'est le désir, uniquement le désir de me constituer une famille qui m'a poussé à me marier. Ma bonne étoile m'ayant mis sur votre chemin où j'étais décidé en principe à me créer un foyer, votre charme a fait le reste. Les préjugés que j'avais jadis contre le mariage et dont il demeurait quelque trace dans mon esprit ont été définitivement dissipés, chassés par l'infinie séduction qui émane de toute votre personne.

—On ne peut donc pas dire, non, je le répète, on ne peut pas dire que je cherche dans le mariage une affaire. Seulement, il faut bien vivre. Or, vous le savez, je ne possède presque plus rien et je ne suis pas capable de gagner ma vie. D'ailleurs, à mon âge, il est difficile de trouver une situation.

—Par conséquent, c'est pour moi une obligation d'épouser une femme

qui ait de quoi vivre. Je dirai même que c'est pour moi un devoir de poser "à priori" cette condition et que, si je m'unissais à une femme sans fortune, je commettrais une folie et une vilénie, car je condamnerais cette femme et moi-même à la misère.

—Conclusion: Mlle Renée Servant, ayant perdu son argent, a perdu tous ses charmes.

—Oh! non, rectifia vivement le vicomte, ses charmes n'ont pas disparu, tout au contraire.

Il avait un air piteux qui indiquait un vif regret.

La jeune fille acheva:

—En tous cas, Mlle Renée Servant n'est plus la femme qu'il vous faut.

Il baissa la tête sans rien dire, embarrassé, honteux.

—Je le savais depuis le jour où la ruine de mon père a été connue, poursuivit la jeune fille. Je ne vous en veux pas. C'est humain, c'est naturel; et les raisons que vous venez de me donner ne sont pas, d'ailleurs, dépourvues de valeur. Je vais plus loin. Si, esclave des engagements pris, ou obéissant à un scrupule de délicatesse, vous aviez persisté à vouloir m'épouser, c'est moi qui aurais refusé.

—Pourquoi? fit-il naïvement.

—Parce que vous auriez pu le regretter un jour et me le reprocher, parce que je n'aurais pas voulu non plus être épousée par pitié.

—Oh! mademoiselle, une femme, jolie comme vous l'êtes, n'est jamais épousée par pitié. Si j'étais capable de vous assurer le bien-être auquel vous êtes habituée, auquel vous avez droit, je n'hésiterais pas. Mais il ne manque pas de braves garçons qui,

eux sont capables de gagner assez d'argent pour que vous ne manquiez de rien et qui seront heureux de vous donner leur nom.

—Merci de ce consolant pronostic! fit Renée d'un ton ironique. Vous tenez à me laisser la certitude que je ne resterai pas vieille fille. C'est gentil de votre part. Mais il est douteux que ces espoirs se réalisent, car j'aime mieux me suffire à moi-même, seule, par mon travail, que de vivre inutile et désœuvré aux crochets de mon mari.

—Une femme qui veut s'occuper de sa maison n'est jamais inutile et désœuvrée, et il n'est pas déshonorant pour elle de laisser le mari seul gagner la vie du ménage.

—Je sais bien que c'est la théorie généralement admise, mais je n'approuve pas cette manière de voir.

—Les circonstances peuvent modifier votre opinion à ce sujet.

—Peut-être, fit la jeune fille d'un air grave et songeur. Cependant, j'en doute... Enfin, il ne faut jurer de rien, comme dit le proverbe.

—Voilà une conclusion qui me paraît sage, déclara Armand d'Aigreval, elle a au moins l'avantage de ne pas engager l'avenir.

En même temps, il se leva pour prendre congé.

—Permettez-moi d'espérer, mademoiselle, reprit-il, que nous séparons en bons termes. Lorsque vous aurez réfléchi et que le temps aura atténué la vivacité de vos impressions actuelles, je suis convaincu que, non seulement vous ne m'en voudrez pas d'avoir repris ma parole et de vous avoir rendu la vôtre, mais encore que vous approuverez pleinement ma dé-

cision. Mon geste est peut-être brutal, cynique, mais il est inspiré par la raison et par l'honnêteté. Sans argent, nous aurions certainement fait mauvais ménage.

—Mais, monsieur, je suis tout à fait de votre avis, proclama Renée. Il vaut beaucoup mieux rompre maintenant que quelques mois après notre mariage. Votre attitude semble cynique; en réalité, elle est parfaitement loyale.

Il s'inclina, modeste et satisfait. Jamais, il n'aurait espéré que cette entrevue, qui lui inspirait par avance une grosse appréhension, pourrait tourner aussi bien.

—Il me reste, continua la jeune fille, à vous rendre cette bague que vous m'aviez donnée le jour de nos fiançailles et que, d'ailleurs—constatez-le—je ne porte plus... depuis le jour de la catastrophe.

Tout en parlant, elle avait tiré d'un tiroir de son bureau une petite cassette, l'avait ouverte et y avait pris un écrin couvert de peau blanche.

L'écrin entre-bâillé laissa voir un énorme diamant.

—Voici, ajouta-t-elle, en tendant l'objet à son ex-fiancé.

“J'ai porté ce bijou trois semaines et j'avoue que je le considérais déjà comme faisant partie de ma parure pour toujours. Etrange destinée des choses!

“Qui pouvait se douter, à ce moment-là, qu'un cataclysme invraisemblable—pour nous—allait réduire à néant nos projets d'avenir.

Le vicomte, un peu penaud, sentant tout le ridicule de la posture dans laquelle il se trouvait, se décida, après

une courte hésitation, à prendre d'un air embarrassé l'écrin qu'il glissa dans sa poche.

—Je ne peux pas refuser cette bague, balbutia-t-il, et il m'est extrêmement pénible de la reprendre... Ah! faut-il donc que la vie soit une éternelle question d'argent!

—Bah! Ce sont nos exigences qui donnent au problème de l'argent l'acuité qu'il a de nos jours, fit la jeune fille. Pour vivre, il ne faut pas tant d'argent que ça. Si nous savions être pauvres, nous serions beaucoup plus heureux.

—C'est vrai, mademoiselle, vous avez parfaitement raison, dit Armand d'Aigreval, mais, pour s'élever au-dessus des contingences, il faut une force d'âme... que personne ne possède. C'est pourquoi, longtemps encore, tout être humain s'acharnera à la poursuite de cet or qui doit lui donner le bonheur et qui lui apporte surtout des tribulations.

Il avait pris la main de Renée. Il la retint un instant dans les siennes et lentement, longuement, il baisa le bout de ses ongles roses; puis tournant brusquement les talons, il sortit du boudoir, plus ému qu'il n'aurait voulu le paraître.

* * *

Une demi-heure après, Renée était encore sous l'émotion de cette entrevue étrange et pénible, quand Mlle Eugénie Lebel rentra. Elle était rayonnante, la vieille institutrice!

—Ma chère enfant, déclara-t-elle sans prendre le temps d'enlever son chapeau et son manteau, je crois que

j'ai trouvé une place. Je ne serai pas sur le pavé et je ne serai à la charge de personne. Vous comprenez, c'était un cauchemar pour moi, la menace de l'avenir!

—Certes, vous m'avez dit que je pourrais rester avec vous tant que je n'aurais pas trouvé à me caser quelque part, et votre père me le répétait encore ce matin.

—Votre offre a toujours été si gracieusement faite que je l'aurais certainement acceptée avec plaisir, mais tout de même avec une arrière-pensée, avec la crainte de vous gêner à tous les points de vue.

—Il est vrai qu'avec mes toutes petites économies, j'aurais pu payer une partie de la dépense, si toutefois vous y aviez consenti, ce qui n'est pas sûr. Cependant, même avec cet arrangement, j'aurais eu des scrupules. Il vaut mieux que j'entre au service d'une autre famille...

—Ah! ce n'est pas gai à mon âge et j'aurai bien du mal à m'habituer à de nouveaux visages, moi qui avais rêvé de finir mes jours parmi vous, m'étant habitué à considérer votre famille comme la mienne. Enfin, ce sont des regrets superflus, il faut bien s'incliner devant l'inévitable. Mais vous ne dites rien, Renée, qu'avez-vous donc?

—J'ai... j'ai d'abord un peu mal à la tête. Puis, ce que vous me racontez, mademoiselle, quoique très intéressant, ne correspond pas à mes préoccupations actuelles; c'est pourquoi je suis distraite et ahurie. M. d'Aigreval sort d'ici...

—Oh! que ne m'avez-vous pas dit

cela tout de suite! s'exclama la vieille demoiselle.

—Je n'en ai pas eu le temps.

—Eh bien, que s'est-il passé?

Renée raconta l'entretien qu'elle venait d'avoir avec son ex-fiancé et conclut:

—Non, je n'ai rien à lui reprocher, il a été correct et ému. Et puis, il a raison de ne plus vouloir m'épouser: sans argent, nous aurions fait mauvais ménage.

«Je dis cela à cause de lui, bien entendu, car, pour moi, je m'accommode de tout. Accoutumée à ne rien faire, je me plierai parfaitement à l'obligation du travail. Habitée à vivre dans le luxe, à ne me priver de rien, je m'arrangerai très bien d'une existence modeste, faite de privations et d'économies. Mais naturellement, pour qu'une telle existence soit acceptable à deux, il faut une union parfaite, une entente absolue, les mêmes vues, la même résignation et une mutuelle affection.

«Je crois que tous ces éléments de bonheur eussent manqué à notre ménage, si M. d'Aigreval était devenu mon mari dans les conditions où je me trouve maintenant.

—Par conséquent, ma chère enfant, vous ne devez pas regretter le dénouement qui est intervenu et je ne comprends pas pourquoi cette entrevue vous a laissée si rêveuse et si troublée.

La jeune fille baissa la tête et balbutia:

—Je crois que mon émotion est... assez naturelle... et que je n'ai pas besoin de l'expliquer.

L'institutrice se jeta avec élan au

cou de son élève, qu'elle embrassa longuement.

—Pardonnez-moi, ma chère petite, murmura-t-elle. Vraiment, je ne suis qu'une sotte. Décidément, on a bien raison de dire que les vieilles filles sont incapables de saisir certaines nuances de sentiments. Je viens d'en faire l'expérience... Pardon! Pardon! Et si vous le voulez, n'évoquons plus ce souvenir, qui met des larmes au bord de vos paupières.

—Oui, parlons d'autre chose! fit Renée en reprenant, par un suprême effort de volonté, son attitude énergique et décidée. Voyons, vous m'entretenez de votre espoir d'entrer bientôt comme dame de compagnie chez... chez... au fait, vous ne m'avez pas dit chez qui.

La vieille demoiselle allait répondre quand la porte s'ouvrit. C'était M. Servant. Il paraissait satisfait. Après avoir embrassé sa fille, qui s'était levée pour courir au-devant de lui, il dit:

—J'ai conclu aujourd'hui un marché qui m'a délivré d'un grand souci.

—Quoi donc, papa?

—J'ai sous-loué mon appartement. J'avais encore deux ans et demi de bail, à douze mille francs par an. C'était trente mille francs qu'il me fallait verser entre les mains du propriétaire avant de pouvoir enlever le mobilier. Grâce à cet Américain qui est venu visiter hier...

—Ah! c'est lui?

—Oui. Donc, grâce à cet Américain qui prend notre succession et à qui je cède de plus les appareils d'électricité et l'installation de la salle de bain, nous pourrons partir sans rien dé-

bourser. Seulement, il est pressé. Nous devons déguerpir après-demain.

— Après-demain ! s'exclama Mlle Eugénie, quelle bousculade !

— C'était à prendre ou à laisser. Je me suis incliné : on ne trouve pas tous les jours une pareille aubaine.

— La chose est sans importance, observa Renée avec douceur. Dès l'instant qu'il faut partir, autant partir tout de suite.

— Je viens de m'entendre avec un déménageur, continua M. Servant. Les hommes viendront demain soir avec les paniers. Les voitures seront ici après-demain à huit heures.

— Et où mettre cet énorme mobilier ? demanda Renée.

— Dès demain, nous arrêterons un appartement, dans les mille ou douze cents francs, du côté des Batignolles. Nous y ferons porter ce qui est nécessaire pour meubler trois pièces. Le reste sera transporté au garde-meuble en attendant la vente ou le retour de la fortune...

— Tu espères encore un retour de la fortune ?

— Je n'espère rien. Et quoiqu'il arrive, je m'incline avec philosophie. Mais, tu sais... la roue tourne... on ne sait jamais...

A ce moment, le valet de chambre vint annoncer que le dîner était servi. Le père et la fille passèrent dans la salle à manger tandis que Mlle Eugénie se rendait précipitamment dans sa chambre pour se débarrasser de son manteau et de son chapeau.

Pendant qu'ils étaient seuls, M. Servant dit à Renée :

— Il va falloir liquider demain tout le personnel.

— Ils s'y attendent, ce sera très simple, je m'en charge. La femme de chambre qui m'est très attachée demande à rester comme bonne à tout faire.

— Soit ! Garde-la, tout au moins provisoirement. Nous verrons un peu plus tard si cette charge n'est pas encore trop lourde. Et Mlle Eugénie ?

— Elle nous suivra, bien entendu, dans l'appartement, si modeste qu'il soit, où nous nous établirons.

— C'est ce que je lui ai toujours dit, approuva M. Servant.

— Mais je crois qu'elle ne tardera pas à nous quitter, pour entrer comme dame de compagnie chez une vieille dame sans doute. Elle était en train de me parler de ça quand tu es arrivé et n'avait pas encore eu le temps de me donner toutes les explications... La voici. Nous allons savoir.

Quand l'institutrice fut assise et eut commencé à avaler son potage, par minuscules gorgées, selon une vieille habitude qui était doublée d'un principe, la jeune fille reprit :

— Vous n'avez pas terminé votre histoire, mademoiselle, et vous ne m'avez pas dit chez qui vous espériez trouver cette place de compagnie, qui, à en juger par votre première impression, ferait si bien votre affaire.

— N'exagérez rien, ma chère enfant, répondit la vieille demoiselle, la place dont il s'agit ne remplacera jamais celle que je perds. Seulement, elle m'offre un abri immédiat et m'évite de rester à votre charge. C'est en ce sens que je la trouve avantageuse.

— Vous savez ce que je vous ai dit à ce sujet, mademoiselle, murmura M. Servant.

—Oui, monsieur, et je vous remercie bien sincèrement. Mais il me semble que je ferais mieux de ne pas profiter de votre généreuse hospitalité.

—Vous êtes libre, suivez vos préférences, vous serez toujours la bienvenue chez nous.

—Ce qui m'incite à accepter cette place, poursuit l'institutrice, c'est que je m'imagine qu'une fois introduite dans la maison, je pourrai peut-être rendre service à ma bonne petite Renée.

—Oh! comment cela? s'exclama la jeune fille surprise.

—Voici. Mme André Mauroy, qui paraît disposée à me prendre comme dame de compagnie, si certaines éventualités se réalisent, a un fils ayant légèrement dépassé la cinquantaine qui possède en province une grosse industrie, très prospère — une usine où l'on travaille le cuivre, je crois. Or, ce fils, M. Louis Mauroy, a lui-même deux enfants: un fils, qui doit avoir dans les vingt-trois à vingt-cinq ans, et une fille d'une douzaine d'années, pour laquelle il cherche une institutrice.

—Jusqu'à présent, parmi toutes les offres qui lui ont été faites, il n'a trouvé personne qui lui convienne. Il veut, pour achever l'instruction et parfaire l'éducation de sa fille, une femme très instruite et très distinguée; non pas une petite péronnelle pourvue de multiples diplômes, pédante, et ne connaissant rien de la vie, mais une vraie femme du monde, joignant à une instruction solide une grande maturité de jugement, appartenant à une famille bourgeoise de bonne origine, familiarisée avec les

usages du monde et connaissant le milieu social dans lequel sa fille est appelée à vivre.

—Une telle perle, vous le comprenez, n'est pas facile à trouver. Car une jeune femme qui réunit tant de qualités: distinction, bonne origine, instruction étendue, usage du monde, est généralement riche et, dès lors, n'a pas envie de se placer chez les autres.

—Il faut un cas comme le mien, balbutia Renée avec une pointe d'amerume.

—Vous l'avez dit, ma chère enfant, il faut un de ces caprices incompréhensibles de la Fortune, modifiant soudain et du tout au tout une situation sociale...

—Pour décider une femme qui se croyait riche et qui se voit subitement pauvre à se mettre au service des autres.

—Cela te plairait de faire l'éducation d'une fillette? demanda M. Servant.

—Pas beaucoup, je l'avoue. D'abord, je ne sais pas si j'ai les qualités pour remplir convenablement ces fonctions délicates.

—Vous les avez certainement, déclara avec conviction Mlle Eugénie.

—Et puis cela ne me sourit pas énormément de mettre ma vie entière au service d'une autre volonté. J'aime assez mon indépendance. Je n'aurais plus aucune liberté.

—C'est une habitude à prendre, fit la vieille demoiselle d'un ton qui révélait une nuance d'aigreur.

—Certes, poursuit Renée, j'accepte sans arrière-pensée l'obligation du travail, puisque la nécessité m'y

contraint, mais je voudrais bien choisir mon genre de travail. J'aimerais mieux, par exemple, m'occuper chez moi, à des travaux de broderie ou à des traductions d'anglais...

—Tu n'aboutiras à rien, interrompit M. Servant. Tes traductions d'anglais te resteront sur les bras et tes broderies te seront payées un prix dérisoire. Non, pour qu'une femme puisse à Paris tirer une rémunération suffisante de ses travaux de couture, il est nécessaire qu'elle aille dans les ateliers. Or, j'avoue qu'il me serait très pénible de te voir t'engager dans cette voie, pour plusieurs raisons...

—Alors, tu préférerais, me voir entrer comme institutrice chez M. Mauroy?

—Oui, je le préférerais, malgré le chagrin que j'éprouverais à me séparer de toi. Où est l'usine de M. Mauroy?

—Je crois que c'est à Lens ou dans les environs de Lens.

—Ce n'est pas très loin, mais tout de même, ce n'est pas Paris, soupira Renée. Quand on a pris l'habitude de Paris, il est dur d'en être privé.

—C'est ce qui me plairait le mieux pour toi, cependant, répliqua M. Servant. Au moins, tu serais dépaysée, tu ne serais pas exposée à donner le spectacle de la déchéance aux bonnes amies qui t'ont peut-être enviée jadis et qui seraient si heureuses de se venger.

Ça, c'est de la vanité, papa, fit la jeune fille en riant d'un air insouciant. Moi, ce point de vue me laisse indifférente. Nous étions riches, hier, on nous enviait. Nous sommes pauvres aujourd'hui, on nous méprisera.

Peu importe! Je suivrai mon chemin tranquillement sans m'occuper du qu'en-dira-t-on. Conclusion : si cela peut te faire plaisir, j'accepterai d'être institutrice chez M. Mauroy, au lieu de faire de la broderie à domicile. Mais je crois que nous sommes en train de bâtir... sur le sable. Mlle Eugénie n'est pas encore entrée chez Mme Mauroy mère, et personne ne m'a encore priée de faire l'éducation de la petite-fille de cette vieille dame.

—Votre observation est fort exacte, ma chère enfant, approuva l'institutrice. Et, à vrai dire, tous les détails que je vous ai donnés, je ne les connais que par l'indiscrétion d'une amie de Mme Mauroy, avec qui j'ai eu cet après-midi un long entretien. Mais, à entendre cette amie, il est hors de doute que j'entrerais chez Mme Mauroy comme dame de compagnie, et il est également certain que la petite-fille de cette respectable dame sera confiée à vos soins, si vous y consentez.

—Cependant, ce ne sont que des espérances, pas même des probabilités, murmura Renée. Je crois que nous ferons bien de ne pas nous laisser d'espairs prématurés. En attendant, nous allons, si vous le voulez bien, mademoiselle, nous livrer demain aux douceurs du déménagement. Ah! cher papa, c'est décidément très ennuyeux de changer de situation, puisque ça oblige à changer d'appartement.

III

Les prévisions de Renée Servant étaient justes. Il y avait déjà trois mois que le père, la fille et l'institutri-

ce étaient installés dans un modeste appartement de trois pièces, dans la rue Legendre, aux Batignolles. Et tous les trois étaient encore à attendre—et à chercher—une situation.

La question budgétaire commençait à devenir inquiétante. Jusque-là, ils avaient tant bien que mal fait face aux dépenses du ménage: loyer, domestique et nourriture, avec les quelques billets de mille sauvés du naufrage par l'ex-fabricant d'automobiles.

Mais des gens qui ont vécu dans l'abondance, dans le luxe, se restreignent difficilement.

Renée ne savait pas s'interdire de prendre un taxi, alors que le métro aurait suffi et, si elle rencontrait une mendicante dont la détresse lui paraissait réelle, elle ne pouvait pas s'empêcher de lui donner cinq ou dix francs, comme autrefois.

M. Servant, de son côté, sous prétexte de chercher une place—on lui en indiquait chaque jour des dizaines—faisait de nombreuses démarches, exécutait même quelques voyages qui l'obligeaient à dépenser beaucoup et, comme il avait toujours eu la main large, il se laissait aller à ses habitudes d'antan.

Mlle Eugénie Lebel elle-même, bien qu'elle ne reçut plus d'appointments, dépensait pour son entretien et son argent de poche tout autant qu'auparavant, entamant ainsi les réserves mises de côté pour ses vieux jours.

Tous les trois, en un mot, obéissant inconsciemment au désir de continuer à "paraître", se livraient à des dépenses

ses excessives qui n'étaient plus en rapport avec leurs ressources.

Celles-ci fondaient donc à vue d'oeil. Une crise aiguë se préparait. Ils allaient bientôt connaître le dénuement complet.

Et Mme André Mauroy ne se décidait toujours pas à prendre Mlle Eugénie comme dame de compagnie, pas plus que M. Louis Mauroy et sa femme Clémence ne se décidaient à donner à leur fille Elisabeth l'institutrice parfaite qu'ils avaient sous la main dans la personne de Mlle Renée Servant.

Inutile d'ajouter que M. Daniel Servant ne trouvait pas davantage la place rêvée. Partout, il fallait donner de l'argent ou des garanties. Et comme M. Servant ne pouvait rien donner du tout, on lui répondait invariablement qu'il n'était pas dans les conditions requises.

Il se blaguait lui-même de son éternel insuccès:

"Moi, je suis destiné à chercher une place jusqu'à la fin de mes jours, répétait-il. Mais il y en a une que je suis bien sûr de décrocher: celle du cimetière."

De jour en jour, la pénurie d'argent se faisait donc plus gravement sentir dans le ménage. Ce qu'il y avait de plus amusant, c'est qu'ils se donnaient mutuellement des conseils d'économie... que ni l'un ni l'autre ne mettait en pratique pour soi-même.

L'institutrice fut la première arrachée à cette vie désœuvrée, inutile, et par conséquent ennuyeuse, qui avait de plus l'inconvénient de coûter cher.

Mme André Mauroy, sur le conseil

de l'amie qui lui avait recommandé Mlle Eugénie Lebel, se décida un jour brusquement à prendre celle-ci comme dame de compagnie, après avoir préalablement mis à la porte la jeune veuve qui remplissait depuis quelques années ces fonctions auprès d'elle, et qui, d'esprit intrigant et dominateur, était devenue insupportable.

Mlle Eugénie, une fois introduite dans la maison et installée dans la confiance de la vieille dame, sut si bien vanter les qualités de Renée que, deux mois plus tard, Mme Louis Mauroy venait elle-même supplier Mlle Servant de bien vouloir se charger de l'éducation de sa fille.

Sollicitée d'une façon aussi pressante et aussi cordiale, Renée ne pouvait pas faire autrement que d'accepter—d'autant plus qu'on lui faisait un pont d'or. Cependant, elle hésita quelques jours. L'idée de se séparer de son père, de le laisser seul à Paris, retombant forcément à la vie de garçon, avec tous les inconvénients que cela comporte pour un homme de son âge, la rendirent au dernier moment perplexe, timorée.

Il fallut, pour la décider, l'insistance de M. Servant lui-même qui, on le sait, préférait voir sa fille institutrice dans une maison honorable qu'ouvrière à Paris en mode, couture ou lingerie.

Renée se résigna donc. Et un beau matin de mai—six mois par conséquent après la catastrophe qui l'avait ruinée—elle se décida à quitter Paris, si séduisant à cette saison, Paris ensoleillé et tout embaumé du parfum des premières fleurs, pour gagner un pays pelé, noir, embrumé, plein

de trous de mines et de cheminées d'usines.

Elle s'attendait, en arrivant, à une mauvaise impression. La réalité dépassa ses prévisions. D'ailleurs, la façon dont elle fut accueillie chez ses nouveaux "maîtres" ne fut pas de nature à atténuer cette fâcheuse impression et à faciliter son acclimatation.

Mme Clémence Mauroy qui avait été si amable pour elle à Paris—mais qui maintenant lui gardait peut-être rancune de ses hésitations—fut indifférente et froide. Elisabeth marqua une aversion, une hostilité sourde envers celle dont la férule allait désormais réprimer ses instincts d'indépendance, et M. Louis Mauroy fut avec elle comme avec tout le monde: sec, dur, brutal.

Quoiqu'il fût fils et petit-fils d'industriel et que sa famille, riche depuis deux générations, eût eu le temps de s'affiner, M. Louis Mauroy était le type du parvenu de fraîche date.

Grand et fort, débordant d'activité, aimant passionnément le travail, n'estimant que l'argent, administrateur remarquable, il était têtu, violent, dominateur et dur pour les autres comme pour lui-même. Il avait cinquante-quatre ans et on lui en aurait donné à peine quarante: ses cheveux châtains clair et sa moustache blonde, coupée ras, étaient parsemée de rares fils blancs, et ses yeux gris verdâtre, au reflet métallique, avaient encore l'éclat de la jeunesse.

Le frère d'Elisabeth, Hubert, grand et joli garçon de vingt-cinq ans, qui arrivait du régiment et se préparait à seconder son père dans la direction de

l'usine, pour lui succéder ensuite, fut seul à témoigner à l'"institutrice" une courtoise bienveillance, qui n'était pas dépourvue d'une respectueuse admiration. Et cette attitude causa dès ce premier jour à l'industriel un peu de mauvaise humeur.



...il lui restait sa petite Renée.

M. Louis Mauroy était maître absolu dans sa maison. Sa manière de voir et d'agir donnait le ton sur lequel

sa femme, son fils et sa fille devaient régler leur façon de se comporter.

Jusque-là, personne n'avait regimbé. Les enfants étaient jusqu'alors trop jeunes pour afficher quelque indépendance. Et quant à Mme Clémence Mauroy, qui était issue d'une excellente famille, fort bien élevée et qui avait d'abord souffert beaucoup d'être unie au rustre qu'était son mari, elle avait pris rapidement son parti de cet effacement et elle acceptait la sujétion avec une soumission complète que son caractère mou, insouciant, lui rendait d'ailleurs relativement facile.

Mme Mauroy avait été et était encore une fort jolie femme: brune aux yeux noirs, à la carnation chaude, à la taille élégante et souple. Son fils Hubert lui ressemblait énormément: mêmes yeux, mêmes cheveux, même tournure, tandis qu'Elisabeth "tenait" surtout du père.

M. Mauroy, qui en donnant une institutrice à sa fille, avait surtout voulu "faire du chic", mais qui était bien résolu à traiter cette employée, cette salariée, avec la même insolence et la même dureté qu'il témoignait à tous ceux qu'il "payait", fut donc dès le premier jour assez mécontent en voyant qu'Hubert se montrait aimable et empressé envers Mlle Servant.

Et tout de suite, il se demanda s'il n'allait pas chercher quelque prétexte pour prier la susdite Mlle Servant de retourner chez son père.

En réfléchissant, il se rendit compte qu'il ne pouvait pas employer un procédé aussi sommaire à l'égard d'une jeune personne auprès de qui on avait multiplié les instances pour la

décider à venir et qui, d'autre part, était vivement recommandée par Mme André Mauroy.

Ce dernier motif était à ses yeux d'une importance particulière, car autant il était dominateur envers l'humanité entière, autant il était devant sa mère l'être le plus humble et le plus soumis.

M. Mauroy ravala donc, ce jour-là, sa mauvaise humeur, mais en se promettant de morigéner son fils à la première occasion et de bien veiller à ce que Mlle Renée ne prît pas une place trop grande dans la maison.

Ce fut dans ces conditions, peu engageantes, on l'avouera, que Mlle Servant commença à exercer ses délicates fonctions d'institutrice. Ce début cependant n'était rien auprès des complications qui allaient surgir.

IV

Léopold Charpy, qui était entré à quinze ans comme employé à la comptabilité dans l'usine Mauroy, était maintenant le fondé de pouvoirs de la maison. Il avait trente-quatre ans. C'était un homme de taille moyenne, déjà bedonnant, au teint coloré, à la barbe et aux cheveux d'un blond filasse, avec de gros yeux d'un gris bleuté—des yeux proéminents, bombés, qui indiquaient une effroyable myopie.

Léopold Charpy n'était pas marié et cela était d'autant plus extraordinaire qu'il tombait amoureux de toutes les jeunes filles qui traversaient le cercle de ses relations.

Mais, jusqu'à présent, aucune n'avait répondu à son appel, aucune n'a-

vait été sensible à ses déclarations, séduite par ses avances, et cela était d'autant plus inexplicable que Léopold Charpy, s'il n'était pas un Adonis, était en possession d'une jolie situation, ce qui, à défaut d'amour, est appréciable pour se mettre en ménage.

Deux mois et demi s'étaient écoulés depuis l'installation de Renée Servant au foyer de M. Mauroy. Et Léopold, fidèle à ses habitudes, en était déjà violemment épris. Il n'avait pourtant pas eu de fréquentes occasions de la rencontrer. Cependant, ses fonctions lui donnant quelques prétextes de pénétrer dans la maison du "patron", il avait pu l'apercevoir quatre ou cinq fois et dîner une fois avec elle; et cela avait suffi pour l'enflammer.

A vrai dire, il y avait mis comme toujours une grande bonne volonté, car il était convaincu que toute jeune fille nouvellement entrevue était certainement celle qui était destinée à faire son bonheur.

On vit d'illusions successives. Celle-ci allait avoir l'avantage d'occuper pendant quelque temps le fondé de pouvoirs de la maison Mauroy.

Comme tout amoureux qui se respecte, Léopold Charpy, depuis qu'il avait voué à l'"institutrice" une muette adoration, était devenu mélancolique. Et cette mélancolie était si visible, même tellement affectée, que Mlle Georgette Richard, une jeune personne de vingt-deux ans, qui travaillait dans le même bureau que le fondé de pouvoirs se crut un beau matin autorisée à dire:

—Voilà M. Charpy encore en train de faire une conquête!

M. Charpy ne se formalisa pas de la boutade. Il en parut même flatté.

N'est-il pas agréable de s'entendre dire qu'on est en train de faire une conquête—même quand celle-ci ne doit pas aboutir—puisque cela signifie, implique qu'on vous juge capable de la faire?

Cependant, si l'observation eut été faite par une autre personne, le fondé de pouvoirs de la maison Mauroy l'eût peut-être relevée avec impatience. Mais l'éternel amoureux avait des trésors d'indulgence pour Mlle Georgette Richard, pour la bonne raison qu'elle avait été de sa part, deux ou trois ans auparavant, l'objet des mêmes attentions et des mêmes recherches que M. Charpy consacrait successivement à toutes les jeunes personnes qu'il lui était donné d'approcher.

La jeune fille, qui avait d'autres visées, lui avait d'ailleurs notifié tout de suite d'avoir à se tenir tranquille. Ce qui ne les empêchait pas d'être bons amis.

Mais, au surplus, Mlle Georgette Richard occupait dans la maison Mauroy, une place à part, d'un genre tout particulier, qu'il est nécessaire d'indiquer dès maintenant.

Sortie d'une excellente famille, jadis aisée, puis frappée de revers, Georgette avait été soigneusement élevée et solidement instruite. Obligée ensuite de gagner sa vie, elle était entrée chez M. Louis Mauroy, pour être son secrétaire particulier.

Son cas offrait donc quelque analogie avec celui de Mlle Renée Servant.

Vivant dans l'intimité de la famille, Mlle Richard avait fait sur Hubert qui avait alors vingt ans—deux ans et demi de plus qu'elle—une très vive impression, que le jeune homme avait su assez bien dissimuler aux yeux de son père, mais qui n'avait pas échappé aux yeux perspicaces et avertis de la jeune fille.

Georgette s'était alors bercée de rêves extravagants. Hubert l'aimait, Hubert l'épouserait... Elle serait riche...

Le départ du jeune Mauroy pour le régiment avait interrompu l'idylle. Mais les espoirs de Georgette étaient restés intacts, aussi vivaces.

Cependant, Hubert était revenu du régiment depuis quelques mois déjà et ne paraissait pas plus s'occuper de Mlle Richard que s'il ne lui avait jamais fait les yeux doux. Et Mlle Richard en était mortifiée.

Néanmoins, elle avait continué, comme si de rien n'était, à remplir tant bien que mal les fonctions diverses auxquelles on l'affectait tour à tour. Tantôt secrétaire du patron, tantôt employée à la comptabilité, tantôt surveillante des ateliers de femmes, elle s'acquittait successivement de tous les rôles, non pas avec zèle mais une assiduité suffisante pour ne pas recevoir de reproches ou son congé.

L'essentiel pour elle était de rester: car elle espérait que le temps, le contact de tous les jours feraient peu à peu leur effet et qu'Hubert se déciderait de nouveau à s'occuper d'elle.

Gentille, le teint éclatant, le nez un peu long et un peu pointu, mais s'harmonisant bien avec l'ensemble de la

physionomie, de beaux cheveux châtains ondulés et bouffants, la bouche grande mais gracieuse, la taille souple, la démarche élégante, n'était-elle donc pas capable d'inspirer un caprice sinon une passion profonde?

Les choses en étaient là, quand M. et Mme Mauroy se décidèrent à prendre Mlle Servant comme institutrice de la jeune Elisabeth.

Georgette en fut très vexée. Pourquoi ne la prenait-on pas, elle, pour faire l'éducation de la fillette? N'était-elle pas aussi instruite que cette demoiselle Servant? N'avait-on pas confiance en elle? Pourquoi?...

Absente au moment où Renée arriva chez les Mauroy, elle ne put pas assister à la scène du premier contact qui l'eût réjouie par certains côtés, attristée par d'autres. Mais, dès son retour, elle comprit tout de suite que cette Renée Servant serait pour elle une rivale dangereuse. Car elle s'avoua—franchise extraordinaire— que Renée était plus jolie qu'elle.

Dès ce jour-là elle détesta cordialement l'institutrice d'Elisabeth. Et dès lors, dégoûtée, grognon, préoccupée, inquiète, non seulement elle ne fit plus rien pour séduire Hubert, mais elle s'acquitta de ses fonctions en dépit du sens commun.

M. Louis Mauroy, qui avait l'oeil à tout, s'en aperçut bien vite et fut tenté de la congédier.

Par égard pour sa famille—il était le camarade de collège de son père— il patienta, mais en se promettant de le mettre à la porte à la première faute grave.

Donc, moins de trois mois après son arrivée chez les Mauroy, Renée

Servant avait dans la maison deux amoureux: Léopold Charpy et Hubert, et une ennemie mortelle: Georgette.

Tout cela était à l'état latent. Ennemie et amoureux ne s'étaient pas déclarés ouvertement. Georgette ne trahissait sa haine que par les regards pleins de fiel qu'elle lançait à sa rivale. Charpy ne révélait sa grande passion que par des soupirs langoureux et Hubert ne laissait deviner sa violente inclination que par une contemplation muette ou une amabilité timide, qui, à la vérité, prouvaient que son coeur était profondément troublé.

* * *

La boutade lancée par Georgette au nez de M. Charpy avait comme but, c'était évident, de provoquer des confidences. N'ayant pas obtenu de réponse, la jeune fille répéta son observation. Et le fondé de pouvoirs se décida alors à déclarer:

—Mademoiselle, je n'ai pas la prétention de faire des conquêtes, je n'en ai jamais fait, je n'en ferai jamais... je ne suis pas comme certaine personne de ma connaissance...

—C'est de moi que vous voulez parler?

—Pourquoi pas?

—Oui? ou non?

—Oui.

—Je ne comprends pas. Rien ne vous autorise à dire que je cherche à faire des conquêtes.

—Vous avez parfaitement compris, mademoiselle, à quoi je fais allusion, il est donc inutile que je précise. Remarquez, d'ailleurs, que je ne trouve pas mauvais du tout que vous

cherchiez à vous marier—à vous marier dans les meilleures conditions possibles. Mais, sous prétexte que vous avez repoussé il y a trois ans mes propositions matrimoniales, vous ne pouvez pas m'empêcher de faire d'autres projets.

—Alors, en vous emballant sur le compte de Mlle Servant, glapit Georgette d'une voix pointue, vous avez l'idée que vous pourriez l'épouser?

—Il me semble qu'il ne m'est pas interdit d'envisager cette éventualité.

—Vous êtes donc aveugle?

—Non, je suis myope simplement.

—Ça suffit pour vous empêcher de voir clair. Comment! vous avez assisté à un dîner où le fils du patron était assis à côté de l'institutrice, et vous n'avez pas remarqué que M. Hubert, pendant tout le repas, n'a pas cessé de faire le joli coeur auprès de sa voisine, qui paraissait d'ailleurs fort sensible à ses attentions!

—Non, non, balbutia le fondé de pouvoirs désorienté, je n'ai pas remarqué... Mais comment savez-vous cela, puisque vous n'assistiez pas au dîner?

—Quelqu'un m'a renseignée.

—Vous avez des intelligences avec les domestiques?

—Je ne puis pas dévoiler la source de mes informations.

—Elle n'est pas difficile à deviner. Il n'y a pas d'autre explication.

—Peu importe! Je sais! interrompit Georgette vexée. Et ce que je sais me permet d'affirmer, mon pauvre monsieur Charpy, que Mlle Renée Servant n'est pas pour vous. Cette petite péronnelle est trop fine, trop rouée pour ne pas profiter de l'aubai-

ne qui s'offre à elle! M. Hubert est un parti magnifique. C'est lui qu'elle épousera, si M. Louis le permet. Et encore?...

—Encore?

—L'opposition de M. Louis ne suffirait peut-être pas à empêcher ce mariage.

—Ah! bah! M. Hubert serait emballé à ce point?

—Il est emballé... presque autant que vous, mon cher monsieur Charpy, mais avec beaucoup plus de chances de succès. Je vous le répète, il épousera l'institutrice de sa soeur...

—Et cela ne fera pas votre affaire, conclut le fondé de pouvoirs qui, tout décontenancé qu'il fût, ne perdit pas l'occasion d'une réplique perfide.

Georgette baissa la tête sans répondre, mais elle se ressaisit vite et lança:

—Cette solution, mon cher monsieur, doit vous réjouir.

—Me réjouir?

—Parfaitement! C'est vous qui serez le mieux partagé en n'épousant pas Mlle Servant.

—Jusqu'à preuve du contraire, je ne partage pas cette manière de voir. Mlle Servant est physiquement fort séduisante et me paraît moralement posséder toutes les vertus qui font les épouses charmantes et les mères de famille parfaites. Je ne pourrais donc pas faire autrement que de la regretter.

—Vous auriez tort. Mlle Servant est une chipie, une rien qui vaille.

—Etes-vous bien sûre, mademoiselle Georgette, que ce jugement sévère n'est pas inspiré par la jalousie?

—La jalousie? A propos de quoi? murmura la jeune fille d'un air déta-

ché. Oh! non, je suis tout à fait désintéressée dans la question. Mais je crois connaître assez bien maintenant Mlle Renée, et je dis franchement ce que j'en pense. Du reste, elle ne cherche pas à dissimuler ses défauts.

—C'est une très grande qualité.

—Tout le monde ici maintenant la connaît pour ce qu'elle vaut, continua Georgette sans relever l'observation. D'abord, sa morgue, son insolence, ses prétentions indisposent tous ceux qui l'approchent.

—Mlle Servant insolente et prétentieuse? Je n'en reviens pas! Je n'ai jamais vu caractère si modeste.

—Si, elle est très hautaine et très prétentieuse. Elle parle sans cesse de la superbe situation qu'elle a perdue, des millions de son père engloutis dans des opérations mal conduites, de ses hautes relations dans la société parisienne. Bref, elle veut nous épater, nous éblouir...

—Elle regrette évidemment la fortune qu'elle n'a plus, qui la rendait indépendante, qui lui faisait la vie agréable. C'est assez naturel.

—Sans doute. Mais pourquoi revenir toujours là-dessus? Si son père a mangé bêtement son argent, tant pis pour elle! Ce n'est pas une raison pour nous rebattre les oreilles avec cette rengaine.

—Vous fréquentez donc suffisamment Mlle Servant pour avoir les oreilles rebattues de ses plaintes?

—Oh! je la fréquente un peu, quand Mme Mauroy m'invite à goûter, par exemple. Mais c'est surtout par on-dit que je me rends compte qu'elle fatigue tout son entourage.

Georgette Richard avait prononcé

ces derniers mots d'un ton légèrement embarrassé. Elle se tut un instant pour reprendre bientôt d'un air agressif et moqueur:

—Mlle Servant a encore une autre manie fort agaçante, ma foi, pour les pauvres provinciales que nous sommes, c'est de vanter sans cesse Paris, son incomparable Paris, la seule ville où l'on vive d'une façon intelligente... merci pour les autres! la seule ville où l'on sache s'habiller, recevoir, la ville de l'élégance, de la beauté, de la charité, etc., etc...

—Mais il y a beaucoup de vrai dans ce que dit Mlle Servant, protesta doucement Léopold Charpy. Je trouve même que son enthousiasme pour Paris est parfaitement légitime, surtout par comparaison avec Lens.

—Peut-être. Mais c'est horripilant de l'entendre répéter cette antienne à longueur de journée.

—Ce n'est pas vous qui l'entendez, mademoiselle Georgette. Qu'est-ce que ça peut vous faire que les autres en soient fatigués?

—Bien sûr, bien sûr. Ce que j'en dis, c'est pour faire observer que cette demoiselle pourrait être plus discrète et ne pas abuser de la supériorité que sa qualité de Parisienne semble lui conférer, pour nous écraser...

—Mon Dieu! qu'allez-vous chercher là, mademoiselle Georgette? interrompit vivement le fondé de pouvoirs. Je suis bien convaincu que vous prêtez à Mlle Servant des sentiments, des intentions qu'elle n'a jamais eus.

—Enfin, répliqua la jeune fille en s'animant, il faut croire que les gens qui l'entourent sont excédés — comme je le serais si je la fréquentais da-

vantage—de ses vantardises, car on ne la désigne plus maintenant, parmi les domestiques et parmi les ouvriers et ouvrières de l'usine, que sous le nom de la "Petite Parisienne".

—Je ne trouve pas que ce soit une injure, au contraire. La Parisienne, c'est la femme élégante, débrouillarde, avisée, fine, jolie très souvent et, quand elle ne l'est pas, toujours sé-



"Qu'est-ce qui te rend taciturne, grognan, nerveux?"

duisante. Comme Mlle Renée est mince, fluette, de taille moyenne, le qualificatif "petit" est venu tout naturellement s'ajouter au mot qui indiquait son origine. La Petite Parisienne ! Non, décidément, je ne vois rien d'injurieux là dedans. Je trouve ça, au

contraire, piquant, alerte, pimpant. Ça évoque l'idée d'une petite femme gracieuse, intelligente, pas bégueule, aimable, avenante.

—Bah! Bah! Ça évoque tout cela dans votre esprit parce que vous êtes amoureux de la demoiselle, répliqua

Georgette. Mais je vous prie de croire que ceux qui lui ont donné ce surnom n'y ont pas mis du tout l'intention que vous y voyez. C'est sûrement dans une pensée de dénigrement qu'ils l'ont baptisée la "Petite Parisienne", pour indiquer par là qu'ils la trouvaient trop entichée de son Paris, et protester contre le dédain qu'elle affecte contre... les habitantes de ce pays.

—Eh bien, mademoiselle, répondit Léopold, puisque vous êtes si bien au courant des intentions que les mauvaises langues ont mises dans l'appellation qu'elles appliquent à Mlle Servant, vous pouvez leur dire qu'elles ont fait fausse route, et que tout le monde pensera comme moi que la "Petite Parisienne" contient beaucoup plus de compliments que de blâmes, beaucoup plus de qualités que de défauts.

Georgette se tut un instant, contrariée, vexée. Puis, faisant un geste d'insouciance, elle conclut:

—Au fait, je ne vois pas pourquoi nous nous disputerions pour une pareille baliverne. Moi, je me moque, après tout, que Mlle Servant soit aimée ou détestée de son entourage. Nous ne sommes pas destinées à vivre ensemble.

—Heureusement! murmura Léopold en souriant. Ce serait du joli!

V

Elisabeth Mauroy était dans toute la force du terme une enfant mal élevée. Sous prétexte qu'elle était très délicate et qu'en la contrariant on aurait pu provoquer chez elle des crises de nerf qui eussent eu une influence néfaste sur son état, on lui avait, depuis sa plus tendre enfance, passé tous ses caprices.

Vers la neuvième année, elle s'était fortifiée et sa santé n'avait plus donné aucune inquiétude. On aurait pu alors changer de système d'éducation, mais le pli était pris; on continua à s'incliner devant toutes ses fantaisies.

Cette faiblesse ne pouvait donner que des résultats lamentables.

Elisabeth, qui était naturellement violente et tyrannique, et dont la volonté n'avait jamais rencontré de résistance, devint d'une exigence féroce.

Pour mater cette nature sauvage, il eût fallu la discipline de la pension, la rude école de l'éducation en commun, dans laquelle le frottement des caractères, plus efficaces que les remontrances des maîtres, finit presque toujours par avoir raison des vaniteux et des revêches.

Mais c'eût été contrarier la chère petite et aussi faire de la peine aux parents, qu'une séparation eût gravement affligés. Et puis, M. Mauroy estima qu'il était beaucoup plus "chic" de faire élever sa fille chez lui. Il fut donc décidé que la charmante Elisabeth serait confiée aux soins d'une institutrice. Et ce fut l'infortunée Re-

née Servant que le sort désigna pour cette tâche ingrate.

Mal accueillie dès son arrivée par tout le monde, sauf par Hubert Mauroy, la jeune institutrice avait eu tout d'abord une impression fort pénible contre laquelle elle avait cependant réagi très vite.

"J'ai ma vie à gagner, s'était-elle répété; or, il est toujours dur d'être au service des autres. Il faut donc que je prenne mon mal en patience."

Mais, dès qu'elle se trouva seule en tête à tête avec son élève, elle se rendit compte qu'elle avait affaire à une enfant horriblement gâtée, c'est-à-dire volontaire, indisciplinée, inaccessible à tout raisonnement; à une enfant naturellement hargneuse et méchante. Et elle éprouva un profond découragement.

"Jamais, se dit-elle, je ne viendrai à bout de cette nature indomptable. Je ferais peut-être mieux d'y renoncer tout de suite."

Mais une décision de cette importance n'est pas facile à prendre.

"Qu'eût-on dit d'elle en la voyant se dérober tout de suite au devoir accepté, sous prétexte qu'il était difficile?"

Quelques jours passèrent. M. Louis Mauroy, peut-être un peu honteux de sa rudesse du premier jour, se faisait plus aimable, plus liant. Mme Mauroy devenait plus expansive, plus confiante avec elle. Et Hubert continuait à lui témoigner timidement une sympathie respectueuse, dans laquelle il y avait à la fois de l'admiration, de la pitié, de la tendresse.

Renée reprit courage et se consacra avec une ardeur nouvelle au rôle pé-

nible qu'elle avait assumé. Rien ne la rebutait: ni les insolences, ni les colères, ni les révoltes de son élève.

A toutes ces violences, elle se contentait d'opposer une attitude ferme et digne. Très douce, elle était en même temps très ferme, et ne cérait jamais. C'était donc Elisabeth qui finalement était obligée de céder.

Après quelques semaines de cette méthode, appliquée sans rudesse mais sans faiblesse, la fillette n'était certes pas domptée. Mais, se rendant compte que ses révoltes n'obtenaient aucun résultat, elle en faisait l'économie et se soumettait tout de suite.

Mme Mauroy était ravie. M. Mauroy ne cachait pas sa satisfaction. Et Hubert, qui avait craint un instant que l'institutrice rebutée ne prit le parti de s'en aller, ressentait une joie infinie en la voyant décidée à rester.

Cette période de paix relative dura quelques semaines.

Mlle Servant put, pendant ce temps-là, écrire à son père et à Mlle Eugénie Lebel, lesquels demandaient souvent des nouvelles de sa santé et de son état d'esprit, que tout marchait à souhait et qu'elle n'était pas mécontente de sa situation.

Elisabeth, dont les colères n'obscurcissaient pas l'intelligence, se rendit facilement compte que les dispositions de son institutrice s'étaient heureusement modifiées et elle devina peut-être quelques-unes des causes de ce changement. Comme elle était assez libre avec la jeune fille et qu'elle savait, d'ailleurs, par son ton de gavroche, se faire pardonner toutes les libertés, elle se permit un jour de lui dire:

—Je crois, mademoiselle, que vous commencez à vous habituer à la maison, peut-être même à vous y plaire? J'en suis heureuse, car, si vous partiez, cela me ferait de la peine.

—Tiens! Tiens! vous n'auriez pas dit cela, il y a quelques semaines!

—Hé! oui! Je m'habitue, moi aussi. Au commencement, j'aurais bien voulu vous voir partir au contraire.

—Et je crois que vous avez fait tout ce que vous avez pu pour cela.

—Je l'avoue. Dame! vous comprenez, vous étiez la première personne qui me résistait.

—Je comprends. C'était très dur d'obéir, alors que vous aviez toujours commandé. Mais croyez-vous donc que, dans la vie, on puisse toujours commander et que les étrangers, à qui vous aurez affaire, s'inclineront devant vos caprices comme le font vos parents?

—Non, je ne le crois pas, murmura la fillette, mais en attendant que je sois forcée de tenir compte de la volonté des autres, j'avais le plaisir d'agir à ma guise.

—Ah! c'était un calcul de votre part? fit l'institutrice d'un air étonné. Eh bien, ma chère enfant, avec des idées pareilles, vous vous préparez un triste avenir. Mais j'ai la ferme conviction qu'en prenant de la raison et de l'expérience, vous changerez d'opinion. En tous cas, je ferai de mon mieux pour vous inspirer d'autres principes, pour vous montrer que, tous, nous nous devons des concessions réciproques, sans quoi aucune société n'est possible...

Elisabeth hocha la tête sans répon-

dre et en réprimant avec peine un léger bâillement.

— Oui, je comprends, poursuivit l'institutrice, cette controverse un peu grave vous ennueie. Eh bien, laissons cela et reprenons notre leçon. Si je reste avec vous, comme vous semblez le désirer, j'aurai d'autres occasions de vous prêcher la soumission et le sacrifice.

— Mais resterez-vous?... J'ai comme une idée...

— Pourquoi ne resterais-je pas?

La fillette se tut, songeuse. Puis, s'enhardissant.

— Mademoiselle, laissez-moi vous poser une question, dites?

— Je vous écoute: ma réponse peut vous être utile.

— Voici. Etes-vous contente d'être devenue l'institutrice d'Elisabeth Mauroy?

— Si j'ai accepté... c'est que cela me convenait.

— C'est pour votre plaisir?

— Non.—

— Alors, c'est par nécessité...

— Voyons Elisabeth, votre leçon. Mais l'enfant continua:

— J'ai entendu, un jour, papa et maman qui parlaient de vous. Il paraît qu'autrefois votre papa était riche, aussi riche que le mien. Alors, vous ne pensiez pas à vous faire institutrice?

— Oh! non!

— Mais ce qui est arrivé à votre papa pourrait peut-être arriver aussi au mien.

— Tout est possible.

— Alors, je serais forcée d'aller chez les autres faire la classe?... Il

me semble que cela ne m'ennuierait pas.

— Allons, Elisabeth, assez! Vous ne serez jamais capable de faire la classe si vous n'êtes pas plus studieuse maintenant.

La fillette eut un geste de bonne volonté et se fit attentive pour ne rien perdre des explications de sa maîtresse. Mais son esprit était ailleurs, et au bout d'un instant, elle ne put s'empêcher de dire:

— Mademoiselle, croyez-vous que vous resterez longtemps avec moi?

— Je ne sais pas, ça dépendra...

— Moi, j'ai le pressentiment que vous ne resterez pas longtemps.

— Ah! Et sur quoi repose ce pressentiment?

— Eh bien, vous aurez probablement d'ici peu envie de vous marier. Est-ce que vous n'êtes pas à l'âge où les jeunes filles se marient?

Renée ne put s'empêcher de rougir. Puis, se ressaisissant aussitôt et comprenant qu'elle ne pouvait pas, sans risquer de perdre son autorité, tolérer de semblables questions, elle imposa silence à la fillette et reprit l'explication de la leçon interrompue par cet étrange intermède.

Mais le souvenir de cette conversation la poursuivit pendant des jours et des jours. Les questions naïves et brutales, les réflexions à la fois ingénues et clairvoyantes de la fillette provoquèrent pendant longtemps chez elle de longues méditations, d'où elle sortait énermée et songeuse.

N'avait-elle pas raison, la petite Elisabeth? N'avait-elle pas, dans sa jugeotte enfantine, deviné l'exact état d'esprit de son institutrice, en suppo-

sant que celle-ci, si résignée qu'elle fût à son sort, avait en tête d'autres rêves à réaliser?

Hé! oui, Mlle Renée Servant était à l'âge où la nécessité d'un devoir à remplir ne suffit pas à satisfaire les aspirations du cœur.

Aimer! Etre aimée! Voilà à quoi ne peuvent s'empêcher de rêver les jeunes filles, quelles que soient les obligations sociales qui les lient, quels que soient les soins qui les absorbent.

Son mariage manqué n'avait laissé aucune amertume, aucun regret dans le cœur de Renée: on se console aisément d'une combinaison matrimoniale ratée.

Ce cœur, qui n'avait pas réellement, profondément vibré, était donc prêt à s'ouvrir à l'amour, le jour où un autre cœur, vibrant lui-même, viendrait murmurer à son oreille la divine chanson d'amour.

VI

—Oh! pardon, mademoiselle, je vous dérange... je ne croyais pas... je ne savais pas...

—Est-ce bien sûr, monsieur Hubert Mauroy, sans pouvoir dissimuler ver là? lança en riant Renée Servant.

—Oui, oui, bien sûr, affirma Hubert Mauroy, sans pouvoir dissimuler un léger trouble.

— Peu importe, d'ailleurs... Eh bien, comme vous voyez, vous ne me dérangez aucunement. Il n'y a pas plus de cinq minutes que je suis arrivée et, en attendant de commencer quelque lecture, je me livrais à une occupation bien simple, bien banale et pas fatigante: j'avais tout bonne-

ment les yeux fixés sur l'horizon, je regardais la mer, le mouvement des bateaux de pêche...

—C'est un spectacle qui a son charme, murmura le jeune homme distrait. Moi aussi, je viens de temps en temps rêver dans cette lanterne que nous appelons la bibliothèque parce qu'il y a quelques livres sur des rayonnages, mais qui, dans l'esprit du propriétaire, a été certainement édifé pour être un poste d'observation: on dirait presque la dunette d'un commandant de bateau.

—Le fait est que, de là, le regard embrasse un panorama immense.

La pièce où se trouvaient les deux jeunes gens était en effet une petite chambre de douze mètres carrés environ, toute vitrée d'un côté, tapissée de deux autres côtés par des rayonnages garnis de livres et qui, juchée au deuxième—et dernier—étage d'une belle villa, située dans la partie la plus élevée d'Ostende, dominait toute la plage.

De là, comme venait de le dire Renée, le regard s'étendait sur un vaste et magnifique panorama.

Septembre commençait et un mois déjà s'était écoulé depuis que Mme Mauroy, sa fille Elisabeth et l'institutrice de celle-ci, rejointes peu après par Hubert, étaient venues s'installer dans cette villa pourvue, selon la formule, de tout le confort moderne, afin de passer au grand air de la mer les deux derniers mois d'été.

M. Mauroy, qui ne pouvait pas s'absenter longtemps, venait tous les 15 jours passer le dimanche.

Lorsqu'il s'était agi de prendre une décision pour la villégiature annuelle,

l'industriel avait insisté pour que sa femme et sa fille arrêtassent leur choix sur la mer. Puis, s'adressant à son fils, il avait ajouté :

—Toi, je connais tes préférences, tu aimes mieux la montagne. Qu'à cela ne tienne, mon ami! Je mets à ta disposition les moyens nécessaires pour un voyage en Suisse.

En suggérant ce plan de campagne, M. Mauroy avait probablement une arrière-pensée.

Hubert, qui effectivement avait maintes fois affirmé sa préférence pour les montagnes et qui ne pouvait pas se déjuger trop rapidement, eut l'air d'entrer dans les vues de son père. Il se dirigea donc vers Interlaken, tandis que ces dames partaient pour Ostende.

Mais après huit jours de pérégrinations dans les endroits les plus réputés, les plus pittoresques de l'Oberland, il reprit son vol vers Ostende, incapable de résister plus longtemps à l'attraction qui l'attirait de ce côté.

L'arrière-pensée, qui avait inspiré à l'industriel de conseiller le voyage en Suisse, n'était donc pas sans fondement. Mais la précaution qu'il avait voulu prendre avait été inutile.

...Après l'échange de quelques phrases banales prononcées par les deux interlocuteurs, il y eut un court silence assez embarrassant. Puis, Hubert voulant sans doute prouver qu'il était sincère en affirmant qu'il était venu par hasard, sans savoir qu'il y trouverait l'institutrice, esquissa un mouvement de retraite. Mais c'était une feinte. Il n'alla pas jusqu'à la porte.

Se retournant soudain, comme s'il

eût obéi à un brusque revirement, il reprit

—Après tout, puisque l'occasion se présente, pourquoi ne profiterais-je pas de ce tête-à-tête inattendu et... involontaire, pour... vous entretenir, mademoiselle, de... ce que...

—De quoi désirez-vous m'entretenir, monsieur Hubert? fit la jeune fille d'un ton qui visait à paraître indifférent mais où perçait cependant une nuance d'inquiétude.

—Vous ne vous en doutez pas?

—Je n'ai pas le don de deviner la pensée...

Il l'interrompit et d'une voix émue, légèrement tremblante:

—Je croyais pourtant que mes regards, mes attentions, en un mot toute mon attitude envers vous depuis plusieurs mois déjà, vous avaient montré ce que... ce que j'éprouve pour vous. Ne l'auriez-vous pas compris?

Elle baissa les yeux, sans répondre, le coeur battant.

S'enhardissant, il continua d'une voix plus ferme, plus vibrante:

—Non, je ne peux pas admettre que vous n'avez pas compris, car toutes mes paroles, tous mes gestes, tous mes jeux de physionomie, tous mes actes ont eu pour but de vous faire comprendre que... que je vous aime...

—Oh! monsieur Hubert! une déclaration! balbutia-t-elle, frissonnante. Oui, une déclaration qui n'est que l'expression, trop tardive, à mon avis, d'un sentiment violent que j'ai eu grand peine à taire jusqu'à présent, d'un sentiment qui m'étouffe, qui me dévore, qui m'absorbe.

—Vous n'avez pas songé à la situation que j'occupe chez vous?

—Peu m'importe! Mon coeur est plein de vous et je ne peux plus m'empêcher de le crier.

—Vous allez m'obliger à quitter cette maison!

—Quitter cette maison! Pourquoi, grand Dieu?... Certes, vous pourrez la quitter un jour, mais, si vous le voulez — et c'est mon voeu le plus cher — ce sera à mon bras.

—Comme vous y allez! fit-elle en s'efforçant de sourire. Une déclaration! Une demande en mariage! Tout cela dans la même séance!

—C'est assez naturel. La demande en mariage n'est-elle pas la conséquence de la déclaration?

—Je vous répète que vous n'avez pas songé à la situation que j'occupe chez vous, aux fonctions que je remplis — et, par conséquent, à l'abîme, à l'infranchissable abîme qui nous sépare.

—Cet abîme n'est même pas un fossé.

—Allons donc! Si vous croyez que M. Mauroy, le richissime M. Mauroy, laissera son fils épouser une fille sans le sou!

—Vous avez été riche. Une catastrophe analogue peut me rendre pauvre à mon tour.

—Je ne vous le souhaite pas. Quand on est habitué au bien-être, au luxe, à l'indépendance, il est dûr d'y renoncer.

—Je crois — et il me semble que j'y suis pour quelque chose — qu'on ne vous traite pas dans cette maison comme une salariée.

—Je le suis tout de même.

—Vous vivez de la vie de la famille.

— Vous, personnellement, vous cherchez, je le reconnais, à me donner cette illusion. Mais je suis fière, vaniteuse, si vous voulez, par conséquent, susceptible à l'excès, et la moindre atteinte à ma dignité me blesse profondément. Or, dans la position que j'ai ici, il est impossible d'éviter certains froissements.

—La sujétion me paraît cependant bien douce. Est-ce que l'obligation du travail?...

—Oh! l'obligation du travail ne me répugne pas du tout. Je l'accepte de grand coeur. Et quand mon père m'a annoncé que nous étions ruinés, c'est moi qui, la première, tout de suite, ai déclaré que je travaillerais pour gagner ma vie. Pourtant, à ce moment-là, j'étais fiancé — avec un monsieur qui à la vérité n'avait pas le sou — et je ne savais pas encore si mon fiancé renoncerait à m'épouser. Je pouvais donc supposer raisonnablement que quelqu'un se chargerait d'assurer mon existence.

Hubert resta quelques secondes interloqué, médusé.

—Ah! vous étiez fiancée? bégayait-il enfin d'un air ahuri.

—Oui, mais des fiançailles comme on en voit tant dans certains milieux parisiens. Un mariage d'affaires, un projet d'association d'intérêts.

—Et ce monsieur a renoncé à vous épouser quand il a connu votre ruine?

—Tout simplement. Je vous le répète, c'était un contrat d'affaires. Ce monsieur est un élégant gentleman, porte un beau nom et n'a pas le sou. Il n'en voulait qu'à ma dot. Ma dot

ayant disparu, il m'a rendu ma liberté. D'ailleurs, en agissant ainsi, il allait au-devant de mes désirs. S'il ne l'avait pas fait, c'est moi qui aurais pris l'initiative de la rupture.

—Ah!

—Mon Dieu, oui. Et pour une excellente raison, c'est que ce jeune homme étant incapable de gagner sa vie, je ne tenais pas à être obligée de travailler pour deux.

—Et il ne reste rien de ce... projet de mariage?

—Absolument rien. Le souvenir banal d'une histoire quelconque.

Hubert poussa un gros soupir et balbutia:

—Votre réponse me délivre d'une affreuse angoisse. Il m'a semblé que j'allais perdre la tête, quand j'ai cru que vous étiez engagée...

—Non, je ne suis engagée avec personne interrompit-elle en riant, je suis libre comme l'air, mais ce n'est pas pour cela que votre projet a plus de chance d'aboutir.

Le jeune homme hochait la tête découragé, perplexe, et resta un instant silencieux.

—C'est votre opinion, dit-il enfin, je la discuterai tout à l'heure et j'espère bien la modifier. Mais auparavant je voudrais savoir pourquoi, acceptant noblement la nécessité du travail—ce qui est tout à votre honneur—vous semblez exaspérée d'être institutrice.

—Demandez aux femmes qui sont employées dans votre usine pourquoi elles aiment mieux travailler toute la journée sans répit à une dure besogne que d'être domestiques, elle vous répondront...

—Je comprends. Elles ont ainsi, le soir et le dimanche une liberté qu'elles n'auraient pas, si elles étaient domestiques. Mais le cas est bien différent. Vous n'êtes pas domestique à la maison.

—Presque.

—Cependant, je ne crois pas que personne se soit permis de vous adresser une parole désobligeante.

—Désobligeante, non, ça ne va pas jusque-là. Je ne l'aurais pas toléré, d'ailleurs. Mais, il y a une foule de petites choses qui me choquent et qui vous choqueraient aussi, vous, que je crois assez chatouilleux, si vous étiez à ma place.

Hubert esquissa le même geste de perplexité, d'embarras. Puis, soudain:

—Eh bien, puisque cette situation d'institutrice vous est odieuse, je me demande pourquoi vous ne saisissez pas avec joie l'occasion qui vous est offerte d'en sortir, de la quitter.

—C'est que je ne vois pas que cette... occasion soit de celles qu'on puisse saisir aisément.

—Je m'explique mal, en effet, poursuivit le jeune homme, ou plutôt je mets la charrue devant les boeufs. Commençons donc par le commencement. Tout à l'heure, lorsque je vous ai déclaré que je vous aimais et que je serais au comble du bonheur si vous vouliez m'accepter pour mari, vous m'avez répondu qu'il était inutile d'envisager une telle éventualité, attendu que mon père ne me permettrait jamais d'épouser une fille sans le sou.

—C'est déplacer la question. L'adhésion de mon père n'est qu'une question secondaire; car, contraire-

ment à ce que vous supposez, je suis convaincu qu'il encouragera mon projet, dès qu'il le connaîtra. Et si, par hasard, il faisait d'abord de l'opposition, je me fais fort d'en venir à

"La chose essentielle, capitale—et sur laquelle je n'ai jusqu'à présent aucune lumière— c'est votre opinion à vous.

"En d'autres termes, mademoiselle



Hubert, joli garçon de 25 ans fut seul à lui témoigner une courtoise bienveillance.

bout. Donc, il est inutile que nous nous occupions de l'opinion de mon père. Renée, lorsque je vous dis que je vous aime et que je rêve de vous épouser, quelle est votre impression? Voilà ce

que je voudrais savoir. Eprouvez-vous pour moi une aversion profonde? Ou un peu de sympathie?

La jeune fille sourit et regardant son interlocuteur dans les yeux:

—Vous êtes jeune, monsieur Hubert, dit-elle.

—J'ai cependant trois ans de plus que vous, si mes souvenirs sont fidèles.

—Trois ans, oui, je crois, mais cela n'empêche pas que vous soyez très jeune et moi beaucoup plus rassis, beaucoup plus calme, beaucoup plus âgée que vous. C'est que j'ai souffert et vous pas encore. Eh bien, à la question que vous me posez, je ne peux pas répondre... tout de suite. La décision est trop importante pour moi, trop grave pour nous deux, je ne peux pas m'engager sans réfléchir...

—Je ne vous demande pas de vous engager, je désire simplement connaître votre impression.

—Vous dire mon impression serait presque vous indiquer ma décision, puisque l'une découlera de l'autre.

—Ce n'est pas un refus?

—Non, ce n'est pas un refus, mais ce n'est pas non plus une acceptation. Je ne puis rien dire... n'insistez pas, je vous en prie.

—Vous me martyrisez.

—Martyre bien supportable et qui ne durera pas longtemps.

—Ah! ceci est plus consolant. Vous ne me tiendrez pas indéfiniment dans cette douloureuse perplexité?... J'ai compris : vous voulez d'abord consulter votre père?

—Je pourrais en effet faire valoir cet argument qu'une jeune fille ne

peut pas décider seule de son mariage, que ses parents doivent préalablement donner leur avis... Ce serait un faux-fuyant qui manquerait de franchise et qui ne correspondrait pas à la réalité. De nos jours, vous le savez aussi bien que moi, ce ne sont plus les parents qui marient leurs enfants : ceux-ci se marient tout seuls.

—Au surplus, dans le cas présent, ce serait un très mauvais prétexte, car mon père, fort insouciant par tempérament, est pour moi d'une indulgence sans borne, d'abord parce qu'il a confiance en moi, ensuite parce qu'il ne voudrait pas me contrarier.

—Mon père acceptera donc, les yeux fermés, le mari que j'aurai choisi. Mais justement parce qu'il a confiance en moi, parce qu'il ratifiera mon choix sans faire la moindre objection, je me ferai un devoir de le lui soumettre.

—C'est une dérobade à peine déguisée, soupira Hubert navré.

—Pas du tout.

—Mais si. Vous ne verrez peut-être pas votre père avant des mois. Dès lors, il me faudrait attendre...

—J'irai voir papa quand il le faudra, riposta vivement la jeune fille, c'est-à-dire dès que votre projet m'aura été confirmé d'une façon précise, formelle.

—J'ai compris. Avant de consulter votre père, vous tenez à connaître l'opinion du mien, vous voulez, en d'autres termes, que ce soit mon père lui-même qui vous demande votre main pour moi.

—Cela vaudrait mieux évidemment, car il est inutile que je tracasse

mon père avec cette question de mariage, qui forcément le troublera quelque peu, si M. Mauroy doit opposer ensuite un refus formel, absolu.

—Eh bien, vous serez satisfaite, répondit Hubert. Je vous jure qu'avant un mois, mon père vous aura adressé une demande officielle.

Renée baissa la tête, confuse et inquiète.

—Rien ne vous arrête, murmura-t-elle enfin. Mais ne sentez-vous pas que vous jouez gros jeu? Si M. Mauroy refuse catégoriquement de s'associer à votre projet, je n'aurai plus qu'à quitter cette maison.

—Cela ne m'empêcherait pas de poursuivre la réalisation de mon rêve, affirma énergiquement le jeune homme.

—Mais cela m'empêcherait, moi, de me prêter à sa réalisation. Car jamais, vous entendez bien, jamais, je ne consentirai à vous épouser contre la volonté de votre père.

Hubert, qui s'était levé et qui arpentait la petite pièce d'un pas fébrile, se laissa tomber sur un siège.

—Vous êtes désespérante, balbutia-t-il d'un air navré. Mais pourquoi cette résolution farouche?

—Parce que je ne veux pas être une cause de discorde entre vous tous.

Le jeune homme allait répondre et protester vivement contre une telle allégation, lorsque son regard s'abaissa par hasard vers la rue.

—Ah! voici ma mère et ma soeur qui reviennent de la plage, observa-t-il. Je crois préférable que l'on ne nous voie pas ensemble. Je vous laissez. Je me félicite tout de même d'a-

voir pu vous faire l'aveu qui était sur mes lèvres depuis si longtemps. Maintenant que vous savez, vous réfléchirez et je ne perds pas tout espoir d'être, un jour, heureux par vous... Au revoir!

Il lui prit la main, la baisa respectueusement, pieusement, et s'éclipsa rapidement pour regagner sa chambre qui était située au-dessous.

VII

Hubert s'était promis d'avouer à son père, dès qu'il le verrait, son amour pour Renée. L'idée ne lui vint pas de prendre sa mère comme confidente d'abord. Celle-ci était si effacée, qu'il n'y avait aucun avantage à rechercher son appui.

M. Louis Mauroy vint justement passer à Ostende le dimanche qui suivit la conversation des deux jeunes gens.

C'était une belle occasion. Hubert s'était juré d'en profiter.

Mais au moment d'aborder cette confession délicate, il n'osa plus.

Il faut dire que l'industriel qui, d'ordinaire, pendant ces jours de congé, était insouciant et d'humeur facile, était cette fois d'une humeur massacrante; ce qui n'était pas fait pour encourager, pour faciliter les confidences.

Impossible de lui tirer un mot. Il répondait par monosyllabes et d'une façon à peine distincte.

Evidemment, il était aux prises avec une préoccupation grave, sous l'empire d'une contrariété sérieuse qui l'annihilait complètement.

Personne n'osait l'interroger, de peur de faire éclater un orage.

Cependant, le soir au moment de reprendre le train, M. Mauroy, que son fils avait accompagné à la gare, se décida à faire une allusion à l'objet de ses préoccupations.

—C'est absurde, mâchonna-t-il entre ses dents, je n'ai guère profité de cette journée de liberté et pourtant j'avais grand besoin de me détendre un peu, car j'ai passé une rude semaine.

—Pourquoi donc, papa?

—Ah ! vraiment, je n'ai pas de chance, mon ami.

—Pas de chance! répéta le jeune homme interloqué, en songeant que les affaires de son père avaient toujours marché admirablement.

—Eh! oui, les apparences permettent de croire que j'obtiens toutes les satisfactions que peut désirer un chef d'industrie; et la réalité ne correspond pas à ces apparences.

Hubert frémit.

Ce ton pessimiste indiquait-il une situation réellement mauvaise, la menace d'une débâcle prochaine? Ou résultait-il simplement d'une fâcheuse disposition d'esprit?

A tout hasard, il prit la chose en riant.

—A t'entendre, répondit-il, on dirait que tu es ruiné.

—Ruiné? Non, pas encore, mais enfin c'est un commencement. Il ne faudrait pas beaucoup d'opérations de ce genre...

—Qu'est-ce donc? Voyons, explique-toi.

M. Mauroy ne se pressa pas de ré-

pondre. Et pendant cette attente pénible, Hubert songeait:

“Tout de même, si nous étions ruinés, quel cataclysme! Mais cela aurait l'avantage de me mettre, financièrement parlant, sur le même pied que Renée et par conséquent de me rapprocher d'elle. En tous cas, papa qui n'aurait plus pour moi d'ambitions folles n'aurait aucun prétexte pour m'empêcher d'épouser celle que j'aime. Je travaillerais et... nous serions peut-être très heureux.”

Cet aparté fut interrompu par la voix dure, cassante, de M. Mauroy qui disait:

—Tu te souviens qu'au moment où tu es parti en vacances, les pourparlers que je poursuis depuis cinq mois pour obtenir d'être le fournisseur, l'unique fournisseur de la Société des Téléphones de Roumanie étaient sur le point d'aboutir?

—Oui.

—Eh bien, je sais, depuis hier matin, que la Société des Téléphones de Roumanie a tout bonnement passé son énorme commande à la maison Baumann, de Saint-Denis.

—Et c'est pour cela que tu es de si mauvaise humeur?

—Il me semble qu'il y a de quoi! Cette affaire, pour laquelle j'ai fait déjà de grosses dépenses et augmenté notablement mon outillage, me laissait entrevoir un bénéfice de plusieurs centaines de mille francs, peut-être plus d'un million.

—Mais ce n'est qu'un manque à gagner, ça; ce n'est pas une perte comme celle qui résulterait d'une spéculation mal engagée ou d'une exploitation déficitaire.

—Tu oublies mes dépenses préparatoires qui sont perdues.

—Elles serviront plus tard.

—Tu sais aussi bien que moi, mon ami, que mon outillage était suffisant pour mon chiffre habituel d'affaire. Celui que j'ai acquis et fait installer en plus va être inutile, c'est certain.

—Tu aurais peut-être dû attendre d'avoir la commande ferme avant de faire ces dépenses. Je n'ai pas osé te le faire remarquer, mais c'était mon impression.

—C'était pour être prêt tout de suite. Mais, d'ailleurs, la perte de cet outillage n'est pas ce qui m'affecte le plus. Je me place à un autre point de vue, c'est que toute industrie qui ne se développe pas périclite. Or, depuis quelques années nous piétons sur place, avec un chiffre d'affaires presque toujours le même, tendant plutôt à diminuer. Cette grosse commande qui devait presque tripler le chiffre de mes opérations donnait tout d'un coup à ma maison une importance, une envergure qu'elle n'a jamais atteintes.

—C'est évidemment très regrettable. Mais enfin, il me semble qu'il n'y a pas lieu de se désoler. Tout en piétonnant, comme tu le dis, tu gagnes beaucoup d'argent, puisque nous en dépensons beaucoup. Nous pouvons donc nous contenter de cet état de choses, qui est très satisfaisant, et nous n'avons pas besoin de viser plus haut... pour nous exposer à de cruelles déconvenues.

—Il y a du vrai et du faux dans ta théorie, répondit M. Mauroy. En principe, il est sage, en effet, quand on a entre les mains une affaire qui marche

bien, il est sage de s'en contenter et de souhaiter simplement que ça continue. Cependant, comme je le disais tout à l'heure, il est bon de chercher toujours à progresser, si l'on tient à ne pas dégringoler. D'autre part, je ne dois pas oublier que j'ai un fils et une fille à établir et que, pour leur en fournir les moyens, sans réduire le train de maison auquel ta mère et moi nous sommes habitués, je suis bien depuis le matin, pour dire quels étaient ses rêves, ses projets?"

Hubert eut une minute de trouble et d'hésitation.

"Ne devait-il pas profiter de l'allusion que M. Mauroy venait de faire à l'établissement de ses enfants pour risquer l'aveu qui était sur ses lèvres depuis le matin, pour dire quels étaient ses rêves, ses projets?"

Il réfléchit et jugea plus prudent de se taire encore, car la façon dont son père parlait de ces mariages indiquait qu'il ne les considérait pas comme possibles sans de sérieuses garanties d'argent.

"A quoi bon dès lors déclarer qu'il aimait Renée et que Renée serait sa femme ou qu'il ne se marierait pas?... C'eût été une bravade inutile et, en tous cas, une maladresse."

Le jeune homme réprima donc l'élan qui allait déclencher sa confession et se contenta de lancer une phrase insignifiante, une observation d'ordre général:

—Je crois, papa, que tu exagères l'importance de la dot dans le mariage. L'argent n'est pas tout et la principale condition du bonheur est encore l'amour.

—A ton âge, mon ami, répliqua

l'industriel, on parle toujours ainsi. Plus tard, on voit les choses autrement. Les parents sont là pour empêcher leurs enfants, si faire se peut, de prendre des décisions inconsidérées... qu'ils regretteraient ensuite.

Hubert hocha la tête et ne trouva rien à répondre.

Après un instant de silence, M. Mauroy poursuivit :

—Pour en revenir à cette histoire des Téléphones de Roumanie, je dois ajouter que la façon dont la maison Baumann m'a coupé l'herbe sous le pied m'a plus irrité que le fait lui-même.

—Que veux-tu dire ?

—Tout simplement ceci : c'est que, si la maison Baumann a pu entrer en concurrence avec moi pour cette fourniture et l'emporter sur moi, elle le doit certainement à une trahison, qui lui a permis de se renseigner exactement sur les pourparlers que je poursuivais depuis longtemps, et profiter de ces indications pour offrir des conditions inférieures aux miennes.

—Une trahison ! De la part de qui, grand Dieu ?

—D'un de mes employés probablement, grogna M. Mauroy, ou tout au moins de quelque personne de mon entourage, qui, vivant dans mon intimité, s'est trouvée à même de surprendre le secret de mes négociations.

Hubert demeura un instant désorienté, réfléchissant.

—Vraiment, reprit-il enfin, je ne vois pas qui, dans ton entourage, pourrait être capable d'une telle indiscretion, sans compter que bien peu de personnes connaissent les renseignements dont il s'agit.

— Bien peu, évidemment. C'est pourquoi il me serait, je crois, assez facile en procédant par éliminations successives, de trouver le ou la coupable.

—Tu y songes ?

—Je verrai. Ça dépendra de circonstances diverses... que je ne peux pas préciser encore.

—Quelle satisfaction en retireras-tu ?

—Oh ! une satisfaction toute platonique. J'aurai simplement démasqué un ennemi qui jusqu'à présent bénéficia de mon amitié sans la mériter. Ce sera tout de même un résultat.

—Sans doute, approuva le jeune homme d'un air distrait.

M. Mauroy venait de tirer sa montre.

—Hé ! mais, voici l'heure qui approche, s'écria-t-il. Je serais très contrarié de manquer le train, car je tiens à être à mon bureau demain matin à l'heure habituelle. Au revoir, mon ami !... Alors, dans quinze jours ou trois semaines !

—Oui, à peu près, je pense. Il sera grandement temps, à ce moment-là, de quitter Ostende, où il ne fera pas chaud. Au revoir, papa ! Tu ne reviendras pas avant notre départ ?

—C'est très douteux. J'ai trop à faire. Il me tarde d'ailleurs que tu sois rentré pour me décharger un peu. A bientôt !

—A bientôt, papa !

VIII

Léopold Charpy, après avoir accroché son manteau et son chapeau dans un coin, enfila ses manches de lustrine, tira son trousseau de clefs et s'as-

sit devant son bureau. Il se disposait à ouvrir le tiroir où il avait enfermé la veille les pièces de comptabilité, lorsqu'une jeune femme, vêtue avec une sobre élégance et brillamment chapeauté, entra sans frapper dans la pièce.

—Oh ! mademoiselle Georgette ! s'exclama Léopold surpris, vous m'avez presque fait peur.

—Comment ! fait peur ? Vous ne m'attendiez pas ?... Il me semble



Elle baissa les yeux, sans répondre, le coeur battant.

pourtant vous avoir dit que je rentrerais le mardi vingt-deux septembre.

—C'est possible. Je ne me souviens plus. Alors, vous vous êtes décidée tout de même à quitter Paris ?

—Laissez donc ! Quand on est dans ce diable de Paris, on ne peut plus s'en

arracher. Il est si prenant, si charmeur!...

—Tiens ! Tiens ! vous y venez !

—Mais, c'est mon opinion de toujours. Je n'ai jamais contesté que Paris possédât d'innombrables séductions, toutes les supériorités, tous les agréments.

—Et peut-être encore plus de désagréments ! ajouta en riant le fondé de pouvoirs de la maison Mauroy.

—Non, non, n'en dites pas de mal.

—C'est vous qui en disiez jadis.

—Mlle Servant, avec ses prétentions, me le rendait insupportable.

—Et maintenant, vous êtes entichée ?

—Oh ! c'est-à-dire que...

—Si, entichée : la preuve, c'est que vous y êtes restée dix jours de plus que vous ne pensiez. Et pourtant, le moment est bien mal choisi pour apprécier les charmes de la capitale.

Les Parisiens sont absents et remplacés par des étrangers ou des provinciaux ; les théâtres sont à peine ouverts, les grands magasins préparent leur changement de saison. Bref, c'est une époque de transition qui ne fait pas voir Paris sous un jour très favorable. Et malgré cela, vous ne pouviez pas le quitter, si bien que vous vous êtes octroyé une prolongation de vacances au risque de mécontenter le patron.

—Je lui ai écrit pour lui demander la permission. Il me l'a accordée.

—Certes, mais en rechignant.

—Ah ! vous croyez qu'il m'en garde rancune ?

—Je le crois.

—C'est bien ce que je pensais. Je l'ai dit cent fois à ma tante... mais elle ne voulait rien entendre et ne

songeait qu'à me garder auprès d'elle le plus longtemps possible.

—Allons! voilà que c'est la faute de votre tante!

—Mais certainement. Elle a tant insisté que je n'ai pas osé la contrarier.

—Vous étiez trop heureuse d'avoir le prétexte de cette insistance...

—Bah! interrompit Georgette d'un ton insouciant, M. Mauroy ne m'avallera pas. Dès qu'il paraîtra, je lui offrirai humblement mes excuses, puis je ferai du zèle et tout sera oublié.

—En tout cas, répliqua le fondé de pouvoirs, je ne vous conseille pas de lui raconter des boniments aujourd'hui. Il est depuis trois jours d'une humeur exécrable.

—Pourquoi?

—Peuh! il y a sans doute plusieurs raisons. La principale, à mon avis, est la déconvenue qu'il vient d'éprouver du côté des Téléphones de Roumanie.

—Ah! fit Georgette sans pouvoir dissimuler un léger embarras.

—Ma foi, continua Léopold Charpy, je comprends son mécontentement. Après avoir négocié cette importante affaire pendant des mois, après avoir reçu des assurances formelles qui lui permettaient de considérer le succès comme certain, se voir au dernier moment supplanté par une maison rivale, c'est dur!

—Oh! l'affaire était-elle si avantageuse? risqua la jeune fille.

—Là-dessus, pas de doute. Sur un chiffre pareil, c'était, comme bénéfice net, plus d'un million assuré.

Georgette, l'air toujours embarrassé, balbutia:

—Quelle est la maison concurrente qui a enlevé la commande?...

—La maison Baumann de Saint-Denis.

—Encore!

—Oui, encore. C'est à croire que ce Baumann, qui se trouve partout et toujours sur le chemin de M. Mauroy, consent à travailler à perte, car, pour nous couper l'herbe sous le pied, il fait des conditions invraisemblables. Cependant, dans le cas qui nous occupe, il y a lieu de supposer que ledit Baumann a dû connaître par une indiscretion l'état de nos négociations avec la Société des Téléphones de Roumanie. Autrement, il n'aurait pas été en mesure de faire en temps utile des propositions susceptibles de contrecarrer les nôtres. Et c'est cela qui irrite le plus M. Mauroy. Il prétend qu'il a été trahi par quelqu'un de son entourage, par un de ses employés...

—Pourquoi, si une indiscretion a été commise, ne pas supposer qu'elle a pu être commise par quelque employé des Téléphones? objecta Georgette d'une voix toujours mal assurée.

—Non, non, c'est parmi ses employés, à lui, qu'il voit le traître. A-t-il tort? A-t-il raison? Je ne saurais le dire. En tous cas, comme il est convaincu, il prend en grippe tous les gens qui l'entourent.

—C'est gai! soupira Georgette en essayant de rire. Et cette humeur acariâtre se manifeste depuis trois jours, dites-vous?

—Oui, trois, quatre ou cinq jours, je ne sais plus... enfin, depuis le moment où notre représentant parisien a téléphoné que nous étions supplantés par la maison Baumann. C'était, je

crois, jeudi matin, ça fait donc cinq jours. Depuis, le patron est allé passer la journée du dimanche dans sa famille, à Ostende, mais ça ne l'a pas déridé. Il est revenu plus maussade que jamais.

Georgette qui n'était pas fâchée de trouver un prétexte pour changer la conversation s'empessa de saisir l'occasion que lui offrait l'allusion du fondé de pouvoirs.

—Ah! Ah! M. Mauroy est allé à Ostendé avant-hier et il n'en est pas revenu rasséréiné, souriant, satisfait.

—Ma foi, non.

—Ça m'étonne.

—Pourquoi cela vous étonne-t-il, mademoiselle Georgette?

La jeune fille eut quelques secondes d'hésitation et finit par répondre:

—Parce que, à moins d'avoir l'esprit mal tourné, le spectacle charmant qu'offrent deux amoureux est très propre à faire voir la vie en rose et à développer les sentiments de pardon, de bonté, d'indulgence, qui sont naturels aux âmes bien nées, mais qui sont trop souvent mêlés à d'autres sentiments moins nobles et obscurcis par eux.

—Mademoiselle Georgette, fit Charpy avec admiration, vous parlez comme un livre, mais je ne saisis pas très bien...

—Vous ne saisissez pas de quels amoureux je veux parler?

—Précisément.

—Avez-vous donc oublié Mlle Servant?

—Non, mais...

—Vous ignorez sans doute, interrompit la jeune fille, que, depuis six

semaines, M. Hubert roucoule à ses pieds.

—Je le croyais en Suisse.

—Pas du tout. Il est bien effectivement parti pour la Suisse en même temps que ces dames partaient pour Ostende. Mais, au bout de huit jours, n'y tenant plus, il a quitté les laos et les montagnes et, cyniquement, il est venu rejoindre sa belle.

—Cyniquement, c'est le cas de le dire, approuva Léopold Charpy, car ce geste est un aveu...

—L'amour méprise la prudence, observa Georgette.

—Tout de même, continua le fondé de pouvoirs après quelques secondes de réflexions, je suis surpris que M. Mauroy, qui va là-bas tous les quinze jours, ne m'ait pas dit qu'il y avait trouvé son fils. Bah! l'occasion lui a manqué sans doute, ou bien il a jugé la chose sans importance et n'a pas cru utile de m'en faire part.

—Ou bien, acheva la jeune fille, il a au contraire jugé la chose si importante qu'il a préféré n'en pas parler.

—Après tout, rectifia Charpy sans relever l'insinuation de son interlocutrice, mon patron n'a pas de comptes à rendre sur ses affaires de famille.

—Croyez-moi, monsieur Léopold, insista Georgette, si M. Mauroy ne vous a pas parlé de la présence de son fils à Ostende, c'est qu'il a jugé préférable de ne pas ébruiter cette histoire, qui prouve à quel point M. Hubert est amoureux de Mlle Renée Servant.

—C'est possible, acquiesça le fondé de pouvoirs avec amertume.

Puis, se raidissant pour prendre un air détaché:

—Au surplus, je ne vois pas pourquoi je m'occupe des amours de M. Hubert Mauroy et de Mlle Servant, qui me laissent parfaitement indifférent.

—Vous n'avez pas toujours dit cela.

—Je le dis maintenant.

—Volage! lança Georgette. Alors, c'est que vous avez quelque autre amour en tête.

—Que supposez-vous là, mademoiselle.

—Ne niez pas. Je suis sûre que, pendant vos vacances, vous avez fait une nouvelle conquête.

—Une nouvelle conquête ! répéta Charpy d'un air désabusé, ce serait tout au plus la première. Non, vous vous trompez. Si je me désintéresse de Mlle Renée et de ses amours, c'est que je m'assagis en vieillissant et que...

—Compris, interrompit la jeune fille. Vous méprisez ces raisins parce qu'ils sont trop verts.

—Soit! conclut le fondé de pouvoirs qui, désireux de se mettre au travail, jugea préférable de ne pas prolonger cette conversation.

✓Mais il avait affaire à un démon.

Georgette n'avait pas le nez baissé sur son bureau depuis une demi-minute qu'elle reprit:

—Tout de même, je voudrais bien savoir comment se terminera le flirt entre la Petite Parisienne et le fils du patron.

—Eh bien, ce sera peut-être par un mariage, ne put s'empêcher de répondre Léopold Charpy.

—A moins que ce ne soit par une

rupture éclatante et par le renvoi de Mlle Renée. Je rirais bien...

—Vous êtes charitable.

—Je suis juste, simplement. Ça me révolte—oui, je l'avoue—ça me révolte que cette chipie sans le sou, vaniteuse, prétentieuse, insolente, qui nous écrase sans cesse de sa supériorité de Parisienne, puisse épouser un millionnaire alors que...

—Alors que d'autres qui la valent bien n'ont pas réussi, acheva Léopold. C'est cela que vous vouliez dire, n'est-ce pas?

La jeune fille jugea inutile de répondre et baissa les yeux, confuse.

—Mais dites-moi, mademoiselle Georgette, continua aussitôt le fondé de pouvoirs, comment savez-vous donc que M. Hubert est depuis six semaines à Ostende à roucouler aux pieds de sa belle? Je ne suppose pas que ce soit elle ou lui qui vous l'aît écrit.

La jeune fille rougit légèrement.

—C'est Julie, la femme de chambre, qui me tient au courant, bégayait-elle.

—Mes compliments ! Eh bien, il faut que le cas de Mlle Renée Servant vous tienne sérieusement à coeur pour que vous recouriez à de tels procédés pour connaître ses faits et gestes.

De plus en plus confuse, Georgette s'absorba dans la contemplation du copie-lettres comme si elle cherchait un renseignement important, urgent. En réalité, elle tournait les pages sans rien voir, tant elle était vexée. Mais son amour-propre mortifié par un aveu qu'elle n'avait pas pu esquiver ne lui permit pas de rester sur la pe-

tite leçon que venait de lui donner le fondé de pouvoir.

Elle se ressaisit rapidement, prit une attitude désinvolte et lança d'un ton gouailleur.

—Alors, monsieur Léopold, vous tenez pour le mariage de Mlle Servant avec M. Hubert?

—Tout est possible. Qui vivra verra.

—Ce n'est pas cela que je vous demande. Vous tenez pour le mariage?

—Plutôt.

—Et moi pour la rupture. Voulez-vous que nous fassions un pari?...

—Chut! fit Charpy, j'entends M. Mauroy qui ouvre la porte de son cabinet...

IX

Sous prétexte qu'elle était fatiguée, qu'elle devait être fatiguée par le voyage de la veille, Elisabeth Mauroy décida de sa propre autorité de se lever ce matin-là.

C'était le six octobre. Il avait été convenu qu'on reprendrait les leçons ce jour-là.

La fillette, en faisant grasse matinée, n'avait donc pas d'autre but que de retarder de quelques heures le commencement des leçons. Elisabeth, en effet, tout en sympathisant avec son institutrice, visait toujours à travailler le moins possible.

Mais, en ne voyant pas paraître son élève, à l'heure habituelle, dans la petite pièce attenant à sa chambre à coucher, qui leur servait de salle d'étude, Mlle Servant s'inquiéta et alla tout de suite aux nouvelles.

—Vous n'avez pas vu Mlle Elisa-

beth? demanda-t-elle à la femme de chambre qu'elle rencontra dans l'escalier.

—Non, mademoiselle, répondit Julie. Du moins, je n'ai pas vu mademoiselle Elisabeth depuis ce matin huit heures, quand je lui ai porté son petit déjeuner. Ah! je parie qu'elle est restée tout simplement au lit. J'ai vu ça, d'ailleurs, qu'elle avait l'intention de ne pas se lever de bonne heure. Quand je lui ai offert de l'aider à s'habiller, elle a répondu: "Non, je n'ai besoin de personne!" C'était une manière de me signifier que je pouvais me dispenser de revenir. Ma foi, je me le suis tenu pour dit, je n'ai pas reparu. Et voilà déjà neuf heures et demie. Bien sûr que Mademoiselle ne s'est pas levée.

—Je vais jusqu'à sa chambre, fit doucement l'institutrice en continuant à descendre l'escalier pour gagner le palier du premier étage.

Quelques secondes plus tard, elle frappait à la porte de la fillette qui répondit d'une voix espiègle: "Entrez", puis se cacha aussitôt sous les couvertures.

Renée entra dans la pièce et se dirigea vers le lit.

—Je vous vois, allez, petite paresseuse, dit-elle d'un ton moitié grondeur, moitié plaisant. Eh! bien, on ne se lève pas aujourd'hui?

—Je suis fatiguée, balbutia la fillette en sortant sa tête hors de ses draps. L'air de la mer me débilité et m'énerve, comme dit le docteur Dussart; aussi, j'ai très mal dormi cette nuit...

—Quelle plaisanterie! Vous ne vous êtes jamais aussi bien portée que

depuis deux mois. L'air de la mer vous a fortifié au contraire. Vous dormiez là-bas comme un loir.

—Je suis fatigué tout de même.

—Du voyage, alors ? Deux heures de chemin de fer, ce n'est pourtant pas bien terrible.

—Écoutez, mademoiselle, reprit la fillette après un court silence, je vais vous expliquer, c'est une excuse que j'avais préparée pour mes parents au cas où ils se seraient aperçus de mon lever tardif, mais papa étant à son bureau et maman au lit elle-même peut-être, personne autre que vous ne s'en est aperçu. Et, pour vous, je n'ai pas besoin d'imaginer de mauvais prétextes. Je ne me suis pas levée ce matin parce que je n'avais pas envie de travailler.

—Cependant, tous ces jours derniers, vous paraissiez enchantée de reprendre vos études. Pourquoi ce brusque changement ?

—J'ai réfléchi et j'ai compris que c'était inutile.

—Inutile ! Quelle idée ? Croyez-vous qu'il vous suffise de savoir lire, écrire et compter pour tenir dans le monde la place à laquelle votre fortune et la situation de votre famille vous destinent et vous donnent droit ?

—Je ne sais pas, mais je ne veux plus rien faire.

—Quelle est cette lubie nouvelle ?

—Ce n'est pas une lubie, c'est une décision parfaitement raisonnée. Vous allez comprendre... Avec vous, je travaille passablement, parce que vous avez su me prendre, m'inspirer de la confiance et, par votre douceur affectueuse, gagner ma sympathie et mon affection.

—Voilà un aveu qui me fait grand plaisir, murmura Renée.

—Mais, continua Elisabeth, avec une autre institutrice qui ne saurait pas me prendre, qui ne m'inspirerait par conséquent aucun des sentiments que j'ai pour vous, jé ne ferais rien. Or, vous me quitterez bientôt sans doute.

—C'est une idée fixe. Vous m'avez déjà dit cela...

—Ah ! vous vous souvenez que, cet été, quelque temps avant que nous partions pour la mer, je vous ai déjà exprimé ma crainte de vous voir partir... C'est fatal, vous ne pouvez pas rester indéfiniment institutrice d'Elisabeth Mauroy ; ce qui ne serait pas gai, d'ailleurs... Vous avez d'autres aspirations à satisfaire... d'autres rêves à réaliser... Je vous ai dit tout cela, oui, n'est-ce pas ?

—Parfaitement. Je m'en souviens fort bien. Et je vous ai répondu, je crois, que je ne prévoyais aucun motif qui pût me forcer à partir, à moins que...

—Quoi ?

—A moins qu'on ne me mette à la porte.

La fillette secoua la tête :

—Je ne me rappelle pas que vous m'avez fait cette réponse, murmura-t-elle. En tout cas, si vous me l'avez faite, elle ne m'a pas convaincue. Et je persiste plus que jamais à croire que nous serons bientôt séparées.

—Plus que jamais ! Pourquoi ? Vous avez de nouvelles raisons d'envisager cette séparation comme sûre et prochaine ?

Elisabeth rougit et balbutia après un court silence :

—De nouvelles raisons?... Non, ce sont les mêmes..

Gênée par l'insistance de l'enfant, Renée voulut y couper court.

—Allons, en attendant que je parle, il faut tout de même que nous essayions de travailler ce matin. Voulez-vous?

—Puisque vous l'exigez!...

—Je vais donc vous laisser vous habiller ou appeler Julie pour qu'elle vous aide et, dans une demi-heure, vous viendrez me rejoindre dans la



Hubert s'était promis d'avouer à son père.

salle d'étude. C'est convenu, n'est-ce pas? Vous me ferez plaisir.

—Alors, je n'ai plus d'objection à faire.

—Chère petite, vous êtes meilleure que vous ne voulez le laissez croire.

—Avec vous, oui. Mais pas avec celle qui vous remplacera... si vous partez.

—Vous ne pouvez pas savoir ça d'avance... Allons, à tout à l'heure!

Renée fit à la fillette un signe ami-

cal et sortit de la pièce, un peu triste et préoccupée, malgré ses efforts pour paraître insouciant.

Mais elle avait à peine fait quelques pas sur le palier qu'elle se trouva en face d'Hubert qui sortait de sa chambre toute proche. Il semblait l'avoir guettée.

—Mademoiselle, murmura-t-il à demi-voix, je vous supplie de m'accorder deux minutes d'entretien. Il faut absolument que je sache à quoi m'en tenir sur... sur une chose qui est pour moi d'une extrême importance.

Il se tut; il était si ému que les mots ne parvenaient pas à sortir de sa gorge.

Une émotion semblable envahit la jeune fille, qui rougit d'abord, puis balbutia péniblement:

—Je suppose qu'il s'agit de la question, qui, depuis six semaines, a déjà fait l'objet de nombreuses conversations entre nous.

—Bien entendu.

—Et je croyais que nous n'avions plus rien à nous dire sur ce sujet.

—Pardon, j'ignore toujours quelle est votre pensée vraie, intime sur ce point capital... je n'ai pas encore pu lire au fond de votre coeur et je vous supplie de me dévoiler le mystère de votre âme, car la perplexité où vous me laissez me cause une telle angoisse que je ne peux plus vivre ainsi. Je vous en conjure, mettez un terme à cette angoisse qui me torture...

—L'endroit me semble assez mal choisi pour une explication, observa Renée.

—Il est moins compromettant pour vous que n'importe quel autre. Je vous ai rencontrée par hasard, nous

échangeons quelques mots en passant... Et personne au surplus ne peut nous surprendre. Du reste, le mot, le seul mot que je vous demande est vite prononcé.

—Je vous ai dit que je ne vous épouserai pas contre la volonté de votre père.

—Oui, je sais cela, mais ce n'est pas cela qui me tient à coeur. L'obstacle que vous prévoyez du côté de mon père, je le renverserai, mais, pour le renverser, il faut l'aborder avant de connaître vos sentiments à mon égard. Que me servirait en effet d'obtenir de mon père son consentement à notre mariage, si vous, vous n'y donniez pas votre adhésion? Donc, ce qu'il m'importe surtout, par-dessus tout de connaître, c'est la façon dont vous accueillez le grand, le profond amour que je vous ai voué. Rien ne compte en dehors de cela.

Renée, baissant les yeux, balbutia:

—Je ne peux pas nier que j'éprouve pour vous une très vive sympathie. Votre amour que je crois sincère—et qui est en tous cas absolument désintéressé—m'a émue, touchée... plus peut-être que je ne vous l'ai laissé voir jusqu'à présent...

Hubert, les yeux brillants de joie, prit les mains de l'institutrice qu'il baisa longuement.

—Merci, merci de tout coeur ! murmura-t-il. D'un malheureux désesparé qui était tout près de se laisser aller au désespoir, vous faites le plus heureux des hommes. Alors, e'est: oui?...

—Toujours dans les conditions que je vous ai indiquées.

—Bien entendu... Donc, si demain

mon père va demander à M. Servant votre main pour moi, vous direz: oui?

—Parfaitement.

—Soyez bénie pour toute la joie que vous me donnez! Eh bien, ce soir même, mon père saura ce qu'il doit faire pour assurer le bonheur de son fils. Et demain...

Il n'acheva pas. Un geste acheva sa pensée.

Machinalement, Renée tourna ses regards vers la porte de la chambre d'Elisabeth en se rappelant l'entretien qu'elle venait d'avoir avec la fillette.

“Demain, se dit-elle tout bas en remontant lentement vers son appartement, demain, je serai peut-être chassé de cette maison...”

X

M. Louis Mauroy, après avoir lu et signé son courrier se disposait à prendre sa canne et son chapeau pour aller faire un tour de promenade, comme il en avait l'habitude chaque soir, lorsqu'on frappa à sa porte.

—Entrez, fit-il.

Ce fut Hubert qui apparut sur le seuil. Le jeune homme avait l'air grave, soucieux et en même temps décidé.

—Je ne te dérange pas, papa, demanda-t-il.

—Non, pourquoi?

—Parce que j'ai à te parler d'une chose importante et je vais sans doute te retenir un bon moment, ce qui t'empêchera d'aller prendre l'air.

—Peu importe! si l'entretien que tu me demandes est utile, je sacrifierai volontiers ma promenade.

—Merci. Je crois, en effet, que cet

entretien est utile pour nous tous et je préfère ne pas le différer, afin de faire cesser au plus tôt une situation pénible.

—Oh ! Oh ! voilà de bien grands mots ! s'exclama l'industriel. Eh bien, je suis à ta disposition. Parle.

Si résolu qu'il fût, le jeune homme hésita quelques secondes. Enfin, prenant son courage à deux mains :

—Voici, commença-t-il, ce que je désire te dire... et déjà depuis plusieurs semaines. Tu n'es pas sans avoir remarqué, car tu es très observateur, que Mlle Renée Servant a fait sur moi une très vive impression.

—Ah ! Ah ! nous y voilà, mâchonna tout bas M. Mauroy.

Et tout haut :

—Un enfant l'aurait remarqué, mon ami.

—D'ailleurs, je n'ai pas cherché à me cacher, continua Hubert, car le sentiment qu'à fait naître dans mon cœur Mlle Servant n'est pas de ceux qu'on doit dissimuler.

“C'est un amour profond, violent, mais loyal, sérieux, honnête.”

L'industriel sourit et murmura :

—En un mot, c'est un amour avouable, puisque vous êtes libres tous les deux.

Le jeune homme se crut encouragé par ce ton calme, presque bienveillant. Il reprit :

—Donc, m'étant senti attiré très vivement vers Mlle Servant dès le premier jour de son arrivée parmi nous, je me suis laissé aller à cette inclination... Maintenant, je l'aime et mon vœu le plus cher est qu'elle devienne ma femme.

—Et probablement, répondit le père,

son vœu le plus cher, à elle, est que tu deviennes son mari. Ce serait en effet pour elle une agréable solution !

Décontenancé d'abord par ce persiflage, Hubert se ressaisit rapidement et faillit lancer une réplique assez dure. Mais quelques secondes de réflexion lui firent comprendre que ce serait un mauvais moyen pour obtenir le résultat qu'il désirait. Il se contenta, se calma et dit sans amertume :

—Je dois t'avouer que Mlle Renée connaît mon amour et qu'elle n'y est pas insensible. Je crois donc pouvoir déclarer qu'elle consentirait en effet à devenir ma femme...

—Elle nous ferait ainsi beaucoup d'honneur.

—Voyons, papa, pourquoi cherches-tu à me blesser en t'exprimant de cette façon désobligeante sur le compte de celle que j'aime ? Je ne ferai pas plus d'honneur à Mlle Renée en lui demandant sa main qu'elle ne nous en fera en me l'accordant. La question est tout autre. L'affection réciproque que nous éprouvons l'un pour l'autre nous met sur un pied de parfaite égalité. Et si nous pouvons, comme je l'espère, unir nos deux destinées pour la vie...

—Oh ! pour la vie ? voilà ce qu'on ne sait jamais.

—Enfin, c'est à cela qu'on vise en se mariant... Voyons, où en étais-je ? Ah !... Je disais donc que Mlle Renée consentirait sans doute à m'épouser, si tu donnais à cette union ton adhésion pleine et entière.

—Mais vous n'avez que faire de mon adhésion. Vous êtes majeurs tous les deux, libres par conséquent de

vous marier quand et comme vous jugerez bon, car avec les lois nouvelles, la volonté des parents compte pour si peu!

—C'est peut-être parce que les parents ont abusé fréquemment de leurs prérogatives que les lois nouvelles ont voulu les limiter.

—Peut-être. Je n'apprécie pas, je constate.

—Mais tu ne réponds pas à ma question, poursuit Hubert tenace. J'ai dit que Mlle Renée consentirait à m'épouser si tu donnais ton adhésion; c'est donc que nous n'avons pas l'intention de nous en passer, quoique, effectivement, nous puissions assez facilement le faire. En d'autres termes, Renée ne veut entrer dans notre famille qu'avec l'assentiment de tous, de toi, de maman...

—C'est très gentil de sa part, interrompit M. Mauroy d'un ton ironique. Mais, en ce qui me concerne, elle n'aura pas cette satisfaction.

—Pourquoi?

—Je n'ai pas d'explications à te donner. Si tu épouses Mlle Servant, ce sera sans mon consentement ou plutôt contre mon gré.

—Qu'as-tu à lui reprocher? Elle appartient à une excellente famille, sur laquelle grandisse et possède les meilleurs renseignements; elle a été riche autrefois et sa ruine récente est le résultat d'un accident... qui peut arriver à tout le monde, même à toi. Elle est distinguée; instruite, parfaitement élevée et de plus fort jolie. Jamais, je ne trouverai une femme aussi accomplie.

—C'est possible, mais je n'en veux pas comme belle-fille.

—Enfin, pourquoi? pourquoi? Cette obstruction systématique est déconcertante, exaspérante.

—C'est cela. Injurie-moi.

—Alors, donne-moi tes raisons, je t'en conjure! Si tu as une arrière-pensée, dis-la moi.

—Je n'ai aucune arrière-pensée. Mlle Servant ne me plaît pas, voilà tout; et cela suffit. Déjà, comme institutrice, c'est avec peine que je la tolère. A plus forte raison...

—Tu tiens donc à me rendre éternellement malheureux! interrompit Hubert d'une voix brisée.

—C'est au contraire parce que j'ai le souci de ton bonheur que je voudrais te détourner de cette union.

—Antipathie instinctive! Est-ce sérieux, papa?

—C'est très sérieux. Je crois sincèrement que Mlle Servant n'est pas la femme qu'il te faut. Sais-tu comment on l'appelle ici, parmi les ouvriers de l'usine et même les domestiques?

—Non, fit Hubert curieux.

—On l'appelle la Petite Parisienne.

—Eh bien, ce n'est pas un épithète injurieuse.

—En soi, non. Mais l'intention qu'on y attache révèle qu'on a en médiocre estime la personne en question. En tous cas, jamais épithète n'a été à mon avis mieux appliquée. Elle évoque la frivolité, la légèreté, la vanité, le besoin de luxe et de toilette, la vie en dehors, la dissipation, le flirt... Ce n'est pas avec cela, vois-tu, qu'on fait les bonnes mères de famille et les épouses vertueuses.

Le jeune homme baissa la tête, découragé et peut-être un peu inquiet.

—Voilà ce que j'avais à te dire,

conclut M. Mauroy. Maintenant, réfléchis et décide.

Il y eut un silence pénible. Puis Hubert se ressaisissant, répliqua :

—La plupart des femmes à Paris, en dépit de leurs airs évaporés, sont aussi vertueuses qu'en province, où bien souvent elles ne le sont que parce qu'elles ne peuvent pas faire autrement. Donc, quelle que soit la raison pour laquelle on a baptisé Renée la Petite Parisienne, ce surnom n'a rien à mon avis de désobligeant pour elle. Honnête, sérieuse et bonne autant que jolie et séduisante, Renée est toujours, à mes yeux, la femme idéale que je rêve d'épouser.

—Soit! machonna l'industriel.

Et de nouveau, le silence régna: le père et le fils restaient chacun sur ses positions.

Au bout d'un instant, Hubert reprit:

—Alors, à quel parti vas-tu t'arrêter?

—Ma décision est bien simple et toute tracée: elle consiste à n'en pas prendre.

—Comment?

—Je vais, du moins pendant quelques jours, laisser les choses dans l'état où elles sont.

—C'est impossible! Renée à qui j'ai déclaré mon amour sait que je dois aujourd'hui ou demain te soumettre nos projets. A la question posée, une réponse est indispensable. Renée ne peut pas déceimment accepter de rester ici un jour de plus, si tu refuses de consentir à notre union. Je ne peux pas d'ailleurs lui cacher l'entretien que nous venons d'avoir, essayer de lui faire croire que je l'ai re-

mis à une date ultérieure et indéterminée. Ça ne prendrait pas et l'attitude que tu auras certainement envers elle désormais suffirait, au surplus, à lui montrer que j'ai parlé.

—Non, rien ne sera changé à mon attitude antérieure, qui continuera à être froide et réservée comme elle est depuis six mois. Mlle Servant ne pourra donc pas se douter que tu m'as confié vos projets. Quant à la décision qui doit intervenir, c'est à toi—et à elle—de la prendre. La solution dépend de vous deux et non de moi. Je te donne dix jours pour réfléchir. Tu me diras alors tes intentions. Je réglerai ma conduite sur la tienne.

—Bien, papa! fit Hubert en s'inclinant.

* * *

La réunion du dîner, ce soir-là, fut silencieuse et maussade. Malgré sa promesse de ne modifier en rien son attitude, M. Mauroy ne pouvait pas s'empêcher de penser à l'entretien qu'il venait d'avoir avec son fils et qui précisait une situation profondément désagréable pour lui. Et son regard était encore plus dur que d'habitude, ses gestes plus saccadés, sa parole plus sèche.

Renée était trop fine pour ne pas remarquer ces nuances. Elle en conclut qu'il s'était passé quelque chose et que ce quelque chose était pénible pour elle puisqu'Hubert n'avait pas jugé à propos de lui en parler. Du reste, le jeune homme était extrêmement gêné, ce qui corroborait les soupçons de l'institutrice.

Mme Clémence Mauroy elle-même, d'ordinaire si molle, si insignifiante,

si effacée, était nerveuse et acariâtre.

Bref, un malaise général pesait sur tous les convives, renfrognait tous les visages.

Quant à Elisabeth, qui était seule à parler de temps en temps — pour faire entendre des réflexions saugrenues — elle était également de très mauvaise humeur, en même temps qu'un peu abattue. Si bien que sa mère finit par lui dire :

— Enfin, qu'as-tu ce soir à grogner sans cesse ?

— Je suis fatiguée, gémit la fillette, dont les yeux se remplirent de larmes.

— Fatiguée ! de quoi ?

— Je ne sais pas !

— Qu'est-ce que tu éprouves ?

— J'ai mal à la tête et aussi un peu mal à la gorge.

— Mal à la gorge ! répéta le père brusquement alarmé, il ne faut pas négliger ça. Qu'on aille chercher le médecin demain matin à la première heure.

— Oh ! ce n'est rien sans doute, répondit la mère : la fatigue du voyage.

— On ne sait jamais. Le médecin la surveillera. Rien d'étonnant à ce qu'elle ait encore rapporté quelque chose des bains de mer. Il y a quatre ans, c'était la rougeole et il y a trois ans, la scarlatine. Pourvu que ce ne soit pas encore quelque grave infection !

— Ne pousse donc pas tout de suite les choses au tragique, papa ! conseilla Hubert. D'abord, ma soeur ayant eu déjà la rougeole et la scarlatine qui débutent toutes deux par le mal de gorge, elle est à l'abri de ces deux maladies-là, dont l'une — la dernière — est bien une des plus terribles qui

puissent éprouver la pauvre humanité. Elle s'en est fort bien tirée, d'ailleurs, ce qui prouve que ma petite soeur n'est pas aussi débile qu'on s'est plu à le croire.

— La maladie qui la menace est peut-être plus grave encore, répliqua M. Mauroy d'un ton sec et dur, presque agressif.

— Espérons que non, risqua timidement l'institutrice, mais il est bon de prendre tout de suite des précautions. En attendant la visite du médecin, on peut toujours recourir à un gargarisme désinfectant, capable d'enrayer le développement du mal. Je vais m'en occuper aussitôt après le dîner. Je connais une formule de gargarisme dont je me suis servie bien souvent et qui est très efficace. Il y a en haut, dans la pharmacie, tout ce qu'il faut pour la préparer.

— Oui, faites cela, mademoiselle, approuva le père d'un ton radouci, je vous en serai très reconnaissant. Sachant que vous vous chargerez de ce soin, je serai plus tranquille, car si Elisabeth devait compter sur sa mère...

Un geste de désenchantement ponctua la phrase.

Mme Mauroy se contenta de hausser les épaules sans répondre.

— Je ferai de mon mieux, murmura l'institutrice, mais mon dévouement ne saurait valoir celui d'une mère.

Hubert lui lança à la dérobée un regard attendri.

Ce petit incident, tout en créant une inquiétude nouvelle, détendit légèrement les convives. Ils se séparèrent néanmoins, quelques minutes

plus tard, sous une impression de froideur mêlée d'angoisse.

XI

Le docteur Dussart, qui vint le lendemain matin de bonne heure examiner la fillette, crut pouvoir rassurer les parents.

—Jusqu'à présent, ce n'est rien, déclara-t-il, ou du moins je ne vois rien, parce que je ne peux rien voir... C'est probablement une angine anodine, mais ce peut être aussi une angine plus grave. Il faut surveiller... et attendre. Je réserve mon diagnostic. Je reviendrai tous les jours.

Et il se retira, après avoir ordonné une médication appropriée et recommandé de tenir la malade au chaud.

M. Mauroy, à peu près tranquilisé, reprit sa vie active. Plusieurs affaires importantes lui donnaient un surcroît de besogne, l'absorbaient. Hubert, quoique rongé par l'inquiétude, mais désirant faire preuve de bonne volonté, l'aidait de son mieux, ce qui ne signifiait pas : beaucoup ; car, pour paralyser l'activité cérébrale, rien n'est pire que les tourments d'amour.

Quatre jours s'écoulèrent ainsi.

Le matin du cinquième jour, l'industriel étant descendu à son cabinet avant le passage du médecin — non sans avoir auparavant rendu visite à sa fille qu'il avait trouvée plus fiévreuse et plus abattue — se mit à dépouiller le courrier qui venait d'arriver.

Soudain, après avoir séparé les journaux et les imprimés des lettres, il avisa, parmi ces dernières, une lettre dont la suscription était ainsi libellée :

Mademoiselle Renée Servant,
Poste restante,
à Lens (Pas-de-Calais.)

L'enveloppe, une vulgaire enveloppe jaune du format commercial, ne portait aucun en-tête indiquant sa provenance. Elle avait été mise à la poste à Paris.

M. Mauroy considéra cette enveloppe d'un oeil sombre, la tourna et



On l'appelle la petite parisienne.

retourna dans ses doigts d'un air perplexe, curieux, puis bientôt joyeux :

D'abord, comment se fait-il que cette lettre adressée poste restante ait été remise ici ? murmura-t-il à demi-voix. Bah ! une distraction du postier, sans doute ! Il aura lu le nom qu'il connaît bien, car Mademoiselle reçoit ici de nombreuses correspondances,

et, sans tenir compte de l'adresse qu'il n'aura pas regardée, il aura glissé la missive parmi celles de la maison.

"Pareille mésaventure m'est bien arrivée autrefois, quand j'avais dix-huit ans, pour une lettre que je voulais cacher à ma famille et que mon père a trouvée dans son courrier, ce qui me valut une dure semonce..."

"Tout de même, c'est bizarre... Une telle erreur est si rare... Après tout, cette erreur m'offre une occasion peut-être unique de convaincre mon fils, car je serais bien surpris qu'elle ne contint pas la preuve éclatante que Mlle Renée Servant—la Petite Parisienne—est indigne de devenir sa femme! Dois-je négliger une telle occasion?... Non... L'avenir, le bonheur d'Hubert avant tout! Mon devoir est d'ouvrir cette lettre, laquelle contient sans nul doute l'argument qui doit sauver mon fils.

Ce soliloque avait bien duré quatre ou cinq minutes. Enfin, décidé, l'industriel fendit l'enveloppe et en tira une feuille de papier du format usité pour machine à écrire qui portait cet en-tête:

A. BAUMANN ET CIE

Cuivre étiré et laminé

Rue de St-Ouen, Saint-Denis (Seine)

et, au-dessous, les lignes suivantes, écrites à la machine:

"Mademoiselle,

"Nos négociations avec la Société des T. de R. ayant eu, grâce aux indications que vous nous avez fournies un résultat satisfaisant, nous nous em-

pressons de vous faire savoir que nous sommes à votre disposition pour l'exécution des engagements qui ont été pris à votre égard.

"Cependant, cette affaire étant assez délicate, il serait, à notre avis, préférable que le règlement en eût lieu... autrement que par correspondance. N'auriez-vous pas une occasion de venir prochainement à Paris? Faites-la naître au besoin et prévenez-nous. Nous vous enverrons quelque un de confiance à l'adresse que vous nous indiquerez.

"En attendant de recevoir de vos bonnes nouvelles, nous vous prions d'agréer, mademoiselle, l'hommage de nos sentiments respectueux et dévoués."

Pour A. Baumann et Cie.

Signature illisible.

M. Mauroy reposa la lettre sur son bureau et demeura un instant stupéfait.

"Était-ce possible? Ne rêvait-il pas? Avait-il bien lu?"

Autant de questions qui vinrent, dans une sarabande folle, effleurer en même temps son esprit, sans qu'il pût s'arrêter à aucune, tant son désarroi était profond.

Au bout de quelques minutes, il parvint cependant à se ressaisir.

—Non, vraiment, murmura-t-il, ce n'est pas cela que je m'attendais à trouver dans cette enveloppe. Mais ce que j'y trouve est tout de même bien intéressant. Me voilà fixé d'abord sur la trahison mystérieuse que je soupçonnais sans savoir qui accuser.

"Et, d'autre part, ces louches trac-

aussi désobligeantes pour Mlle Servant que le serait quelque sournoise intrigue d'amour. Elles sont même beaucoup plus graves, elles révèlent une fourberie, une absence complète de sens moral, qui la font voir sous un jour plutôt fâcheux.

—Ah! charmante Petite Parisienne! Voilà comment tu me récompenses de t'avoir sauvée de la misère, de t'avoir introduite dans l'intimité de ma famille! Tu profitais de la confiance qu'on te témoignait pour surprendre le secret de mes affaires et cyniquement, effrontément, tu portais à mes concurrents—moyennant honnête rétribution, bien entendu—les renseignements que tu pouvais saisir grâce à la facilité qu'on te donnait de fourrer ton nez partout. Sainte Nitouche, va!

—Au fait, Mlle Servant avait-elle toute facilité pour se procurer les renseignements confidentiels qui étaient susceptibles d'être utilisés par mes concurrents? Où pouvait-elle les prendre, ces renseignements? Hé! parbleu, dans le bureau de mon fondé de pouvoirs!

—Cet imbécile de Charpy, étant amoureux fou de la donzelle, doit la laisser fouiller partout. Ah! c'est une plaie, décidément, d'avoir chez soi une pareille enjôleuse!

—Tout de même, c'est de la chance que je sois tombé sur cette lettre. Cette chipie ne pourra plus me faire de mal.

—Et j'espère que mon fils, dégrisé du coup, insistera pour que je la flanque à la porte illico avec les honneurs qui lui sont dûs.

M. Mauroy, ayant remis la lettre dans son enveloppe et ayant placé le

tout dans son tiroir, se disposait à poursuivre le dépouillement du courrier lorsque la porte s'ouvrit.

C'était Hubert.

—Tiens! te voilà! s'écria l'industriel avant que le jeune eut eu le temps de lui dire bonjour. Tu arrives à propos. J'avais justement quelque chose à te communiquer.

—J'écoute, papa.

—Non, c'est trop compliqué à expliquer. J'aime mieux que tu lises, ce sera plus rapide.

Il reprit dans son tiroir la lettre de la maison Baumann et la tendit à son fils.

Celui-ci regarda la suscription, eut un imperceptible tressaillement, puis, tirant la lettre, la lut posément, sans manifester ses impressions.

—Eh bien, qu'en penses-tu? interrogea le père, quand il eut terminé sa lecture.

—Je pense que c'est une infamie, gronda Hubert.

—N'est-ce pas? c'est indigne de nous avoir trahis de la sorte...

—Tu ne m'as pas compris, papa, interrompit le jeune homme, je dis que celui ou celle qui a cherché à faire peser sur Mlle Servant une accusation aussi odieuse a commis une infamie.

—C'est abominable en effet, de vouloir imputer à quelqu'un la responsabilité d'actes qu'il n'a pas commis.

—Qu'en sais-tu?

—Ça tombe sous le sens. Dans toute cette affaire, la supercherie est évidente. D'abord, la façon dont cette lettre, adressée poste restante, parvient entre tes mains. Cela ne t'inspire

aucun soupçon? n'éveille chez toi aucune arrière-pensée?

—J'ai trouvé cela bizarre mais pas invraisemblable, puisqu'une simple distraction permet d'expliquer la chose.

—Mais la lettre elle-même?

—Il m'a semblé que la maison Baumann avait agi avec imprudence en fournissant par écrit la preuve que des tractations louches avaient eu lieu entre elle et la destinataire de la lettre.

—Et cela seul ne suffit pas à l'éclairer? Tu n'en as pas tout de suite conclu que la lettre était apocryphe?

—Elle a, cependant, tous les caractères de l'authenticité, balbutia M. Mauroy, en esquissant néanmoins un geste de perplexité.

—Parce qu'elle est écrite sur du papier à en-tête de la maison Baumann? Parce que la signature—illisible, d'ailleurs—est précédée de ces mots imprimés au tampon: "Pour A. Baumann et Cie?"

—Dame! ce sont là des arguments qui ont leur valeur...

—Allons donc! interrompit Hubert avec force, la seule déduction qu'on puisse tirer de ces détails, c'est que la personne qui a voulu nuire à Mlle Servant a des accointances avec un employé de la maison Baumann. Cette personne, il faut le reconnaître, a su d'ailleurs profiter très habilement de ce que tu es justement monté en ce moment contre la maison Baumann. Et cela prouve du même coup que ladite personne connaît l'échec de tes négociations avec la Société des Téléphones de Roumanie, par conséquent qu'elle fait partie de ton entourage.

—Parfaitement! riposta l'industriel de plus en plus nerveux, et cela prouve précisément que Mlle Servant ne forme qu'une seule et même personne avec...

—Avec celle qui a tramé contre elle cette odieuse machination? acheva le jeune homme ironiquement. Ce serait drôle, vraiment!

—Ce qui est drôle, c'est que tu embrouilles l'affaire pour le plaisir de l'embrouiller, déclara sèchement M. Mauroy. Il faut que l'amour t'aveugle complètement pour que tu oses ainsi nier l'évidence.

Hubert sentit qu'il allait perdre patience. Il fit un violent effort pour se calmer et se ressaisir.

—Voyons, reprit-il après quelques secondes de silence, nous ne gagnons rien à poursuivre cette discussion. Nos points de vue sont trop différents. Quoique tu prétendes que je nie l'évidence, je crois pouvoir affirmer que l'accusation contenue dans cette lettre repose sur des données bien vagues — c'est le moins qu'on puisse dire—et qu'avant de porter un jugement sur Mlle Servant, il convient de faire une enquête sérieuse, afin de savoir si elle a réellement porté des renseignements confidentiels à la maison Baumann.

—Soit! acquiesça l'industriel, je veux bien faire crédit à Mlle Servant jusqu'à ce que l'enquête établisse sa culpabilité d'une façon évidente.

—Ou la détruit d'une façon éclatante, rectifia le jeune homme.

—Enfin, jusqu'à ce que nous puissions connaître la vérité, déclara le père conciliant.

—Seulement, je me demande com-

ment et par qui cette enquête pourra être menée à bien, objecta Hubert.

—Je me le demande aussi, répondit l'industriel. C'est pourquoi, au lieu d'entreprendre une opération aussi délicate, aussi ardue, j'aurais préféré couper court à toutes ces histoires en priant Mlle Servant de retourner chez elle.

—Tu es le maître ici, papa, mais je crois que tu ne gagneras rien à agir ainsi.

—Evidemment, puisque tu n'es pas convaincu de l'indignité de la jeune personne.

—Non seulement je ne suis pas convaincu de son indignité, mais cette ténébreuse accusation qui ne repose sur rien ne fait qu'augmenter ma sympathie pour elle.

Il y eut un silence. Le père et le fils évitaient de se regarder mais se sentaient plus que jamais irréductiblement dressés l'un contre l'autre.

—Soit! Je patienterai, pour cela comme pour le reste, conclut M. Mauroy au bout d'un instant. En attendant, il faut que je travaille. Si tu veux m'aider?...

—Je suis ici pour cela.

Hubert venait de s'asseoir à un bureau placé en face de celui de son père, quand la porte s'ouvrit sous une poussée brusque, et Mme Mauroy apparut sur le seuil. Elle était toute pâle. Sa physionomie d'ordinaire si calme, si indifférente, était bouleversée et son regard affolé trahissait une émotion violente, une angoisse profonde.

—Qu'est-ce qu'il y a, ma chère amie? interrogea vivement l'industriel.

—Oh! il y a... il y a... commença-t-elle d'une voix essoufflée en se laissant tomber dans un fauteuil.

—Remets-toi! Calme-toi!... Voyons, de quoi s'agit-il?

—Le docteur Dussart vient d'examiner Elisabeth.

—Eh! bien?

—Eh bien, maintenant, plus de doute: c'est la diphtérie.

—Ah! c'est ce que je craignais depuis trois jours! s'exclama Hubert tout ému.

—Et moi aussi, hélas! ajouta M. Mauroy.

—Moi seule ne me doutais de rien, fit la mère. Le docteur Dussart semblait ne redouter rien de grave et me tranquillisait chaque jour par des déclarations rassurantes: j'avais confiance.

—Il avait raison, le bon docteur, de te tranquilliser. C'était inutile de t'inquiéter d'avance. De même qu'il ne s'agit pas maintenant de s'affoler. Nous connaissons le mal, il faut l'attaquer résolument, avec l'espoir, avec la conviction que nous en viendrons à bout. En somme, le sérum est d'une efficacité presque absolue.

—Le docteur est parti en chercher.

—Et pendant ce temps-là, qui est-ce qui est auprès de notre chère malade?

—Mlle Servant... Mlle Servant qui déjà, depuis quatre jours, se montre envers son élève pleine d'attentions délicates et de tendres prévenances et qui veut—m'a-t-elle dit à l'instant—ne laisser à personne le soin de la guérir.

—Elle ne redoute pas la contagion? insinua M. Mauroy.

—Oh! pas du tout, répondit la mère. Elle est inaccessible à ce sentiment m'a-t-elle déclaré tout à l'heure. Aussi, comme je parlais, sur le conseil du docteur, d'aller chercher une garde, elle m'a suppliée de n'en rien faire, m'affirmant qu'elle suffirait seule à soigner et à veiller Elisabeth.

M. Mauroy et son fils échangèrent un regard.

—C'est une tâche très lourde qui me semble au-dessus des forces d'une seule personne, observa le jeune homme. Qu'on laisse Mlle Servant soigner son élève puisqu'elle le désire—et c'est tout à sa louange— mais qu'on lui donne une aide.

—C'est ce que je pensais faire, répondit Mme Mauroy.

Hubert lança de nouveau à son père un long regard, souriant, plein de fierté; puis, tournant brusquement les talons, il sortit de la pièce en mâchonnant:

«Pauvre petite soeur! quelle rude épreuve encore! Aucune ne lui sera épargnée! Mais elle guérira vite cette fois, soignée comme elle va l'être!... Il faut que j'aille l'embrasser. Moi non plus, je n'ai pas peur de la contagion.

XII

Si le sérum antidiphthérique est d'une incontestable efficacité, il cause néanmoins un trouble profond dans l'organisme du patient à qui on l'administre.

Le malade se trouve ainsi pendant quelques jours en proie à une double invasion: celle des microbes qui continuent à pulluler et à le ronger, cel-

le des antitoxines qui combattent le microbe. Et pendant quelques jours, on ne sait jamais qui des deux sortira vainqueur du combat.

C'est la période critique—la période de douleur, d'abattement, de fièvre intense pour le malade, d'inquiétude mortelle pour l'entourage.

Pendant les longues journées et les longues nuits que dura chez Elisabeth cette période critique, Renée Servant ne quitta pour ainsi dire pas son élève—bien qu'on lui eût adjoint une aide—se prodiguant sans cesse avec une patience inlassable et un dévouement admirable.

Mme Mauroy, qui la seconda également de son mieux et déploya autant d'empressement et d'activité qu'une femme apathique peut en déployer, était émue et touchée jusqu'aux larmes par la conduite de l'institutrice. Elle en parlait sans cesse à son mari, lequel, tout en s'associant à ses éloges et à son émotion, ne pouvait pas s'empêcher tout de même de faire un peu la grimace.

C'est que l'industriel, qui croyait avoir les plus sérieux motifs de griefs contre Mlle Servant, allait, dans son parti pris envers elle, jusqu'à supposer que la jeune fille ne se montrait si dévouée que pour racheter ses torts.

M. Mauroy on le voit avait l'imagination fertile et l'antipathie tenace. On eût bien étonnée Renée Servant si on lui eût dit que son empressement à soigner Elisabeth était le résultat d'un calcul.

La petite malade elle-même, quoiqu'elle n'eût pas l'expérience de son père, avait mieux que lui le sens des réalités. C'est qu'elle jugeait moins

avec sa raison, que les préjugés obscurcissent si souvent, qu'avec son cœur.

Quelque affaissée qu'elle fût, quoique vivant dans cette demi-veille des crises graves qui rend les perceptions confuses, elle se rendit bien compte de l'inlassable dévouement de son institutrice, qu'elle voyait à toute heure du jour et de la nuit penchée sur son



Renée resta un moment perplexe.

lit, attentive à prévenir ses moindres désirs. Et elle lui voua une reconnaissance infinie, elle eut vers elle un élan de tendresse, de confiance et d'abandon.

D'un mot, d'un signe, d'un regard,

elle essayait de traduire ce qu'elle ressentait.

—Mademoiselle, que vous êtes bonne! bégayait-elle de sa voix sifflante. Mais vous vous fatiguez trop, je vous vois sans cesse à côté de moi... il faut vous reposer... vous allez tomber malade aussi... Je ne mérite pas tant de sollicitude... Je suis si méchante... Oui, je le sais, allez, que je suis méchante...

—Chut! Chut! taisez-vous, conseillait l'institutrice, vous allez vous faire du mal... nous causerons quand vous serez guérie.

L'enfant fermait les yeux et docilement ne soufflait plus mot. Mais, une demi-heure plus tard, elle éprouvait encore l'impérieux besoin de balbutier:

—Que vous êtes bonne, mademoiselle! et comme je vous aime! Oh! à partir de maintenant, je ferai toujours ce que vous m'ordonnerez, ça me ferait trop de peine de vous contrarier.

—Eh bien, pour le moment, il faut m'écouter et ne plus parler. Vous savez, c'est l'ordre formel de M. le docteur, et je suis chargée de veiller à son exécution.

—J'obéis... Mais je vous aime tant!

Lorsque, enfin, après neuf jours de douleurs, de suffocations, de fièvre intense, de délire, une amélioration légère se dessina, qui s'accrut encore le lendemain et les jours suivants, ce fut Renée qui, avec la mère, éprouva la plus grande joie.

—Sauvée! elle est sauvée! répétait-elle tout bas. Quel bonheur! Certes, je n'y suis pour rien. Mais... mais...

j'avoue que je serais heureuse d'y être pour quelque chose. Au moins, ma venue dans cette maison n'aurait pas l'unique avantage de m'avoir procuré un gagne-pain."

Elisabeth ne fut pas seule à reconnaître ce que Renée avait fait pour elle. Mme Mauroy elle aussi fut profondément touchée, attendrie, reconnaissante. Et elle sut le lui exprimer avec délicatesse :

— Déormais, ma chère Renée — permettez-moi de vous appeler ainsi—vous ne serez plus l'institutrice de ma fille, vous serez pour moi une autre fille, la grande soeur d'Elisabeth.

Quant à Hubert, pas n'est besoin de dire que la noble conduite de Mlle Servant avait encore accru, exalté son amour. Mais il jugea inutile de faire part de ses impressions à qui que ce soit, et il vécut, pendant ces jours d'angoisse, silencieux et solitaire, replié sur lui-même, attendant avec patience que le temps réalisât ses rêves.

Seul, M. Mauroy, tout en exprimant sa gratitude à l'institutrice, conserva, on l'a vu, quelque arrière-pensée. Pour cet esprit méthodique et sec, qui ne se laissait jamais guider par son coeur, lequel s'attendrisait difficilement, un acte de dévouement n'effaçait pas un acte répréhensible. Il lui fallait une preuve absolue, matérielle, pour chasser de son esprit les nuages amoncelés...

* * *

Depuis que la détente s'était produite, Renée consentait à se reposer,

même à se coucher de bonne heure pour rattraper le temps perdu. Mais elle se levait d'assez bon matin pour courir au lit de la malade et permettre à la garde d'aller se coucher à son tour.

La convalescence d'Elisabeth poursuivait sa marche normale sans accroc; toute inquiétude avait disparu. Et maintenant, l'institutrice autorisait son élève à bavarder tout à sa guise.

Un matin, vers huit heures et demie, elles étaient en train de causer très amicalement, lorsque Mme Mauroy entra dans la chambre. Elle apportait le courrier.

C'étaient d'abord des cartes postales provenant des camarades de plage de la dernière saison d'Ostende et demandant des nouvelles de leur petite amie.

C'étaient ensuite une lettre de M. Servant pour sa fille,—lettre qui devait être très longue, à en juger par l'épaisseur des papiers qui gonflaient l'enveloppe.

—Vous permettez, fit la jeune fille, c'est de papa.

Elle fendit l'enveloppe et en tira de nombreux feuillets. Les uns étaient couverts par l'écriture haute et large de M. Servant, les autres par une écriture fine et serrée qu'elle ne reconnut pas. Pour savoir, elle alla tout de suite à la signature et eut peine à retenir une exclamation de surprise en lisant: Vicomte Armand d'Aigreval.

Aussitôt un trouble violent l'envahit et, au lieu de prendre connaissance des deux missives, elle remit tous les feuillets dans l'enveloppe.

—Eh bien, vous ne lisez pas ? fit Mme Mauroy.

—Non, c'est trop long, je lirai ça tout à l'heure dans ma chambre. Maintenant que je sais, par un coup d'oeil au bas de la page, que papa va bien, le reste peut attendre.

Mme Mauroy n'insista pas.

Mais Renée était plus pressée qu'elle n'avait voulu le laisser croire de lire la prose de son père et aussi celle du vicomte d'Aigreval, dont la présence dans la même enveloppe lui suggérait toutes sortes d'hypothèses folles.

Aussi, un quart d'heure plus tard, elle trouva un prétexte pour retourner dans sa chambre et prendre connaissance des deux missives. Mais le premier résultat qu'elle obtint en satisfaisant sa curiosité fut de se mettre martel en tête.

Voici ce que contenait la lettre de M. Servant :

“Ma chère enfant, je viens de recevoir une visite qui m'a causé d'abord une grande surprise et ensuite une réelle émotion quand j'ai su quel en était l'objet.

“Tu sais que toutes mes démarches pour trouver une place acceptable n'ont eu jusqu'à présent aucun résultat. N'étant pas de ceux que les échecs rebutent, j'ai toujours, malgré tout, continué mes recherches. Et j'apprenais, il y a quelques jours, qu'une situation assez bien adaptée à mes connaissances était vacante à l'usine Baumann, à Saint-Denis, une usine très importante marchant avec un gros capital, qui s'occupe, comme celle de M. Mauroy, d'étirer et laminer le cuivre.

“Je me suis aussitôt présenté. Mais, naturellement, comme cela arrive toutes les fois qu'une place est à prendre, il y avait vingt-cinq ou trente candidats, tous plus ou moins recommandés.

“Cependant, cinq ou six jours après que j'eus formulé ma demande et fourni mes références, je reçus de la direction de l'usine—à ma grande surprise, ma foi—une lettre fort aimable me disant à peu près ceci :

“Le directeur de la maison Baumann et Cie a l'honneur de vous informer que, sur la très chaude recommandation d'un membre nouveau du conseil d'administration, la situation que vous avez sollicitée vous est attribuée. Vous voudrez bien vous rendre le plus tôt possible au bureau de l'usine, afin de vous entendre avec M. le directeur sur les conditions et la date de votre entrée en fonction.”

“Après avoir lu ces quelques lignes, je restai, comme tu dois le penser, extrêmement perplexe. A qui devais-je l'aubaine qui m'arrivait ? Je me perdais en conjectures, cherchant, le mot de l'énigme, sans rien trouver, lorsque la bonne m'apporta la carte d'un monsieur qu'elle avait fait entrer dans le vestibule, l'ayant rencontré sur le palier, et qui demandait à me parler.

“Sur cette carte, je lus avec stupéfaction ce nom : Vicomte Armand d'Aigreval.

“J'ordonnai aussitôt d'introduire le visiteur dans mon modeste petit salon et, quelques minutes après, j'avais l'explication du mystère.

“C'était M. Armand d'Aigreval qui, récemment nommé membre du con-

seil d'administration de la Société Baumann, par suite du décès d'un de ses oncles qui l'était lui-même et qui lui a laissé, avec toute sa fortune, la survivance de sa place, c'était, dis-je, M. Armand d'Aigreval qui, ayant par hasard connu ma demande, l'avait énergiquement appuyée et m'avait fait triompher de mes compétiteurs.

“Me voilà donc pourvu d'une situation honorable qui va me permettre de subvenir largement à tous mes besoins et d'être tranquille pour mes vieux jours. C'est un grand repos pour moi. J'en ai, comme tu penses, remercié chaleureusement M. d'Aigreval.

“Notre conversation, qui s'est prolongée fort longtemps, a d'ailleurs été des plus cordiales. Je ne te la rapporterai pas, puisque tu trouveras sous ce même pli une longue lettre que M. d'Aigreval a écrite à la suite de notre entrevue, et dans laquelle, après t'avoir raconté comment il est devenu riche, il t'exprime les projets et les désirs... qui ont fait l'objet de notre entretien.

“Lis sa lettre avec attention, elle le mérite. Tu prendras ensuite la décision que tu jugeras convenable.

“Donne-moi bientôt de tes nouvelles, ma chère enfant.

“La dernière fois que tu m'as écrit, tu me disais que ton élève avait le croup et que tu la soignais. Je ne m'étonne pas que tu aies voulu remplir cette tâche si ingrate. Mais je m'inquiète, car cette horrible maladie est très contagieuse; prends bien toutes les précautions nécessaires. J'espère, d'ailleurs, que ta petite malade va mieux et que tout danger est conjuré:

cela te permettra de te reposer. A bientôt quelques mots, je t'en prie ! Je t'embrasse de tout mon coeur.

“D. Servant.”

Renée resta un moment perplexe, les yeux fixés dans le vague, à se demander ce qu'elle devait penser de cette réapparition de son ex-fiancé.

Puis, curieuse, elle prit la lettre d'Armand d'Aigreval et lut:

“Mademoiselle,

“Lorsque, il y a un an, une catastrophe imprévue changea du tout au tout votre situation de fortune, je crus devoir vous prier de considérer comme nuls les engagements que nous avions pris l'un à l'égard de l'autre.

“Ma demande vous a paru sage. Et, au cours de l'entrevue qui consomma notre rupture, vous m'avez déclaré vous-même que, si j'avais persisté à vouloir vous épouser, en dépit de voire ruine, vous auriez refusé.

Vous aviez compris, en effet, que, étant donné nos antécédents et notre manière habituelle de vivre, nous ne pouvions pas être heureux sans argent.

“Bref, nous nous sommes séparés en bons termes, je crois, sans arrière-pensée, sans amertume, sans acrimonie l'un envers l'autre. Mais je vous avoue, en ce qui me concerne, que ce ne fut pas sans regrets, sans de profonds regrets.

“Depuis un an, j'ai souffert, réellement souffert de cette rupture, qui ne fut pas voulue par moi, mais imposée par des circonstances plus fortes que

ma volonté. Depuis un an, j'ai donc vécu dans le marasme, dans l'isolement, dans le vague, cherchant, mais ne trouvant pas! hélas! le moyen de revenir sur une décision qui m'avait laissé tant et de si vifs regrets.

"Soudain, il y a six semaines, plusieurs deuils vinrent me frapper: un de mes oncles, un frère de mon père, qui était resté veuf, avec deux enfants ayant quinze et dix-sept ans, les perdit tout à coup, à quatre jours d'intervalle, et mourut lui-même, dix jours après, désespéré de n'avoir plus de postérité et d'être condamné désormais à une vie solitaire et inutile.

"Cet oncle était très riche. J'étais son seul héritier. Me voilà donc, par suite d'une série de catastrophes impossibles à prévoir, me voilà donc devenu très riche, beaucoup plus riche que je n'étais avant d'avoir gaspillé ma fortune personnelle — d'autant plus riche qu'assagi par l'âge et l'expérience, je connais maintenant la valeur de l'argent et me garderai bien désormais de commettre les folies d'antan.

"Cette transformation inattendue de ma situation pécuniaire ne m'a pas fait perdre la tête, mais j'avoue qu'après avoir pleuré mon oncle, qui était le meilleur des hommes, j'ai éprouvé une indiscutable satisfaction.

"Et savez-vous pourquoi j'ai été heureux, oui, je le confesse, franchement heureux de voir cet argent me tomber du ciel? Parce que, grâce à lui, je pouvais reprendre et poursuivre la réalisation de mes projets d'autrefois... Vous me comprenez?... Contraint par le manque d'argent de renoncer à vous, mais ayant pieuse-

ment gardé au fond de mon cœur le fidèle souvenir de l'affection que vous m'avez inspirée, je n'ai eu, dès que j'ai été riche, qu'une seule pensée: me jeter à vos genoux, implorer mon pardon et vous supplier de nouveau de m'accorder votre main.

"Bien entendu, des objections d'ordres divers se sont présentées aussitôt à mon esprit et je me suis rendu compte que mon projet pouvait rencontrer de sérieux obstacles.

"Je me suis dit: quelles sont maintenant les dispositions de Mlle Renée à mon égard? Ne me garde-t-elle pas une sourde rancune de la rupture de l'an passé, bien qu'elle l'ait excusée et trouvée toute naturelle? D'autre part, depuis un an, n'a-t-elle pas fait d'autres projets? pris d'autres engagements?

"De tous les obstacles hypothétiques que j'ai envisagés, ce dernier m'a paru le plus sérieux. Enfin, je ne pouvais être fixé sur ce point qu'en posant la question. Je me suis donc décidé à m'adresser à votre père, qui m'a fait le plus charmant accueil, mais n'a pu me renseigner d'une façon précise sur le sujet qui me tient particulièrement à cœur.

"Pour cela, m'a-t-il dit, il faut interroger Renée elle-même. Elle seule peut vous répondre, car elle seule s'occupe de ses affaires de cœur. Ecrivez-lui, je lui ferai tenir votre lettre, en la recommandant à sa bienveillante attention. Voilà pourquoi, mademoiselle, je vous donne la peine et l'ennui de lire cette longue communication, qui vous fera peut-être hausser les épaules et sourire de dédain, mais qui est, je vous le jure,

l'expression sincère de mes sentiments et de mes vœux. Je mets à vos pieds mes hommages les plus respectueux et les plus affectueux. Décidez de mon sort: il est entre vos mains.

—Je vous prie, mademoiselle, d'agréer l'assurance de mon inaltérable attachement.

—**Vicomte Armand d'Aigreval.**

Renée laissa tomber la lettre sur ses genoux d'un air ahuri, désorienté. Elle n'avait aucune envie de hausser les épaules ou de sourire de dédain. Elle était plutôt émue et sentit même ses yeux se mouiller. Puis, elle réfléchit de nouveau longuement et ses lèvres balbutièrent enfin un nom:

—Hubert!

Après quoi, elle retomba dans sa méditation, dans sa rêverie lointaine et douloureuse:

Un coup discret frappé à la porte l'interrompit. C'était Julie qui venait faire la chambre.

—Est-ce que je déränge Mademoiselle? interrogea la camériste.

—Non, non, je m'en vais, vous pouvez faire votre travail.

Elle ramassa ses lettres et les plaça dans un petit bureau qu'elle ferma à clef, mais en laissant cette clef dans la serrure. Puis, elle s'éloigna en monologuant tout bas.

—Quelle situation tragique!... Et Hubert qui ne dit plus rien! Qu'a-t-il donc? Que s'est-il passé entre son père et lui?... Car il lui a parlé, j'en suis... presque sûre... Pourquoi ce mutisme envers moi?

Pendant ce temps-là, Julie tout en défaisant le lit, mâchonnait entre ses dents:

—C'est la lettre qu'elle vient de recevoir qui l'a mise dans cet état. Quelle figure! Qu'est-ce que va penser M. Hubert? Il va s'en faire de la bile!

XIII

Lorsque Renée rentra dans la chambre d'Elisabeth, elle y trouva Georgette Richard qui, avant de commencer son travail, était venue prendre des nouvelles de la malade, ainsi d'ailleurs qu'elle l'avait fait presque tous les jours depuis une quinzaine.

Les deux jeunes filles échangèrent des salutations banales, assez froides. Puis, Georgette, ayant regardé attentivement l'institutrice dont la physionomie troublée révélait l'émotion récente, se dit:

—Tiens! Tiens! qu'est-ce qu'elle a? Aurait-elle eu une explication orageuse avec son Hubert? Cependant, ils n'ont guère eu le temps de se rencontrer ce matin. Lui, il est déjà dans son bureau. Elle, elle sort de sa chambre... Alors, qu'est-ce qui a pu se produire? Je demanderai ça tantôt à Julie. Elle doit savoir.

Elle resta encore un instant dans la chambre de la malade, cherchant à faire l'aimable, plaisantant, mais en réalité s'occupant surtout d'examiner l'institutrice dont la mine contractée, douloureuse, ne se déridait pas. Enfin, elle se décida à déguerpir.

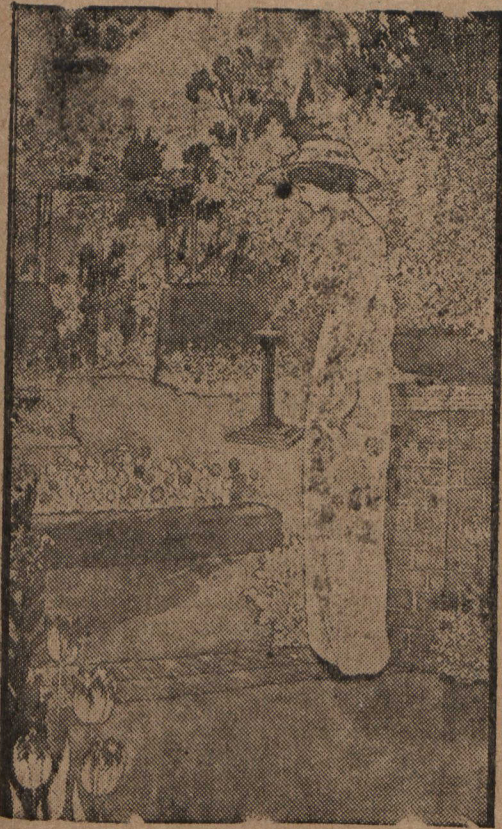
Lorsqu'elle fut partie, Elisabeth fit signe à Renée de s'approcher d'elle et lui dit tout bas dans l'oreille:

—Bon débarras! Elle m'assomme, cette Georgette. Plus je la vois, plus elle m'est antipathique.

—Soyez indulgente, ma chérie! Il

faut savoir résister à certaines antipathies irraisonnées qui sont presque toujours injustifiées.

—Non, non, je ne peux pas la voir, et ce n'est pas sans raison... D'abord, elle vous hait, mademoiselle... C'est facile à voir, rien qu'à la façon dont elle vous regarde ou dont elle



...elle descendit dans le jardin.

parle de vous quand vous n'êtes pas là... Et moi, comme je vous aime, parce que vous êtes bonne, loyale et dévouée, je ne peux pas faire autrement que de la détester.

Renée eut un geste d'étonnement,

qu'accompagna un léger tressaillement.

—Vous devez vous tromper, ma chérie, protesta-t-elle d'un ton tout de même hésitant. Mlle Georgette n'a aucun motif de me haïr, je ne lui ai jamais rien fait, nous nous voyons d'ailleurs assez rarement...

—Ça ne fait rien, interrompit la fillette, elle vous hait, j'en suis sûre... Elle est jalouse de vous.

—Jalouse!! pourquoi serait-elle jalouse? Je ne vois aucune raison...

Cependant, en prononçant ces derniers mots, la voix de Renée tremblait légèrement. Une lueur venait de se glisser dans son esprit. Elle resta une minute silencieuse, perdue dans sa méditation. Puis, réagissant:

—Voyons, il ne faut pas s'abandonner ainsi à ses impressions. On risque de porter des jugements téméraires. Si Mlle Georgette me déteste, tant pis pour elle! Je continuerai à la traiter comme si ses protestations d'amitié étaient sincères.

—Ah! tout de même, vous êtes trop bonne! s'exclama Elisabeth.

—C'est de la naïveté, n'est-ce pas?

—Ma foi, oui!

—Que voulez-vous? je suis ainsi, je ne peux pas me refaire à mon âge. J'ai été élevée par un père qui est l'indulgence même et par une institutrice qui ne pêche pas par excès dans ce sens...

—Ah! cette demoiselle Lebel, qui est maintenant dame de compagnie chez grand-mère, n'est pas... comment dire?... n'est pas commode?... alors, je me demande comment ça marche, car elle n'est pas commode non plus, grand-mère.

—Mlle Lebel sait se plier aux circonstances.

—Compris; elle s'incline pour ne pas être obligée de partir.

—Eh bien, acheva Renée suivant sa pensée, entre les deux systèmes d'éducation, j'ai trouvé celui de papa très supérieur.

—Je sais pourquoi, dit la fillette d'un petit air mutin.

—C'est que vous en profitez.

—Mais, maintenant, j'en fais profiter les autres.

—Vous trouvez. Il me semble que vous avez été souvent bien sévère pour moi.

—Le regrettez-vous?

Elisabeth réfléchit une minute.

—Non, fit-elle enfin, car, grâce à vous, je suis peut-être devenue un peu moins insupportable.

L'institutrice allait répondre quand un pas pesant se fit entendre dans le couloir et presque aussitôt, après un heurt sec et rapide, la porte s'ouvrit.

—Comment ça va ce matin, mignonne? demanda M. Mauroy en apparaissant sur le seuil.

—Très bien, papa, je suis tout à fait guérie. Tu vois, nous étions en train de bavarder avec Mademoiselle.

L'industriel avait en effet aperçu l'institutrice penchée sur le lit de son élève et lui tenant les mains dans une attitude affectueuse et il avait eu d'abord un léger froncement de sourcils.

Mais au froncement de sourcils, succéda bientôt un sourire épanoui.

—Tu abuses de la patience de Mademoiselle, dit-il d'un ton bienveillant.

—Oh! pas du tout, monsieur, protesta Renée.

—Si, si, votre dévouement vous aveugle... Dites-moi, mademoiselle, je venais justement pour vous dire un mot, en même temps que pour prendre des nouvelles de ma fille.

—A moi?

—Oui. J'ai reçu ce matin une lettre de votre père.

—Moi aussi.

—Je le sais, j'ai vu cette lettre dans le courrier. Eh bien, M. Servant me prie de vous accorder quelques jours de congé, ayant besoin de vous à Paris pour affaire de famille.

—Tiens, papa ne me souffle pas mot de cela.

—Peut-être un événement s'est-il produit entre le moment où il vous adressa sa lettre et celui où il m'a écrit, événement qui lui a montré la nécessité de s'entretenir avec vous.

—Oh! je ne vois pas ce qui aurait pu se produire, balbutia la jeune fille d'un ton qui trahissait un réel embarras.

—Vous ne pouvez pas savoir, ni moi non plus d'ailleurs. Toujours est-il que M. Servant insiste pour que vous alliez le voir le plus tôt possible.

—Vraiment, c'est extraordinaire, je n'y comprends rien, répéta Renée.

—Vous comprendrez lorsque vous serez à Paris. M. Servant ne peut pas vous déranger sans un motif sérieux.

—Mais il m'est bien difficile de partir maintenant, objecta l'institutrice après un court silence. Ma malade, tout en allant beaucoup mieux, n'est pas complètement guérie, elle a encore besoin d'être soignée, veillée,

et je crois que ma présence auprès d'elle n'est pas inutile.

—Sûrement, appuya la fillette. D'abord, vous m'avez sauvée, ça je ne le proclamerai jamais assez. Et maintenant, c'est encore grâce à vous que ma convalescence va bien, comme dit le docteur, car c'est vous qui me remontez le moral.

—Nous n'oublierons jamais, mademoiselle, ce que vous avez fait pour Elisabeth, reprit l'industriel, et notre reconnaissance est aussi vive, aussi profonde que la sienne—ce qui n'est pas peu dire. Mais je pense que, dans l'état où elle se trouve actuellement, elle peut se passer de vos soins. Nous ferons, d'ailleurs, tout ce que nous pourrons pour qu'elle ne souffre pas de votre absence.

—Oh! je m'ennuierai bien, mademoiselle, murmura la fillette, pendant les jours où vous serez loin de moi.

Il y eut un silence. Renée ne savait plus que dire.

—Vous allez réfléchir, poursuivit M. Mauroy d'un ton conciliant, vous n'êtes pas forcée de partir à la minute. Quant à moi, j'aurais mauvaise grâce à insister. Je devais vous transmettre le désir que M. Servant m'a exprimé. C'est fait. Mon rôle s'arrête là.

L'industriel se dirigea vers la porte.

L'institutrice se décida soudain.

—Puisque papa tient à me voir, fit-elle d'un ton résigné, c'est évidemment qu'il a ses raisons... Je ne peux pas refuser de lui donner satisfaction. Je vais faire aujourd'hui mes préparatifs et je partirai demain matin.

M. Mauroy approuva d'un signe de tête et disparut dans le couloir.

Alors, Renée se penchant vers la fillette l'embrassa longuement sur le front. Puis, sous prétexte qu'il était tard et qu'elle n'avait pas encore fait sa toilette, elle s'enfuit dans sa chambre, d'où Julie venait de sortir, et une fois seule, elle fondit en larmes.

* * *

Vers cinq heures du soir, Mlle Servant avait terminé ses préparatifs. Lasse, découragée, désorientée, se sentant menacée d'une affreuse migraine, elle descendit dans le jardin pour prendre l'air, pour essayer de calmer son front brûlant.

C'était une délicieuse soirée d'automne, assez froide cependant. Mais Renée, dans l'état de surexcitation où elle se trouvait, ne sentait pas cette fraîcheur. Elle s'assit sur un banc pour se reposer et rêver.

Elle n'y était pas depuis cinq minutes qu'elle entendit derrière elle sur le sable de l'allée crier sous un pas léger.

C'était Hubert qui, ayant sans doute guetté sa sortie, accourait, inquiet, angoissé, pour avoir l'explication d'une énigme qui le torturait.

Lorsqu'il fut tout près d'elle, il balbutia à demi-voix:

—C'est sérieux, ce départ?

—Certainement.

—Mais pourquoi? pourquoi?

—Je l'ignore. Papa me demande. Je ne peux pas faire autrement que de me rendre à son appel.

—Vous ne vous doutez pas de la

raison pour laquelle M. Servant désire vous voir?

—Oh! pas du tout! fit-elle d'une voix légèrement hésitante.

—Bien, vrai?

—Vous ne me croyez plus maintenant quand je vous affirme?...

—Si, si... mais cette absence me torture, m'affole... J'ai tellement peur que l'appel de votre père ne cache... un piège et n'ait comme but de... de me priver de vous pour toujours.

Elle frissonna.

—Oh! si c'était pour cela, murmura-t-elle en baissant les yeux, je crois que vous en prendriez facilement votre parti.

—Renée! s'écria-t-il en haussant la voix malgré lui, pouvez-vous dire une chose pareille? Moi qui ne pense qu'à vous, qui ne vis que pour vous et par vous! moi qui vous adore!...

—Chut!... On ne s'en douterait pas depuis quinze jours!

—Depuis quinze jours, la maladie de ma soeur si grave, si angoissante pour nous tous, m'a obligé à faire passer au second plan les préoccupations qui pourtant me hantent, me tourmentent, m'absorbent au point que je suis tout près d'en perdre la tête.

—La maladie de votre soeur est une raison, une excuse, mais vous ne teniez guère non plus à m'entretenir de vos sentiments, avouez-le...

—Que voulez-vous dire?

—Je veux dire que vous n'aviez aucun désir de préciser une situation... qui est pénible pour moi, car vous avez parlé à votre père...

—Je le reconnais.

—Et votre conversation remonte à plus de huit jours.

—C'est exact.

—Et depuis ce temps-là, vous n'avez pas osé me l'avouer, parce que la réponse de M. Mauroy est un refus... un refus catégorique de m'accepter comme belle-fille, ce qui revient à dire que nous devons abandonner nos projets. N'est-ce pas vrai? N'ai-je pas deviné, par l'attitude de M. Mauroy à mon égard et par votre embarras, n'ai-je pas deviné ce qui s'est passé entre vous?

—Je ne peux pas le nier, fit Hubert en baissant la tête, la réponse de mon père a été en effet un refus catégorique. Mais je suis sûr qu'il reviendra sur cette première décision.

Ce serait même déjà chose faite, car il a été très touché par le grand dévouement que vous venez de montrer envers ma petite soeur, s'il n'avait pas reçu sur votre compte une dénonciation, évidemment calomnieuse, qui l'a vivement indisposé contre vous.

—Une dénonciation contre moi? mais de qui? A propos de quoi?

—Vous savez quelle violente rancune mon père garde à la maison Baumann, de Saint-Denis, parce qu'elle l'a supplanté dans la fourniture des Téléphones de Roumanie. A tort ou à raison, il s'imaginait que, si la maison Baumann a pu lui couper l'herbe sous le pied, c'est grâce aux renseignements fournis par une personne de son entourage, qui a surpris le secret de ses négociations.

—Oui, vous m'avez dit cela.

—Or, un matin — c'était précisément le jour où le docteur Dussart

déclara que la maladie d'Elisabeth était la diphtérie,—mon père trouva dans son courrier une lettre de la maison Baumann, dont la suscription portait votre nom et qui, bien qu'adressée poste restante, à Lens, avait été remise à la maison.

—« Cette lettre, que mon père avait eu l'indiscrétion de lire, croyant y trouver la preuve que vous étiez indigne de mon amour, vous rappelait que l'affaire des Téléphones de Roumanie ayant eu une heureuse solution, la maison Baumann était prête à exécuter les engagements pris envers vous. Elle vous priaît ensuite de chercher une occasion d'aller à Paris pour que la question fût réglée aussi discrètement que possible.

—Mais c'est une histoire absurde, s'exclama la jeune fille.

—« Je n'ai jamais parlé à qui que ce soit des négociations de M. Mauroy avec la Société des Téléphones de Roumanie, pour la bonne raison que je les ignorais complètement. Donc, cette lettre, adressée à mon nom poste restante et qui arrive tout de même dans le courrier de M. Mauroy est l'oeuvre d'un faussaire et d'un vil calomniateur.

—Je n'en ai jamais douté.

—C'est la première fois, d'ailleurs, que j'entends parler de la maison Baumann.

Elle se mordit les lèvres et put à peine achever sa phrase.

En prononçant ce nom, un souvenir avait jailli dans son esprit: c'était dans cette maison que son père venait de trouver une situation.

Le subit embarras de la jeune fille n'échappa pas à Hubert.

—On dirait tout de même que vous la connaissez, cette maison Baumann, fit-il sans pouvoir se défendre d'une légère inquiétude.

—Mon Dieu, je la connais... comme tout le monde la connaît... commença-t-elle de plus en plus gênée.

Elle s'arrêta aussitôt d'ailleurs, bouleversée, hésitante, désorientée, ne sachant plus comment s'expliquer et craignant que son explication ne l'entraînât trop loin.

Mais, poussée par sa franchise, elle reprit bientôt:

—Oui, je connais la maison Baumann, mais de nom seulement et voici comment: papa m'a écrit ce matin qu'il avait trouvé dans cette maison une situation avantageuse.

—Ah! murmura Hubert étonné. Et M. Servant a pu entrer dans cette maison sans être en relations avec elle auparavant?

Nouvel embarras, nouveau trouble de la jeune fille.

Pouvait-elle avouer que, si son père avait pu entrer facilement dans la maison Baumann, c'était grâce à l'intervention de son ex-fiancé, tout puissant dans cette maison? Et, d'autre part, révéler que l'oncle de son ex-fiancé avait été membre du conseil d'administration de cette société, n'était-ce pas laisser supposer que M. Servant avait depuis longtemps des relations avec Baumann et Cie.

De plus en plus désorientée, Renée finit par dire:

—Je ne crois pas que papa ait eu avec la maison Baumann le moindre rapport avant de solliciter la place qu'on vient de lui attribuer. En tous cas, il ne m'en a jamais parlé.

C'était la vérité.

Mais la vérité ne s'impose pas toujours avec la force de l'évidence. Et pendant quelques instants, Hubert ne put s'empêcher d'être péniblement impressionné par les réticences, les hésitations, l'attitude embarrassée de l'institutrice. Il se ressaisit pourtant assez vite, ne voulant pas, ne pouvant pas douter de la parole de celle qu'il aimait.

—Eh bien, murmura-t-il, puisque M. Servant est maintenant dans la maison Baumann, vous allez avoir toutes les facilités pour faire la lumière sur la machination ténébreuse qui visait à vous faire passer comme l'auteur de l'indiscrétion coupable, dont mon père a été victime. J'estime, d'ailleurs, jusqu'à preuve du contraire, qu'aucune indiscrétion n'a été commise et que, si Baumann l'a emporté sur Mauroy, c'est tout simplement parce que Baumann, disposant d'une organisation supérieure, a pu faire des conditions plus avantageuses. Néanmoins, il se peut aussi qu'un de nos employés, ayant une vengeance à exercer ou voulant tout bonnement gagner de l'argent, ait trahi la maison Mauroy et ait cherché ensuite à vous faire endosser sa faute. Il vous sera facile de démasquer le ou la coupable, ce qui sera la meilleure manière de vous disculper aux yeux de mon père.

—Du reste, j'ai obtenu de mon père qu'avant de porter sur vous un jugement définitif, il se livrât à une minutieuse enquête, afin de savoir d'où vient le coup qui vous a frappée. Malheureusement, les moyens dont nous disposons pour établir la vérité sont

faibles, et je ne sais comment ni dans combien de temps nous aurions pu y parvenir.

—C'est vraiment une chance inespérée que M. Servant soit dans la place. Grâce à son concours, nous obtiendrons rapidement un résultat qui autrement eût pu se faire attendre longtemps.

Voyant qu'elle avait esquivé l'explication épineuse, qui l'avait un instant troublée si profondément. Renée respira plus librement et son visage se rasséréna.

—Cette considération, poursuivit le jeune homme, me permettra de supporter plus patiemment votre absence, qui cependant sera, je l'espère, aussi courte que possible. Et quand vous nous reviendrez—bientôt, n'est-ce pas?—je pourrai, avec preuves à l'appui, démontrer à mon père que votre loyauté est au-dessus de tout soupçon.

—Alors, n'étant plus prévenu contre vous par cette calomnie stupide, il vous jugera avec son cœur, que vous avez touché, attendri, je le répète, par votre dévouement pour Elisabeth. Dès lors, la partie sera gagnée. Non seulement il ne fera plus d'opposition à notre mariage, mais il sera le premier, vous verrez, à vous tendre les bras.

La jeune fille hochait la tête sans répondre. Elle ne voyait pas la situation aussi claire ni l'avenir aussi consolant. Et malgré ses efforts pour réagir, le voyage à Paris lui apparaissait plein d'embûches, de menaces, de perspectives douloureuses.

—Je vous quitte, ajouta Hubert après un instant de muette contemplation. Il est inutile qu'on nous voie

ensemble. Mais ne restez pas longtemps sur ce banc, vous prendriez froid... Au revoir!... Je vous fais mes adieux pour demain, car nous ne serons pas seuls au moment du départ...

—Au revoir, ma chère Renée!

Il baisa longuement ses mains et s'enfuit, en marchant aussi légèrement que possible.

Le lendemain matin, lorsqu'elle entra, à neuf heures, dans le cabinet du fondé de pouvoirs, Georgette Richard était rayonnante.



M. Servant attendait sa fille à la Gare du Nord.

—Oh! les affaires marchent aujourd'hui, vous êtes contente! remarqua Léonard Charpy.

—Oui, je l'avoue, je suis contente, très contente. Nous sommes donc enfin débarrassés d'elle! Car elle est partie, la Petite Parisienne, bien partie. J'en suis sûre. Je reviens de la ga-

re, je l'ai vue monter dans le train de Paris qui l'a emportée!

—Mon Dieu, comme vous lui en voulez! soupira Léonard d'un air attristé.

—Pour sûr que je lui en veux. Qu'est-ce qu'elle est venue faire ici, cette chipie?

—On est allé la chercher.

—Jolie idée qu'à eue là Mme Mauroy. Tout est sens dessus dessous dans cette maison depuis qu'elle y a été introduite.

—Vous exagérez, mademoiselle Georgette. Tout au plus pourrait-on dire qu'elle a troublé quelques coeurs.

Georgette, esquissant un geste rageur, ajouta:

—Et sans aucune utilité.

—Voilà ce qu'on ne sait pas.

—Ça me surprendrait bien. D'abord, je ne pense pas qu'elle revienne.

—Qu'en savez-vous?

—La raison pour laquelle son père l'appelle à Paris l'y retiendra.

—Encore une fois, qu'en savez-vous?

—Je sais... je sais ce que je dis, affirma Georgette d'un ton péremptoire.

—Toujours des cachotteries, des énigmes!

—Qui vivra verra! lança la jeune fille d'un air mystérieux.

—Mon Dieu, oui, qui vivra verra, répéta Léopold Charpy d'un ton mélancolique. En attendant, nous avons, pour nous occuper, beaucoup de travail. Je crois qu'au lieu de bavarder, nous ferions mieux de nous y mettre.

...Pendant ce temps-là, Renée Servant frileusement enfermée dans son compartiment, dont une fine pluie

d'automne cinglait les vitres, roulait vers son destin.

Son âme était infiniment triste. Plus elle approchait de Paris, plus ses appréhensions grandissaient. Et plus elle s'éloignait de Lens, plus elle sentait quelle place immense Hubert Mauroy tenait dans son cœur.

XIV

Prévenu la veille au soir par une dépêche, M. Daniel Servant attendait sa fille à la gare du Nord.

Ce fut avec le même élan, avec la même joie qu'ils se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre : ils étaient tous les deux si heureux de se revoir après cette longue séparation de six mois.

Puis, les premiers épanchements terminés, M. Servant entraîna Renée vers la voiture qu'il avait retenue, en demandant toutefois :

—Tu n'as pas d'autres bagages que cette valise ?

—Non, papa, rien autre. D'abord, mon départ a été si brusque que je n'ai pas eu le temps de faire de grands préparatifs, ensuite j'ai pensé que je ne resterais pas longtemps...

M. Servant sourit.

—Pour prévoir la durée de ton séjour, il faudrait pouvoir connaître l'avenir, dit-il d'un ton énigmatique.

—Il faudrait au moins, ajouta Renée, connaître la raison pour laquelle tu m'as priée de venir. Or, je n'en sais rien...

—Tu n'en sais rien?... C'est vrai, je n'ai rien précisé...

—Et tu ne t'en doutes pas ? d'après la lettre que je t'ai écrite et d'après celle que je t'ai fait tenir?...

La jeune fille ne put s'empêcher de rougir et bredouilla une réponse inintelligible. Heureusement, elle montait en voiture à ce moment-là. Son trouble passa inaperçu.

Lorsqu'il furent installés tous les deux et que le fiacre roula vers la rue Legendre, M. Servant reprit :

—Oui, je comprends, tu as dû t'étonner que je te fasse demander par M. Mauroy et que je ne t'en parle pas moi-même dans la lettre que je t'adressais. J'ai cru préférable de procéder ainsi, pour t'éviter la peine de demander à M. Mauroy la permission de t'absenter, ce qui t'eût obligée à donner des raisons. Tandis qu'en lui écrivant à lui-même : "Prière de m'envoyer ma fille "pour affaires de famille urgentes", ça coupait court à toute explication.

—Mais, moi, objecta Renée, ça me laissait dans une perplexité désagréable.

—J'ai supposé que tu devinerais immédiatement de quoi il s'agissait.

—Evidemment, j'ai fait des hypothèses qui doivent se rapprocher de la vérité ; mais hypothèse ne dit pas certitude.

—Eh bien, je ne veux pas te laisser plus longtemps dans le doute. Tu as lu la lettre d'Armând d'Aigreval. Qu'en penses-tu ?

—Elle est inspirée par un sentiment de délicatesse auquel je rends hommage, elle m'a émue et attendrie. Mais...

—Mais quoi ?

—Mais la rupture de notre mariage ne fut possible, il y a un an, que parce que ce projet d'union était... un contrat d'affaires, une combinaison d'in-

térêts et que l'amour y jouait un rôle secondaire.

—Cependant, tu m'as dit alors qu'Armand d'Aigreval t'était sympathique, et, lui, paraissait t'aimer.

—Néanmoins, nous nous sommes séparés sans trop de peine.

—Tu as pourtant reconnu que ton fiancé avait agi dans la circonstance avec une parfaite correction et, si vous vous êtes séparés sans trop de peine—parce que, de ta part tout au moins, le coeur n'était pas vivement intéressé—vous n'avez, l'un et l'autre, gardé de cette rupture aucun mauvais souvenir.

—C'est exact. Mais il n'en est pas moins vrai, je le répète, que notre rupture ne put s'effectuer facilement que parce que nous n'étions ni l'un ni l'autre profondément épris.

—Où veux-tu en venir avec ces considérations rétrospectives?

—Simplement à cette conclusion : qu'il est difficile de reprendre aujourd'hui la réalisation d'une union, qui ne reposait, il y a un an, que sur une affection assez calme. En un mot, une passion violente, que les événements auraient contrariée mais qui serait restée bien vivace sous le demi-sommeil de l'attente, pourrait seule légitimer, à mon avis, la reprise du projet d'autrefois...

—Cela signifie que tu es bien décidée à repousser la proposition du vicomte d'Aigreval.

Renée, n'osant pas se prononcer catégoriquement, hocha la tête et baissa les yeux sans répondre.

—Eh bien, le pauvre vicomte va éprouver un grand chagrin, car non seulement il paraît plus épris que ja-

mais, mais il se faisait une joie de mettre à tes pieds la grosse fortune dont il vient d'hériter.

—J'en suis désolée, balbutia la jeune fille, mais vraiment je ne puis...

D'un geste, M. Servant l'interrompit et, se frappant le front pour montrer qu'une idée nouvelle venait d'y jaillir subitement:

—Oh! j'y suis, j'ai compris! s'écria-t-il. Faut-il que je sois étourdi et naïf de n'avoir pas pensé à cela tout de suite!

—A quoi penses-tu, père? interrogea Renée très troublée.

—Parbleu! c'est dans l'ordre! A ton âge et courtisée, comme tu dois l'être, ça devait arriver.

—Quoi donc?

—Eh bien, pour que tu ne veuilles plus entendre parler du vicomte d'Aigreval, c'est que ton coeur est pris ailleurs... Oh! je n'ai rien à objecter, mon enfant. C'est ton droit et tu sais au surplus que je te laisse toute liberté sur ce chapitre, car j'ai confiance en toi et je suis persuadé que tu ne saurais faire un choix indigne de toi... Voyons... tout de même, je suis curieux... Qui est-ce?

—Hubert Mauroy, murmura Renée en rougissant.

—C'était à prévoir. Il t'aime?

—Il me l'a dit, me l'a juré... Je le crois sincère!

—Et toi?... Tu l'aimes?

—Oui.

—Eh bien, puisque vous êtes d'accord... il n'y a plus qu'à passer des paroles aux actes.

—Tous les pères ne sont pas indulgents comme toi. M. Mauroy ne veut pas entendre parler de moi comme

belle-fille... Et comme je n'épouserai pas Hubert contre la volonté de son père...

—Qu'a-t-il contre toi, ce M. Mauroy?

—Une antipathie instinctive.

—C'est vague, mais d'autant plus difficile à combattre.

Renée allait ajouter qu'en outre de son antipathie instinctive, M. Mauroy avait contre elle un autre grief, quand la voiture s'arrêta brusquement.

—Qu'est-ce qu'il y a?

—Il y a que nous sommes arrivés tout simplement.

—Oh! déjà!

La jeune fille, se trouvant du côté où la voiture touchait au trottoir, sauta à terre la première, et pendant que son père réglait le cocher, elle s'engagea dans l'escalier. Mais, avant qu'elle eût atteint le palier du quatrième sur lequel se trouvait l'appartement, elle se heurta à une vieille dame qui se jeta à son cou et la pressa longuement dans ses bras.

Cette vieille dame était Mlle Eugénie Lebel, qui prévenue par un pneumatique de l'arrivée de sa chérie, était accourue aussitôt.

—Mlle Eugénie vient déjeuner avec nous, expliqua M. Servant qui montait derrière, je ne t'en ai pas parlé plus tôt pour te faire la surprise.

—Bonne et charmante surprise, répondit Renée. Je vais me croire revenue aux jours heureux d'autrefois, alors que nous vivions unis et si tranquilles dans l'appartement de l'avenue Henri-Martin.

—Les jours heureux peuvent revenir, observa la vieille demoiselle. Ça dépend de vous, ma chère enfant.

Ils entrèrent tous les trois dans l'appartement et, quand la porte fut refermée, les épanchements et les explications se déroulèrent sans fin.

Mlle Lebel n'avait pas tout de suite osé parler ouvertement de la réapparition du vicomte d'Aigreval, dont elle avait été informée dès le jour où elle s'était produite. C'était un sujet trop délicat qu'elle ne croyait pouvoir aborder qu'après avoir repris plus amplement contact avec son ancienne élève. Elle s'était contentée de faire une timide allusion en insinuant que le retour des jours heureux dépendait de la volonté de Renée.

Mais au bout d'un instant, jugeant que les autres sujets de conversation étaient d'un intérêt bien mince à côté de celui-là, elle ne put tenir sa langue.

—Eh bien, voyons, ma chère petite, dit-elle à brûle-pourpoint, quel accueil allez-vous faire ce soir à votre ex-fiancé?

—Ce soir? balbutia la jeune fille en regardant son père.

M. Servant esquissa un geste d'embarras.

—Tu m'excuseras, ma chérie, murmura-t-il, mais M. d'Aigreval s'est montré si pressant et j'étais, d'autre part, si bien persuadé que tu serais toute disposée à accueillir sa proposition, que... que... je l'ai prié de venir dîner ce soir avec nous. Je comprends maintenant — après la conversation que nous avons eue en voiture — que j'ai agi à la légère, que j'aurais dû attendre et que cette entrevue va être pénible pour vous deux.

— Comment! s'exclama la vieille demoiselle, vous avez eu déjà sur ce sujet une conversation qui... que...

— Oui, mademoiselle, acheva le père, une conversation qui m'a fourni la preuve que Renée ne pouvait plus songer à épouser M. d'Aigreval.

— Oh! quel malheur! Moi qui croyais si bien que c'était enfin le bonheur assuré pour ma chère petite, le bonheur et la sécurité et le bien-être.

— Renée a trouvé un autre moyen de s'assurer tout cela, répondit M. Servant.

— Un autre moyen?... C'est-à-dire un autre mari... Bah! que je suis sotte! Comment n'y ai-je pas songé tout de suite?... Mais c'est Hubert Mauroy?

Le père et la fille firent ensemble un signe d'assentiment.

— Eh bien, continua Mlle Eugénie, je ne peux dire qu'une chose, c'est qu'il a de la chance, cet Hubert Mauroy, d'avoir conquis le cœur de ma petite Renée. Du reste, tous ces Mauroy sont des veinards. Le père gagne de l'argent gros comme lui, la grand'mère, avec ses quatre-vingt ans passés, est solide comme à trente ans... Ah! pauvre M. d'Aigreval! quelle déception, quel chagrin pour lui!... J'avais l'intention de rester à dîner avec vous, comme vous m'en avez prié, mais non, je ne pourrais pas assister à un spectacle aussi triste, j'aime mieux m'en aller... Alors, avec Hubert, vous êtes d'accord, mignonne?

— Avec Hubert, oui, mais pas avec son père.

— M. Louis Mauroy, expliqua M. Servant, gagne trop d'argent, ainsi que vous venez de le dire, pour consentir à ce que son fils épouse une fille sans le sou.

— Quelle sottise!

— M. Mauroy, ajouta la jeune fille, a encore contre moi un autre grief, dont je n'ai pas eu le temps de parler à papa. Très mécontent d'avoir été supplanté par la maison Baumann dans la fourniture des Téléphones de Roumanie, il prétend que cette maison concurrente n'a pu lui ravir cette commande que parce qu'elle a été au courant des négociations qu'il poursuivait lui-même depuis longtemps avec la société des Téléphones, et il est persuadé que c'est moi qui ai livré à la maison Baumann le secret de ces négociations.

— Ah! par exemple, en voilà une idée folle! s'exclama M. Servant.

— Et malheureusement, M. Mauroy a été confirmé dans cette idée par une lettre soi-disant écrite à moi-même par la direction de la maison Baumann dans laquelle on me notifiait que, l'affaire des Téléphones de Roumanie s'étant terminée heureusement, on était prêt à remplir les engagements pris envers moi. On me priait seulement de chercher une occasion pour venir à Paris, afin que le règlement de cette question délicate eût lieu aussi discrètement que possible.

— Quelle infamie! gronda Mlle Eugénie.

— Cette lettre, qui est évidemment l'oeuvre d'un faussaire, m'était adressée poste restante, à Lens, ce qui ne l'empêcha pas, un beau matin, de se trouver dans le courrier de M. Mauroy, qui l'ouvrit, pensant y trouver un argument définitif, péremptoire, pour détacher son fils de moi.

— Le procédé n'est guère noble, observa la vieille fille.

— Si M. Mauroy s'était borné à ou-

vrir cette lettre, il n'y aurait que demi-mal, mais il a cru tout ce qu'elle contenait. La façon plus que bizarre dont cette communication lui parvenait, l'absurdité de l'accusation dirigée contre moi, rien ne l'a arrêté. Il reste convaincu que j'ai bel et bien trahi le secret de ses affaires,—dont je ne sais pas le premier mot—et que c'est grâce à cette trahison que la maison Baumann a pu le supplanter. Et il m'en veut à mort.

—Mais quand il vous a parlé de cette lettre, je pense que vous avez protesté énergiquement de votre innocence.

—Il ne m'en a pas parlé lui-même. C'est par Hubert que je connais tous ces détails. Je n'ai donc pas eu l'occasion de me défendre. Du reste, mes protestations n'auraient servi à rien. L'esprit précis, entier, têtu de M. Mauroy ne peut se laisser convaincre que par une preuve matérielle. Pour qu'il abandonne sa prévention contre moi, il faudra lui mettre sous les yeux un argument d'une clarté évidente.

—Et ce ne sera pas facile, dit M. Servant. Enfin, comme je vais entrer dans la maison Baumann, je ferai tout ce que je pourrai pour tirer au clair cette affaire ténébreuse. Mais quel est l'être abject, sournois, dépourvu de sens moral et de scrupules, qui a bien pu tramer contre toi cette abominable, cette odieuse machination? Tu ne soupçonnes personne?

—Personne.

—Pauvre petite! soupira Mlle Lebel, c'est vraiment épouvantable d'être victime d'une accusation pareille. Si les Mauroy ont de la veine, vous, vous n'en avez pas. Mais, patience!

Cette épreuve passera et vous en sortirez grandie. Vous obtiendrez alors toutes les satisfactions que votre coeur désire. Ce sera votre récompense.

* * *

Le déjeuner terminé, la conversation continua à rouler, sans chômer une minute, sur cette affreuse histoire, puis sur les Mauroy, leur genre de vie, leurs relations, leurs idées générales, ensuite sur la maladie récente de la petite Elisabeth, enfin sur les difficultés que la jeune institutrice avait éprouvées au début avec la fillette — toutes questions qui intéressaient vivement M. Servant et la vieille demoiselle, car, grâce à ces détails, ils reconstituèrent la vie de leur chère Renée depuis six mois qu'ils étaient séparés d'elle.

L'après-midi passa ainsi avec une extrême rapidité, sans qu'ils y prissent garde.

Et quand Mlle Eugénie déclara qu'elle allait se retirer pour ne pas assister à la pénible entrevue qui se préparait, il était déjà trop tard: M. Armand d'Aigreval était dans le vestibule.

En entendant la bonne annoncer le visiteur, Renée eut un coup au coeur et pâlit affreusement. Elle se remit vite cependant, tendit gentiment la main à son ex-fiancé, qui la baisa dévotieusement, et lui indiqua un fauteuil à côté d'elle.

Les salutations terminées, le vicomte s'assit et tout d'abord ne sut que dire. Mais il lui répugnait d'avoir recours aux banalités ordinaires, il préféra, après quelques secondes d'hési-

tation, aborder franchement la question qui lui tenait au coeur.

—Mademoiselle, vous avez reçu la longue lettre que je vous ai écrite et que M. Servant, après l'avoir lue et approuvée, je crois, vous a fait tenir?

—Oui, monsieur.

— J'ose à peine vous demander quelle impression cette lettre vous a faite, car votre réponse...

— Cette lettre m'a profondément émue, interrompit la jeune fille; elle m'a donné une nouvelle preuve de la délicatesse, de l'élévation, de la noblesse de vos sentiments, dont je n'ai jamais douté, d'ailleurs, même au moment de notre rupture imposée par la



Le déjeuner terminé, la conversation...

nécessité, mais elle m'a causé en même temps un réel chagrin: j'ai souffert d'être obligée de vous faire souffrir.

—Ah! soupira le vicomte, c'est ce que je craignais: vous refusez de prendre ma demande en considération?

—Je vous jure que je n'ai gardé aucune amertume, aucun mauvais souvenir de ce qui s'est passé entre nous, il y a un an. Vous ne pouviez pas agir autrement; notre rupture a

été en quelque sorte le résultat d'un accord tacite et nous avons eu parfaitement raison, d'ailleurs, de rompre nos engagements, car nous ne pouvions pas être heureux sans argent.

—Redevenu riche aujourd'hui, alors que je suis toujours aussi pauvre, vous m'offrez de nouveau votre main. Je vous en suis infiniment reconnaissante, mais des circonstances nouvelles m'empêchent d'accueillir favorablement votre demande.

—J'ai compris: vous êtes engagée ailleurs?

—Oui.

Armand d'Aigreval se leva tout pâle et si abattu, si désorienté, si triste, que les spectateurs de cette scène en furent profondément émus. Enfin, après quelques secondes de silence, il regarda M. Servant d'un air qui semblait dire: "Alors je m'en vais, je n'ai plus rien à faire ici."

Comme s'il eût compris le sens de ce regard, le père de Renée, se levant à son tour, prit les mains du vicomte, les serra longuement dans les siennes et murmura:

— J'espère, mon cher ami, que vous n'en voudrez pas à ma fille de sa franchise un peu brutale. Ne vaut-il pas mieux qu'elle vous ait tout de suite exprimé loyalement le fond de sa pensée, au lieu de chercher des faux-fuyants, de vous leurrer de vagues promesses pour aboutir ensuite à l'aveu de la vérité?

—Certes, j'aime mieux être fixé immédiatement et je n'en veux aucunement à Mlle Servant de sa franchise, mais la situation est douloureuse pour moi.

—Remarquez qu'en vous parlant

comme elle vient de le faire, Renée a d'autant plus de mérite que, bien que son cœur soit fixé, elle ignore absolument si ses projets pourront se réaliser, car les obstacles ne manquent pas.

«Une coquette, une rouée aurait joué avec vous double jeu, de façon à s'assurer votre fidélité en cas d'insuccès ailleurs.

Cette attitude eût été indigne de Mlle Renée.

—Aussi, s'est-elle bien gardée d'avoir recours à ce procédé malhonnête et maladroit. Elle vous a dit sans hésitation, sans réticence, toute la vérité. Ce qui signifie que ne pouvant devenir votre femme, elle tient à conserver votre amitié. Donc, malgré l'insuccès de votre démarche, nous n'en resterons pas moins, si vous le voulez bien, de bons, de vrais amis.

«Dans une circonstance récente, vous m'avez déjà donné une preuve de vos dispositions amicales, il est possible que nous ayons encore bientôt besoin de faire appel à votre bienveillant concours.

—D'avance, il vous est acquis, balbutia le vicomte.

—Merci! je n'attendais pas moins de votre bon cœur... Par conséquent, vous n'allez pas nous quitter tout de suite, comme je vous ai vu tout à l'heure en manifester l'intention. Vous allez dîner avec nous en toute intimité et tranquillité, comme si vous étiez venu pour faire une partie de bridge et non pour demander la main de ma fille.

Armand d'Aigreval retomba sur son fauteuil, poussa un soupir et dit:

—Soit! j'accepte. Vous faites de moi ce que vous voulez.

—Ah! par exemple, s'exclama Mlle Eugénie, je n'en reviens pas. Moi qui m'attendais à une explication orageuse et qui frémissait d'horreur devant cette perspective, j'en suis pour mon frisson.

Cette réflexion, qui résumait bien la situation, fit rire tout le monde et accentua la détente.

Pendant le dîner, qui fut servi quelques minutes plus tard, Renée, comme si elle n'eût pas parlé à un amoureux à peine dégrisé, confia ingénument à Armand d'Aigreval que l'élu de son cœur était Hubert Mauroy, mais que le père de celui-ci refusait de l'accepter comme belle-fille, d'abord à cause de l'antipathie instinctive qu'il avait pour elle, ensuite à cause du rôle qu'il lui prêtait dans l'affaire des Téléphones de Roumanie, — affaire que M. Servant exposa ensuite avec des détails précis.

Et aussitôt, le vicomte, avant qu'on eût ollicité son intervention, répondit:

—Si vous voulez bien me permettre de vous offrir mon concours, je crois pouvoir vous garantir que je saurai, avant peu, le nom de celui ou de celle qui a tramé contre Mlle Renée cette ténébreuse machination, aussi sottise que criminelle, car évidemment le ou la coupable a eu un complice parmi les employés de la maison Baumann. Ce complice, je le découvrirai.

M. Servant et sa fille remercièrent chaleureusement leur hôte et acceptèrent sa proposition.

La soirée se poursuivit sans incident, dans une ambiance non dépour-

vue de cordialité. Et vers onze heures, la séparation eut lieu sans la moindre amertume de part et d'autre. M. d'Aigreval était résigné, il avait fait noblement son sacrifice et n'aspirait plus qu'à contribuer au bonheur de celle qu'il aimait.

...Six jours plus tard—un dimanche—le vicomte arriva, triomphant, à l'appartement des Servant.

—Je suis parvenu à saisir tous les fils du complot, s'écria-t-il joyeusement dès qu'il fut en présence de Renée et de son père, car il s'agit bien d'un véritable complot, vous allez voir... Ah! mademoiselle, vous pouvez dire que vous l'avez échappé belle, car vous avez dans la maison Mauroy une ennemie qui, contre vous, était capable de tout.

—Une ennemie! qui donc, grand Dieu?

—Mlle Georgette Richard.

—Oh! est-ce possible! balbutia la jeune fille en songeant cependant à ce que lui avait dit Elisabeth, la veille de son départ.

—Il faut croire, continua d'Aigreval, que vous avez blessé bien cruellement cette jeune personne dans son cœur, car il n'y a—chez une femme—que les blessures d'amour pour faire germer de telles haines. Donc, c'est Mlle Georgette Richard qui dans le but de vous déconsidérer dans l'esprit de M. Louis Mauroy et de vous séparer à jamais d'Hubert — sans doute pour le mieux conquérir ou reconquérir—a tramé contre vous cette sombre machination, laquelle, tout en étant un peu enfantine, aurait pu vous faire beaucoup de mal.

—Pour arriver à ses fins, elle a pro-

fité d'un voyage qu'elle a fait à Paris au mois d'août pour s'aboucher avec deux employés de la maison Baumann, les nommés Leval et Gandoin, dont l'un a des parents qui sont en relations avec la tante de la demoiselle.

—Ces deux employés, pour des raisons que je n'ai pu démêler, se sont faits les complices de Mlle Georgette Richard et c'est l'un d'eux qui a écrit la lettre qui fut adressée à Mlle Renée, poste restante, à Lens; lettre qui fut remise tout de même chez M. Mauroy, grâce, évidemment, à la complicité d'un employé des postes de là-bas. Cette Georgette, vous le voyez, a la haine ingénieuse.

—Mais concluons: les deux complices en question ont avoué leur mauvaise action et ont remis au directeur de la maison une attestation écrite de la part qu'ils ont prise dans cette odieuse machination. Voici cette attestation, mademoiselle. Prenez-la, emportez-la à Lens, quand vous y retournerez—bientôt sans doute puisque votre cœur vous y appelle—et remettez-la à M. Hubert Mauroy, pour qu'il la montre à son père. Je pense que celui-ci ne doutera plus alors de votre parfaite honorabilité.

Renée profondément touchée par l'abnégation du vicomte qui, avec une si grande bonté, mettait tant d'empressement à assurer son bonheur, se confondit en remerciement et en protestations d'amitié.

...Deux jours plus tard, elle repartait pour Lens. Et le soir même de son retour, M. Mauroy s'inclinant bien bas devant celle qu'il avait osé calomnier lui déclarait avec un élan, fort rare chez lui:

—J'ai fait tout ce que j'ai pu pour empêcher mon fils de vous épouser et, sachant que vous ne consentiriez à entrer dans notre famille qu'avec l'assentiment de nous tous, j'ai opposé à vos projets un entêtement irréductible. Mais j'avoue aujourd'hui que je me suis trompé sur votre compte en tout et pour tout. Si vous voulez bien me pardonner, je serai heureux, très heureux de vous ouvrir mes bras et de vous appeler ma fille.

Pour que M. Mauroy ordinairement si sec, si cassant, si dur, tint un pareil langage, il fallait qu'il fût profondément ému. La jeune fille, pour toute

réponse, tendit son front, sur lequel l'industriel mit un long baiser, tout paternel.

Hubert entra à ce moment dans la pièce.

—Je t'avais bien dit, papa, que tu en viendrais là, murmura-t-il.

—Tu le regrettes?...

—Oh! non, je suis heureux, bien heureux, et je te remercie du fond du cœur.

—Tout le monde ici, mon ami, sera heureux de ce dénouement, et ta mère et ta soeur... Il n'y a que Georgette...

—Chut! Ne parle pas d'elle... Ça nous porterait malheur.





PERIL D'AMOUR

Par Daniel Lesueur

I

“Ma cousine”, dit Louis Lancray en s’inclinant devant la jeune baronne Herlaut, “voulez-vous m’accorder l’honneur de cette valse?”

Elle se leva, svelte dans sa robe blanche,—la robe simple et sans bijoux qui seyait à son juvénile veuvage. C’était la première fois qu’elle dansait depuis la mort de son mari. Pourtant plus de deux ans s’étaient écoulés depuis qu’un accident de chasse avait coûté la vie au baron Jacques Herlaut. Et personne n’avait pu croire à un deuil bien amer dans le cœur de cette enfant de vingt-trois ans, qui perdait un époux de quarante-cinq. Mais Rose-Michèle de Lancray, baronne Herlaut, était une petite personne chez qui la tranquille droiture du caractère s’accommodait parfaitement des lois claires et décentes qu’on nomme les convenances. Elle se mouvait à l’aise dans toute l’ingénieuse complication des barrières qui oppriment tant d’autres femmes. Même

les chinoiseries de l’ordonnance mondaine l’amusaient, et elle passait pour une manière d’oracle dans toutes les questions d’étiquette, de relations et de préséance. Sa très réelle dignité d’âme ennoblissait de telles minuties. Malgré son indépendance et son exquise fraîcheur blonde, on avait renoncé à médire d’elle.

Quand, avec son cousin Louis, elle s’élança parmi les couples de danseurs, l’admiration ou l’envie de bien des regards la suivirent.

Elle conservait jusqu’en valsant son air de douceur calme, qui faisait dire aux jalouses: “Elle manque d’expression”. Son teint blanc s’animait à peine, ses traits d’un dessin suave, restaient paisibles dans le rayonnement clair des yeux. La lourde soie pâle de ses cheveux se tordait haut sur la nuque en chignon grec. Sa taille flexible pliait sur le bras de son cavalier.

Celui-ci, très grand, d’une beauté brune et vigoureuse, en contraste avec de rieuses prunelles d’un bleu candi-

de, offrait une séduisante image de mâle jeunesse, triomphante et heureuse. C'était un de ces aimables garçons, sans snobisme, sans pose, sur le visage desquels la chaleur du cœur et du sang pétillait plus que le reflet de la réflexion ou de l'esprit, et que l'instinct, à première vue, les femmes, avec une souriante indulgence, qualifient de "mauvais sujets". Il dansait avec vivacité, mettant une espèce de malice à entraîner sa cousine en l'extravagance de certaines figures, gracieuses mais fantaisistes.

— "Un couple bien assorti," fit remarquer un vieux monsieur à Lucienne Auberlin, la ravissante et coquette maîtresse de maison.

— "Bien assorti... extérieurement," répliqua cette jeune femme en détachant le dernier mot.

Son mince visage, mat sous une chevelure sombre, et tout pétillant d'un charme provocateur, s'imprégnait d'une subtile attention pour suivre des yeux Louis de Lancray enlaçant la taille de Rose-Michèle.

"Mais," insista l'interlocuteur, "les parents de la baronne Herlaut ne l'avaient-ils pas d'abord refusée à monsieur de Lancray ? Et maintenant qu'elle est libre..."

— "Oh !" dit vivement Lucienne, "son cousin lui faisait autrefois la cour, comme il l'a faite à toutes les femmes depuis qu'il est sorti du collège. Il était trop jeune pour demander sa main... Ils sont du même âge. A présent, il y a dix ans de distance entre eux, car il est resté l'écervelé de jadis, tandis qu'elle..."

Comme à l'appui de ce jugement une des petites querelles dont ils

avaient coutume détacha l'un de l'autre les deux valseurs. Louis de Lancray s'arrêta, comme pour plaider plus chaudement quelque proposition un peu hardie, tandis que Rose-Michèle avait un redressement du buste, un regard mécontent et interloqué.

Il venait d'insister pour la reconduire tout à l'heure chez elle, et, comme la baronne s'écriait :

— "Y pensez-vous!..."

— "J'aimerais tant vous compromettre, cousine Mimi!" riposta le jeune homme.

Elle se fâcha. Mais combien peu de conviction dans la sévérité des yeux trop rayonnants, de la voix trop câline!

— "Je vous défends de m'appeler "Mimi".

— "J'en ai le droit," répliqua-t-il avec sa jolie audace. "N'est-ce pas moi qui vous ai obligée à prendre ce petit nom?"

— "C'est vrai," sourit-elle. "Vous vous moquiez tant des deux miens, ensemble ou séparés, et vous me faisiez pleurer, méchant taquin, en m'appelant "la mère Michel".

— "Nous avons huit ans," dit M. de Lancray.

Il ajouta :

— "Que voulez-vous ? Je me vengeais par avance de toutes les cruautés que vous deviez avoir pour moi.

— "Si vous appelez cruauté la condition que j'ai mise à vous entendre, — cette pauvre petite année de sagesse que je vous ai demandée, — comment voulez-vous que je croie jamais à votre conversion ?" dit Rose Michèle.

— "Ah!" reprit Louis, "vous ne me

comprenez pas. Ce n'est pas l'interdiction de pauvres amusements dont j'ai maintenant le dégoût, qui me fait souffrir. Mais rester douze mois sans vous dire que je vous aime!..."

Une ombre plus sérieuse passa sur le charmant visage, doucement impassible de Rose-Michèle.

—Pourrai-je croire, même au bout d'un an? murmura-t-elle.

Il allait s'emporter à quelque grand élan de phrase ou de geste. Elle le retint.

—Faites attention! prononça-t-elle vivement. On nous observe. Tenez, donnez-moi un gage de votre dévotion; quittez-moi.

Il dut obéir, non sans un imperceptible mouvement d'impatience. Il s'éloigna. Une légère fumée de tristesse embrumait son âme joyeuse. Certes, il ne pouvait guère douter que Rose-Michèle l'agréât après l'année de silence et de secrète épreuve. Mais l'aimait-elle, puisqu'elle avait le courage d'attendre, au pas lent des heures et des jours, le terme éloigné qu'elle-même avait prescrit?

Il y avait dix mois que Louis s'était déclaré à elle. S'il ne l'avait pas fait aussitôt après la mort du baron Herlaut, c'est qu'il se trouvait engagé dans des liens irréguliers difficiles à rompre. Sa vie assez désordonnée le gênait fort pour protester auprès de sa raisonnable cousine d'un amour qu'il eût voulu prétendre,—et qu'il croyait peut-être lui-même, — aussi ancien que les premiers battements de son propre coeur. Elle l'avait accueilli avec un scepticisme absolu. Et elle avait invoqué, comme le plus sanglant démenti à toutes protestations, la con-

duite récente de Louis, les bonnes fortunes tapageuses au sujet desquelles le baron Herlaut lui-même avait dû souvent lui faire de la morale.

Cette morale, — inspirée jadis par Rose-Michèle, — et la cruelle exactitude des renseignements et des souvenirs dont l'accablait la jeune femme, eussent flattés un homme moins étourdiment sincère et plus fat que M. de Lancray. Il aurait pu y reconnaître un dépit longtemps caché, la continuité d'une pensée de sollicitude, sinon de jalousie.

Mais il n'eut pas tant de suffisance. L'idée ne lui vint pas d'être perspicace ou habile, de protester, par exemple, que ses fredaines n'avaient été qu'une façon d'oublier Rose-Michèle, mariée à un autre, et qu'à travers tant d'images, c'est vers une seule que montait son adoration. Il ne sut pas être adroit, c'était la première fois qu'il aimait véritablement. Il n'en réussit que mieux. Sa cousine fut touchée de voir ce grand conquérant si penaud.

—Défendez-vous! lui disait-elle en riant.

—Comment me défendre de ce que je condamne et de ce que je regrette? répliquait-il. J'étais un fou? Je déteste tous les instants de ma vie que votre pensée ne remplissait pas.

Prouvez-le donc, avait ordonné Rose-Michèle.

Et voilà comment elle avait imposé cette épreuve d'une année de sagesse et de silence, au bout de laquelle seulement il pourrait venir demander sa main.

Louis de Lancray avait joyeusement accepté le pacte, dans l'espoir secret

que les clauses n'en seraient pas observées avec la dernière rigueur. Ces mois d'austérité deviendraient une période de flirtation exquise. Son amour, même muet, serait si attentif, si ingénieux, si persuasif, que Rose-Michèle se laisserait toucher, trouverait le temps trop long, l'autoriserait d'un regard à l'aveu définitif, à la supplication impétueuse qui emporte le consentement. D'avance le jeune homme goûtait l'ivresse de la désobéissance et de la victoire, l'enchantement de l'élan réciproque qui lui livrerait le coeur de l'aimée presque malgré elle, avec l'exaltation de l'avoir deux fois conquise.

Mais dix mois s'étaient passés, et Rose-Michèle, — la si chère Mimi aux doux yeux d'énigme, — maintenant toujours infranchissable la tranquille barrière de sa voix incrédule et de son calme regard. Nul trouble chez elle, nulle impatience, nulle indulgence faiblissante. Était-ce possible qu'elle l'aima... Louis en doutait maintenant. Il s'énervait. Il se sentait tout près de la rébellion et de la bravade. Un dangereux désir lui venait d'inquiéter cette sérénité cruelle, de jeter un grain de désordre et de fine douleur sous le mystère irritant de cette attitude.

Voilà ce qui l'assombrissait, ce qui mettait une pointe d'audace ironique en ses olaires prunelles, un petit rictus fanfaron sous sa moustache, à ce bal des Auberlin, lorsque, congédié par Rose-Michèle et ce mot d'une malice un peu âpre :

— "Je n'oserais pas solliciter une troisième danse... Ce serait sans dou-

te contraire à la rigidité de votre code, n'est-ce pas, cousine Mimi?"

Déconcertée, elle se tut. Un instant après pour la troisième fois de la soirée, il valsait avec Lucienne.

Aussitôt, dans le coeur de Rose-Michèle passa un frisson de vague angoisse, une ombre du tourment d'autrefois. Brusquement elle crut traverser à nouveau une des minutes anciennes, alors que son mari vivait, et que, devant elle, on parlait des amies, affichées par son cousin. Elle éprouvait alors cette même crispation à la poitrine, cette même détresse oppressante, dont, en cette période lointaine, elle ne s'expliquait pas, ou ne s'avouait pas la raison. Depuis longtemps elle ignorait ce malaise. L'adoration fervente et impatiente de Louis ne lui laissait que le souci de s'en défendre. Elle ne pouvait l'imaginer s'occupant d'une autre femme.

Mais voici que ce soir il se révoltait, lui échappait... Il affectait plus d'empressement auprès d'une autre que d'elle-même. Et quel jeu dangereux ne risquait-il pas en s'adressant à cette séduisante Lucienne, si coquette, au coeur désœuvré, dans son mariage désuni!

Rose-Michèle les vit passer, couple tournoyant qui chuchotait et riait... Successivement parut et disparut chacun des deux visages illuminés par le désir de plaire... Oh! le charme audacieux de Lucienne, ses yeux qui ne se baissaient pas, mais qui éteignaient et se veloutaient dans un manège de provocation et de câlinerie!... Et l'enivrement dans ceux de Louis!... Rose-Michèle connaissait bien cette expression-là. Quand il la regardait de

la sorte, dans leurs rares tête-à-tête, elle, avec un peu de trouble, du bout des doigts lui abaissait les paupières...

Une peur atroce la ravagea comme un souffle de glace insinué dans ses veines. Elle se sentit devenir toute pâle, avec les tempes froides.

Des jeunes gens s'approchaient pour l'inviter. Elle secouait machinalement la tête. Quelqu'un lui dit :

— "Vous paraissez lasse, madame. Il fait trop chaud ici. Voulez-vous me permettre de vous conduire au buffet?"

Quand elle eut regardé celui qui parlait, elle accepta tout à coup.

C'était le comte Paul de Rivercé. On le croyait très épris de Lucienne Auberlin et très près de se faire écouter d'elle. Il pouvait lui offrir un cœur que rien n'enchaînait, car il n'était pas marié, et on ne lui connaissait pas de liaison sérieuse. Fort riche, passionné pour les arts et pour les sports, il comptait au nombre de ces hommes dont le désœuvrement brillant rempli de ses distractions les échos des journaux mondains. Parmi les prétendants au rôle de consolateur pour Lucienne, on lui supposait le plus de chances.

Sans but précis, mais avec une sympathie soudaine, dont l'analyse l'eût sans doute un peu fait rougir, la jeune baronne Herlaut avait saisi son bras. Quant à Louis de Lancray, maintenant boudeusement accoté contre une porte, il suivait du regard, — mais à la dérobée, — la svelte silhouette blanche et blonde, qui dansait maintenant aux bras d'un autre en revenant du buffet.

— "Eh quoi! vous vous reposez, don

Juan? Vous êtes las de vos conquêtes?"

Le joli son de voix, l'espièglerie de l'accent, le firent se retourner vivement. Et il resta un peu saisi dans l'attaque chaude de deux yeux bruns admirables, qui attendaient les siens et s'y enfoncèrent comme deux flèches.

Lucienne Auberlin se mit à rire.

— "Vous deviez nourrir de mauvaises pensées. Vous avez l'air d'un coupable pris en faute.

— Si je pensais à vous, madame, mes pensées ne pouvaient être que d'une catégorie fort condamnable," dit-il avec une hardiesse d'intonation soudainement inspirée par l'air provocant de la jeune femme et par ses propres dispositions de combativité amoureuse.

Malgré son aplomb, Lucienne rougit.

Elle passait pour coquette. Toutefois sa réputation demeurait encore intacte. Et le monde l'entourait d'indulgence à cause de l'infidélité avérée de son mari, qui donnait pour rivale à cette jolie, à cette élégante créature, une petite cabotine de laideur piquante et faubourienne, sorte de gavroche féminin, d'un charme douteux et bas. On guettait le divorce. On regardait s'étendre la fêlure de ce ménage.

Victor Auberlin, sentant l'opinion contre lui, ne voulait pas d'un éclat, qui l'eût mené à une défaite. Rompre son mariage, il ne s'y résoudrait que lorsqu'il pourrait mettre sa femme dans son tort. En attendant, il l'accablait de prévenance et d'égards. Ce soir, il donnait ce bal, dont le faste impressionnait, pour que Paris vit

Lucienne radieuse dans ses salons en fête. Comment plaindre une maîtresse de maison qui recevait entre des tapisseries de Beauvais, nouvellement acquises dans une liquidation princière, et qui portait, piqué dans les cheveux,—gage tout récent de galanterie conjugale,—un diamant dont le nom figure sur les catalogues du siècle dernier?

Les Auberlin, de père en fils, depuis trois générations, apparaissaient comme des financiers de grande allure. Et celui-ci tenait à affirmer cette espèce d'aristocratie, son hôtel, place de l'Étoile, était d'une tenue parfaite et ne s'ouvrait qu'à l'élite de la société, ou du moins à ce qui passe pour tel. Une jeune femme aussi scrupuleuse que la baronne Herlaut, surtout chaperonnée comme elle était ce soir par une soeur et un beau-frère, pouvait donc venir sans hésitation chez Lucienne, son amie d'enfance, malgré les menaces de cataclysme moral qui pesaient sur cette maison.

Pourtant Rose-Michèle ne devait pas terminer cette soirée sans inquiétude.

Elle s'attendait à ce que Louis vînt lui demander d'autres danses, refînt toutes celles que, dans la sévérité de son tact, elle ne trouverait pas exagéré de lui accorder. Sa crainte des supplications intempestives du jeune homme la faisait un peu se hérissier d'avance, lui fournissait des arguments de défense et de mesure. Elle eut la surprise de le trouver, pour la première fois, plus modéré qu'elle-même. Il boudait. Fort cérémonieusement, il sollicita un quadrille durant lequel tous deux parlèrent de choses

indifférentes. Puis il se sépara d'elle plutôt cérémonieusement, allant retrouver Lucienne Auberlin, tandis que le comte de Rivercé revenait vers Rose-Michèle qui se mit à vanter finement Lucienne aux oreilles charmées de l'amoureux.

Le comte de Rivercé semblait se plaire à ce sujet de conversation, amené d'ailleurs avec tant de féminine subtilité qu'il n'y pouvait soupçonner la moindre complaisance pour ses propres sentiments.

En passant d'un salon dans l'autre, les deux couples se rencontrèrent.

Lucienne, avec son entrain habituel, qui s'exaltait en ce moment comme d'une petite fièvre de triomphe, arrêta son amie d'un geste et d'un mot rieurs, sans paraître accorder la moindre attention au cavalier de la baronne Herlaut.

—“Dis-moi, Mimi, as-tu de l'influence sur ton cousin?”

Rose-Michèle se sentit rougir. Pourtant, chez l'étourdie, elle ne soupçonna ni volonté d'allusion, ni malice. Trop discrètes étaient ses tacites fiançailles avec Louis pour que la superficielle Lucienne, occupée surtout d'elle-même, en eût deviné le mystère. Mais quel embarras de parler de lui et devant lui sans affectation ni gêne, alors qu'elle se trouvait à son égard dans une perplexité si déraisonnablement douloureuse!...

Elle s'efforça de plaisanter.

—“Moi”, dit-elle, “de l'influence sur mon cousin?... Autant qu'un pont sur une girouette!”

—Vrai?...” s'écria Lucienne avec un redoublement de gaieté. “C'est dommage! Tu lui aurais peut-être

persuadé qu'il perd son temps en me faisant la cour.

—On ne perd jamais son temps en faisant la cour à une femme', prononça narquoisement M. de Rivercé. "Si Pon n'y gagne pas son cœur, on y gagne celui d'une de ses amies."

Ce fut au tour de Louis de rougir. Et il évita le regard de Rose-Michèle, tant il croyait qu'elle allait secrètement lui appliquer ce mot, dont la coïncidence était involontaire. Il ne songeait qu'à la piquer légèrement, à éveiller l'agitation de la jalousie chez cette impassible. Mais il se figurait que, devinant son manège, elle s'en raillait au lieu d'en souffrir. Après l'à-propos singulier du comte, il craignit l'ironie de ses yeux.

De l'ironie! Elle en était bien éloignée, la pauvre petite baronne. Son cœur, pris dans l'étau d'un pressentiment qu'elle ne pouvait secouer, n'avait plus la liberté ni le calme nécessaires à la clairvoyance. Et d'ailleurs se trompait-elle tout à fait? Se laissait-elle prendre avec une ingénuité trop crédule au piège élémentaire d'un amoureux énervé? Non... Il y avait autre chose... Autre chose, qu'elle sentait dans l'attitude provocante de Lucienne, dans la bizarre indifférence de M. de Rivercé. Puisqu'elle était jalouse de Louis, pourquoi le comte ne l'était-il pas de Lucienne? Car il resta encore un moment avec Rose-Michèle, puis prit un congé définitif, quittant le bal sans même essayer de revoir la maîtresse de la maison, sans épier la suite de cette flirtation scabreuse entre la femme qu'il aimait et l'un des plus inquiétants séducteurs. Renonçait-il

à elle? Avait-il reçu d'autre part, quelque coup de foudre? Et Lucienne, par dépit, lui donnait-elle un rival qui obtiendrait plus que lui-même?

Autour de ces points d'interrogation palpita l'inquiétude passionnée de la baronne Herlaut.

Elle ne dormit guère ce matin-là.

Ah! si, dans l'après-midi qui suivit, Louis de Lancray était venu lui demander de fixer la date de leur mariage, elle eût abrégé l'année d'épreuve, elle n'eût pas exigé le dernier délai de deux mois. Et comme il eût été heureux, ce grand fou qui s'acharnait dans sa bouderie, qui projetait de se tenir à l'écart, d'attendre qu'on s'aperçut un peu de son absence, et que, tendrement, on le rappela!

Mais, en amour, les malentendus sont comme une brassée de brindilles qu'on jette dans l'âtre: cela fait pétiller le feu, le ranime, et quand cela s'écroule, la flamme n'en jaillit que plus vive.

II

Les jours qui suivirent furent pénibles pour Rose-Michèle.

Elle vit peu son cousin. Dans leurs rares occasions de rencontre,—que ni l'un ni l'autre, d'ailleurs; ne voulut avoir provoquées,— elle sentit chez lui une contrainte.

Certains indices lui parurent plus graves: Louis qui ne faisait jamais de visites en dehors de la journée obligatoire du jour de l'an, parut au "five o'clock" de Mme Auberlin moins d'une huitaine après le bal. Il choisit, pour aller au Théâtre-Français, le

soir où Lucienne avait son abonnement. Pire encore: placée à côté de lui dans un dîner de famille, Mimi s'imagina reconnaître, — et peut-être reconnut-elle en effet, — autour du jeune homme, dans le remous de ses moindres gestes, comme un subtil parfum lui rappelant le pénétrant mélange d'essences dont son amie faisait usage. Quelles étranges minutes vécut-elle, durant ce dîner et la soirée qui suivit, toute sa personne suspendue aux nerfs frémissants de son odorat, ses fines narines palpitantes, sa pensée en déroute, et son coeur sombrant en des défaillances soudaines quand la fugace perception s'imposait trop distincte; et malgré tout, l'attitude irréprochable, le sourire aux lèvres, le regard presque compréhensif des importunes conversations, la parole prête à s'y mêler sans trop de contre-sens!

Suivant la consigne qu'elle-même avait donnée, son cousin évita de la rechercher particulièrement, de se montrer trop attentif auprès d'elle. Maintenant elle se désolait d'une si scrupuleuse obéissance. Elle regrettait l'ardeur mal contenue devant qui, naguère, elle affectait de rembrunir son front. Elle épiait en vain les imprudents regards, comiquement suppliants, dont les yeux de Louis, — ces chers yeux bleus clairs, restés si enfantins, — l'assaillaient d'habitude.

Son chagrin et ses soupçons, entrés brusquement en elle, rattrapèrent dans un galop désordonné tout l'espace que leur avait soustrait unesécurité de dix mois. Ils allaient d'autant plus vite qu'ils s'étaient endormis plus profondément. Avec tout le passé,

Rose-Michèle aggravait ses alarmes présentes.

"Ah!" songeait-elle, "l'épreuve tourne contre moi. N'aurais-je pas dû prévoir que, quoi qu'il fit, je ne pourrais plus lui arracher mon coeur? Alors à quoi bon m'assurer qu'il est incapable de m'aimer avec patience, profondeur et fidélité? Je l'aurais du moins épousé avec quelque illusion. Tandis qu'aujourd'hui!..."

Aujourd'hui, elle devait se l'avouer, la jalousie la torturait. Louis n'était plus le même depuis le soir du bal. Qui l'avait changé, sinon Lucienne, dont elle avait constaté la provocante coquetterie? Mais jusqu'où devait-elle craindre? Était-il possible que tout bonheur fût en jeu?

Sa fierté l'empêchait de réclamer aucune explication. Les conditions imposées par elle-même lui interdisaient tout reproche. A la seule allusion qu'elle risqua, Louis eut un petit air d'ironique triomphe.

—"Vous me grondiez quand je vous désobéissais, cousine. Me gronderez-vous parce que je suis trop sage? J'ai résolu d'être exemplaire pendant les deux derniers mois de mon épreuve."

Un matin, comme Rose-Michèle accoudée dans son lit, parcourait les journaux, elle jeta une exclamation et devint très pâle. Puis elle fixa des yeux élargis sur la feuille imprimée, qui tremblait dans ses doigts.

Elle relisait l'entrefilet suivant:

UN DUEL A SENSATION!

"Il paraîtrait qu'un de nos plus élégants financiers, M. V... A..., aurait envoyé ses témoins à ce charmant

casse-coeur qu'on appelle Louis de L..., un beau diable qui cependant paraissait vouloir se faire ermite. Que de tendres alarmes vont s'éveiller pour ce don Juan! Verrons-nous une beauté éplorée se jeter entre les épées ou les revolvers?... Chut!... Comme, malgré toutes les dénégations, il s'agirait d'une jalousie... légitime, nous n'avons pas le droit d'être indiscrets."

Était-ce possible?... Louis se battait!... Et avec M. Auberlin!... Et il s'agissait d'une jalousie "légitime", c'est-à-dire conjugale! Lucienne était en jeu! M. de Lancray s'affichait ainsi comme son ami! Quel scandale!...

Comment peindre l'immédiat ravage de ce coup de tonnerre, le flamboiement terrible des images, le désordre de la pensée, le désarroi convulsif des nerfs?...

Rose-Michèle se tordit les mains, appuya sans les sentir ses ongles dans la chair de ses beaux bras nus. Une trépidation affreuse la secouait. Elle enfouait le bord du drap entre ses dents claquantes. Elle gémissait dans une lamentation monotone et comme inconsciemment:

"C'est fini... Tout est fini... Fini... Mon Dieu!... mon Dieu!..."

Tout à coup son buste se dressa, raidi d'épouvante.

"Il se bat!... S'il allait mourir!..."
Puis elle sanglota.

"Pourquoi ne l'ai-je pas exposé tout de suite? J'aurais eu dix mois de bonheur! Puis il ne m'aurait pas trahie si ouvertement sans doute. Je ne l'aurais pas su. Et du moins il serait à moi, à moi!..."

Elle répétait les deux derniers mots.

C'était cela qui la torturait le plus. Cet homme à qui elle appartenait si profondément, n'était, dans une circonstance aussi tragique que le premier venu pour elle. La raison même du duel la plaçait hors de toute possibilité d'intervention, d'action. Elle ne pouvait rien, rien, pas même pleurer ouvertement. Des reproches!... Sa fierté les interdisait. D'ailleurs ne s'était-elle pas ôté le droit de lui en adresser? Elle avait douté de lui, avait réclamé une année d'épreuve: c'était le laisser libre de se dédire, soupçonner même qu'il se dédirait.

Dans le sentiment confus et déchirant de cette situation, Rose-Michèle murmurait de nouveau, sous la poignante étreinte du regret:

"Il serait à moi... Je ne l'ai pas voulu... C'est fini... C'est fini!..."

Des réflexions précises la traversaient d'un trait rapide parmi la confusion de ses pensées. "Après le scandale de ce duel, les Auberlin divorceront. Il épousera Lucienne." Ce fut comme une brûlure. Puis le rafraîchissement de cette considération: "Non, la loi interdit d'épouser son complice." Alors un petit ricanelement: "Ils ont été bien maladroits!"

Cependant la torture que subissait Rose-Michèle rendait intolérable l'inaction dans ce lit, où sa flânerie matinale venait de s'effarer d'une telle secousse. Elle sauta sur le tapis, commença de se vêtir fébrilement, sans sonner sa femme de chambre. La pudeur morale, l'ombrageuse réserve de la baronne Herlaut, s'alarmèrent d'une présence obséquieuse, d'une curiosité en éveil. Toutefois la première difficulté survenue dans sa toilette, le

premier objet manquant sous sa main, l'arrêta. Ses gestes automatiques s'interrompirent. Elle s'affaissa sur une chaise.

Que se passa-t-il alors sous ce front lisse et de si calme apparence, que le monde voyait se dresser dans une tranquillité si hautaine? Comment les battements profonds du cœur parvinrent-ils à briser la cuirasse de parfaite correction derrière laquelle cette fière jeune femme abritait, murait le secret de sa vie sentimentale? Sous quelle irrésistible poussée de douleur et d'amour tombèrent les scrupules de dignité où Rose-Michèle cherchait la raison et la loi de ses moindres actes?

Où puiserait-elle désormais sa jolie sévérité pour les élans impétueux, pour les irrésistibles impulsions des sentiments? Une compréhension nouvelle les lui ferait admettre et pardonner. Elle même allait y céder ce matin. Pour une fois, ses petits pieds prudents allaient s'égarer, se précipiter, courir où volait son cœur.

Mimi, mourant de doute et d'angoisse, n'y pouvait plus tenir. Il lui fallait agir, savoir parler, supplier ou s'emporter, surtout il fallait voir l'être aimé, qu'elle ne se résolvait pas à perdre sans combat, lire dans les yeux trop chers, sur la bouche parjure, l'infidélité dont elle ne parvenait pas à se convaincre. Et, de tout ce qu'elle subissait depuis une heure, de ce qui avait brisée toutes les sensations contraires qui luttaient en elle, montait finalement à ses lèvres ce cri qu'elle brûlait de faire entendre:

‘Louis, ne te bats pas, ne risque pas ta vie. Choisis cette femme, puis-

que tu me la préfères. Mais ne meurs pas... Je t'en supplie, ne meurs pas!...

III

Presque au même moment, et avant qu'elle eût pris une résolution, Louis de Lancray, occupé à cacheter une lettre, entendit sonner à la porte de son appartement. Dans la pièce voisine des chaises furent poussées, les pas de son domestique se dirigèrent vers l'antichambre.

Le jeune homme ne s'en émut pas. Il n'attendait aucune visite qui pût changer la fatalité des choses. Tout était réglé pour son duel avec Victor Auberlin. Ce duel devait avoir lieu à une heure, à l'heure de la Bourse, pour que Mme Auberlin ne devinât rien, vit son mari partir suivant l'habitude quotidienne. Louis n'avait pas lus les journaux. Il ne se doutait donc pas d'une indiscretion, due à l'amie d'un de ses témoins. Cette femme, à qui il plaisait peut-être plus que l'ami ne l'aurait souhaité, avait pressenti, puis arraché en partie le secret de son ami, et, dans l'espoir d'entraver la rencontre, avait livré à un camarade de la presse ce qu'elle savait, augmenté de ce qu'elle reconstituait avec une sûre finesse.

Louis n'imaginait guère une pareille circonstance, continua donc tranquillement ce qu'il faisait, tandis que son domestique allait ouvrir. Il apposa son cachet dans la cire, puis, retournant l'enveloppe, traça la suscription:

“Pour remettre, au cas où il m'arriverait malheur, à Madame la baronne Herlaut.”

Un tremblement, qui n'était pas dû à la peur, arrêta sa main sur ce nom, et dévia un peu les jambages des lettres. Il jeta sa plume, d'un mouvement de désespoir rageur.

On frappa. Il cria :

— "Entrez !

— "Monsieur," dit son domestique, glissant jusqu'à lui, la voix baissée avec mystère, "c'est une dame."

— "Une dame?" (Il pâlit.) " Qui celle? Je n'y suis pas."

Dans la pièce voisine, un bruissement d'étoffe. Puis, tout à coup, contre la baie de clarté, une silhouette mince, une aigrette qui palpète sur un casque sombre de cheveux, une blancheur lumineuse de visage, une souple ardeur, une sinueuse grâce, parmi l'envahissement trop impérieux d'un parfum.

— "Monsieur de Lancray, il faut que je vous parle."

Lucienne!... Dans sa surprise, Louis faillit crier le nom. Il se retint à cause du domestique.

L'homme se retira lentement, prolongeant le mouvement de la porte, emmagasinant tout ce qu'il pouvait saisir par un regard.

Quand il fut parti, Louis s'assura de la serrure, et, par surcroît de précaution, fit retomber une portière, puis il revint vers Mme Auberlin :

— "Madame?..."

Il interrogeait par ce mot, ses yeux durement posés sur les voluptueuses prunelles d'un noir humide, l'air glacial.

— "Vous allez vous battre avec mon mari."

— "Mais," dit-il, "vous l'avez voulu, je suppose."

Sans constater le reproche, elle gémit :

— "C'est donc vrai... Mon Dieu... mon Dieu..."

Il la regarda mieux, surpris par l'accent de véritable angoisse. Elle était d'une pâleur sincèrement douloureuse, sur laquelle s'avivait le rose des paupières fatiguées de retenir des larmes, et, sous le mordillement nerveux des dents, la lèvre convulsive tressaillait.

— "Madame", reprit Louis, qui ne lui offrit pas de s'asseoir, "je ne vois pas où une conversation peut nous mener en ce moment. Si c'est un piège de plus que vous me tendez, je dois vous dire..."

— "Un piège..." cria-t-elle.

— "Eh, madame, voudrez-vous me faire croire qu'avant-hier la présence de votre mari ait été fortuite?... Déjà l'absence de votre voiture près du Cercle des Patineurs, votre insistance à vous servir de la mienne, à sortir du Bois par un détour, à mettre un instant pied à terre dans une allée déserte, par ce crépuscule sombre, m'avait paru dépasser l'audace ordinaire de vos fantaisies. La fatuité masculine est grande... Vous sembliez depuis quelque temps vouloir m'inspirer une espérance trop flatteuse... Et cependant... D'ailleurs, je vous l'avais dit : l'honneur m'interdisait de vous laisser croire que j'étais libre, que je pouvais me prêter, fût-ce en jouet très humble, à vos... comment dirai-je?... à vos amusements à la Célimène. Car j'imaginai quelque petite gageure avec vous-même, une espièglerie où vous finiriez par me rire au nez. Je ne m'y prêtai que trop... Votre charme

est si grand... Puis nous avons aussi nos roueries, nous autres hommes. Je me croyais habile...

—Que voulez-vous dire?"

M. de Laneray fit un geste qui signifiait: "N'importe." Et, vivement, avec une animation amère:

—"Mais provoquer cette rencontre avec votre mari. Car vous l'avez provoquée, n'est-ce pas? Et feindre ce mouvement d'effroi, comme une coupable surprise... Vous jeter presque dans mes bras... Ah, certes..." (Il souriait, corrigeant par une ironique galanterie l'âpreté de son accusation), "je ne trouverais pas qu'un tel honneur fût payé trop cher d'un coup d'épée... Mais il y a autre chose... Une chose qui me fait trembler, qui me rendrait lâche... Pourvu que jamais ce duel, ni surtout la cause de ce duel..."

—Ce duel il n'aura pas lieu... Je l'empêcherai," cria Lucienne.

—"Voyons..."

Louis hocha la tête, comme à l'énoncé d'un absurde enfantillage.

—"Ecoutez-moi, monsieur de Laneray..." reprit la jeune femme.

Elle restait debout. Sa main droite, qui s'appuyait au bureau, se ferma par un gentil reste de résolution. Son corps svelte se dressa, soulevé par une ardeur grave. La rancune de Louis vacilla. Avec un intérêt curieux, il attendit ce qu'elle allait dire.

—"Je suis navrée de ce qui arrive... Je n'avais pas prévu... Mais je conviens que j'ai eu tort... Quoi qu'il en soit, vous n'exposerez pas votre vie par ma faute. Je peux être imprudente et folle, je ne suis pas criminelle. Nous allons trouver un moyen... Et,

si vous ne voulez pas m'aider, j'avouerai tout à mon mari.

—Vous lui avouerez... quoi donc?"

—Que j'ai arrangé cette scène. Car c'est vrai..." (Elle rougit.) "J'ai écrit un mot... un mot... anonyme à Mr Auberlin. Oh, ne m'accusez pas encore..." supplia-t-elle avec une humilité ensorcelante devant le geste stupéfait de Louis. "Je vous expliquerai. Donc, il savait que nous nous rencontrerions au patinage; qu'ensuite, dès que l'obscurité tomberait, nous partirions ensemble et que nous ne manquerions pas de nous attarder, comme d'habitude," (l'intonation souligna le mensonge intentionnel du mot), "dans une allée que je désignais d'une façon très précise. Il est venu nous attendre, nous guetter à l'endroit indiqué. Je croyais qu'il s'en tiendrait à cet espionnage... en prenant peut-être un témoin avec lui.

—Mais enfin, pourquoi?" dit Louis. "Et, d'ailleurs, comment prévoir au juste?..."

—Ah," s'écria-t-elle avec dégoût, vous ne connaissez pas Monsieur Auberlin. Il m'espionne, il cherche à me trouver en faute. Il désire autant que moi-même le divorce, mais il ne veut pas avoir le vilain rôle. Tenez... Non, il y a des choses que je ne peux pas vous dire, c'est trop abominable.

L'énergie de Lucienne faiblit, sa voix trembla de larmes. La sincérité d'écoeurement et de chagrin qui emportait, dissipait sa coquetterie coutumière vainquit l'instinct défiant et défensif de Monsieur de Laneray. Il saisit la main de la jeune femme, lui fit prendre place sur un divan, s'assit à côté d'elle.

—“Voyons, voyons, dites-moi, au contraire, il faut que je comprenne. Vous me voyez abasourdi.

—“Ah!” soupira-t-elle, “je ne suis pas méchante. Mais j’ai perdu la tête, j’étais affolée.”

Louis éleva les sourcils.

—“Comment!... Vous paraissiez si tranquille, si joyeusement brillante, à votre bal d’il y a trois semaines!”

Lucienne sourit, avec un petit air comiquement penaud.

—“Oui, mon plan était fait... Et je le croyais si sûr. C’est alors que j’ai commencé l’attaque.

—L’attaque?... Ah, oui, contre moi?”

Elle inclina la tête, à la foi mutine et confuse.

—“Vous vouliez me rendre amoureux?”

—Je voulais que vous en eussiez l’air.

—Et vous vouliez vous compromettre avec moi?

—Et me compromettre avec vous.

—Mais au nom du ciel, pourquoi? pourquoi?...” demanda Louis, perplexe.

Il sentait que Mme Auberlin avait à dire quelque chose de très difficile et tournerait dans le même cercle de réticences et d’hésitations s’il ne la poussait pas au but.

Il eut quelque peine à lui arracher son secret. Mais enfin, elle s’écria dans une explosion:

—“La veille, entendez-vous, la veille même du bal, cet homme, ce mari qui me délaisse, qui me trompe, avait eu l’audace, la brutalité de me dire: “Le divorce, oui, le divorce, vous le voudriez bien, pour épouser le com-

te de Rivercé, après que le tribunal aura prononcé contre moi. Mais si vous m’attaquez, je liquiderai ma situation irrégulière, je montrerai une correction absolu, je protesterai contre toute séparation. Vous n’obtiendrez rien. Trompez-moi donc, ma chère. Je vous promets de former tout de suite une instance. Seulement, si c’est Rivercé que vous prenez pour complice, vous ne pourrez pas devenir sa femme, et si c’est un autre, le comte ne voudra plus de vous. Je consens à vous débarrasser de moi, mais je n’aurai pas la bêtise de favoriser vos amours, et de vous laisser encore tous les bénéfices moraux et matériels de la situation.”

Tout d’un trait, une flamme aux joues, les yeux baissés, Lucienne avait répété ces odieuses paroles. Il y eut un silence. Louis souriait, sa rancune tombée, dans l’intérêt piquant de la situation. Il commençait à pénétrer ce machiavélisme de femme amoureuse. Il trouvait cela curieux, pervers et touchant. Cette complexité l’amusait. Il dit enfin:

—“Ainsi, vous aimez monsieur de Rivercé?”

Elle leva des yeux d’attendrissement et de malice:

—“Ah! vous avez compris... Enfin! Oui, je l’aime, et il m’aime aussi, et si follement qu’il allait commettre quelque imprudence, me compromettre, donner des armes à mon mari. Je sentais une catastrophe toute proche, avec la méchanceté en éveil de monsieur Auberlin... Et alors, le divorce naturellement, mais, avec l’impossibilité d’épouser le seul homme pour lequel je sois encore disposée à re-

prendre le joug du mariage, et c'était la ruine de tout honneur, de tout bonheur pour moi!"

Elle surprit un mouvement de Louis et l'arrêta, poursuivant avec une douceur d'humilité charmante:

— "Me pardonneriez-vous? ... J'ai pensé que vous le don Juan, il ne vous en coûterait guère de passer pour avoir fait une conquête nouvelle. Monsieur de Rivercé était au courant... Il était bien un peu jaloux de vous..." (Toute la grisante coquetterie reparut au sourire de Lucienne.) "Mais il avait confiance en moi... Nous avons réfléchi à tout. C'était le seul moyen."

Elle s'interrompt avec une exclamation de désespoir.

— "Mais, maintenant, ce duel! Qui aurait cru?... Je ne peux pas permettre ce duel!

— "Il est inévitable," dit M. de Lancray. "Ah! combien j'y trouverais de plaisir, comme cela m'agréerait de vous obliger en donnant un bon coup d'épée au joli monsieur qu'est votre mari, s'il n'y avait pas..."

— "Quoi donc?" demanda Lucienne.

— "Ah! petite gâcheuse de coeurs que vous êtes! Ne songiez-vous pas au mal que vous pouviez faire?"

— "Bah!" dit-elle. "Vous n'allez pas me dire que vous vous êtes laissé prendre au piège et que vous m'aimez. Je ne vous croirai plus. Vous m'avez fait des trop gros yeux tout à l'heure lorsque je suis entrée."

Il la contempla avec des prunelles singulièrement adoucies. Elle était si séduisante! Et une subtile magie diabolique émanait de ce tête-à-tête, de ces passions remuées, de toute la pé-

rilleuse aventure. Puis, de n'avoir plus à se défendre d'elle, de la savoir tant éprise d'un autre... Quel aiguillon pour le mauvais côté humain et masculin du coeur! Mais Louis ne se sentit qu'effleuré par l'aile noire de la félonie amoureuse, par les traits brûlants des désirs interdits... La pensée de Rose-Michèle le possédait trop absolument.

Il répondit, avec une douceur un peu équivoque peut-être:

— "Non, madame, je ne vous aime pas!"

Elle eut un léger sursaut.

"Alors?"

Alors vous ne pouvez vous imaginer que j'en aime une autre, et que votre imprudence risque de me coûter?..."

Elle l'interrompt:

— "Oh! cela, non, monsieur de Lancray. Je l'aurais su. Vos amours font trop de bruit dans le monde..."

— Celui-là, "prononça-t-il gravement, "est le plus profond, le plus discret et le plus respectueux de la terre..."

— "Oh! oh! puis-je savoir?"

— "Quand on me relèvera du secret, vous le connaîtrez... Avec tout Paris, d'ailleurs, qui verra la publication des bans."

— "Vous vous mariez, vous, Louis de Lancray? Ça n'est pas possible!"

— "Ce sera possible si ce malheureux duel ne m'ôte pas la vie, ou la confiance de ma fiancée."

Lucienne bondit, spontanée et généreuse.

— "Je vous dis qu'il n'aura pas lieu. Mon mari saura... Oh! mon Dieu, que faire?" s'écria-t-elle, arrêtée par la terreur d'exposer son propre

amour. "Qui aurait cru que monsieur Auberlin, si lâchement rusé dans sa façon d'agir, provoquerait son soi-disant rival?"

—Qui ? Mais le moins subtil des observateurs," riposta Louis. "Ce duel ne fera-t-il pas éclater le scandale que cherchait monsieur Auberlin, et votre mari n'aura-t-il pas, comme il le souhaitait, le beau rôle ? De la sorte il ne vous dénonce pas ; il vous déshonore chevaleresquement.

—Le misérable!... C'est qu'il tire très bien, à l'épée comme au pistolet, dit plaintivement Lucienne.

—Moi aussi.

—Monsieur de Lancray, je vous en supplie, trouvez un moyen pour ne pas vous battre. Ne me réduisez pas à m'humilier devant cet homme détestable, à lui livrer tout ce qu'il y a de plus cher et de plus secret dans mon cœur!

—A mon tour, madame, c'est moi qui vous supplie. Laissez aller les choses. Ne parlez pas. Ne m'en faites pas ce tort plus grand que l'autre. Peu importe ma personne dans tout ceci ! Je ne pense qu'à une adorable femme dont le repos est en jeu. Mais enfin j'ai le droit de songer à moi-même pour vous adjurer de ne pas me rendre ridicule."

Lucienne retomba sur un fauteuil et, s'accoudant contre le bureau, fondit en larmes.

Louis haussa les épaules, mâchonna quelques mots, puis se détourna nerveusement, comme pour retenir quelque peu courtoise réflexion.

Mais tous deux tressaillirent. La lointaine sonnerie électrique vibrat dans le silence de l'appartement, où

le domestique ne s'activait plus, immobilisé sans doute, l'oreille à la porte.

—"Excusez-moi," dit Louis. "Il faut que j'aïlle voir. On me ferait quelque gaffe. Personne ne doit vous trouver ici, surtout dans l'état où vous êtes."

Il traversa le petit salon, voisin du cabinet de travail où il laissait Madame Auberlin, et il arriva dans l'antichambre juste au moment où son domestique ouvrait à la baronne Herlaut.

Car ce fait inouï se produisait. La correcte Rose-Michèle risquait cette démarche que, la veille encore, elle aurait blâmée chez toute autre. Son anxiété pour l'homme qu'elle aimait avait triomphé de sa dignité en péril comme de sa jalousie en éveil. Louis allait se battre, et elle accourait, emporté malgré tout, après une longue lutte, par sa tendresse affolée.

Le jeune homme poussa une exclamation sourde, mais venue des profondeurs de son être. Une joie éperdue, écrasante de douceur, l'envahit, lui fit oublier même la dangereuse présence de l'autre visiteuse. Il fit entrer Rose-Michèle dans le petit salon, et, la porte refermée sur la curiosité de son valet, il joignit les mains en extase :

—"Mimi!..."

Un délire d'attendrissement et de passion frémissait dans les deux mignardes syllabes. Elle le regarda bien au fond des yeux, et elle ne put pas douter qu'il l'aimait. Quoi donc alors ? C'était sans doute une erreur, ou une stupide coïncidence, cet entrefilet dans le journal. Elle s'écria :

—“O Louis, ce n'est pas vrai, n'est-ce pas, que vous allez vous battre... et vous battre pour Lucienne?”

Dans sa surprise, il n'eût que ce mot maladroit:

—“Comment!... Vous savez?...”

— C'est donc vrai!... Ecoutez, Louis...” (Précipitamment les paroles lui vinrent. Elle avait prévu le pire, préparé son ultimatum d'amour, arrêté sa résolution.) “Ecoutez... Je ne veux aucune explication. Non, non, n'essayez pas de parler, c'est inutile. Je suis venue vous dire ceci: Je pardonne tout, je ne veux rien savoir, mais à une condition, c'est que vous ne vous battrez pas. Si vous m'aimez plus que Lucienne, renoncez à ce duel, et je serai votre femme.

—Vous aimer plus que Lucienne!”

Tous deux tremblaient, debout l'un devant l'autre. Elle attendait son arrêt. Lui, il s'épouvantait de l'impossibilité de dire, de s'expliquer là, tout de suite, avec la présence voisine que les soupçons de Rose-Michèle rendaient si redoutable, avec la nécessité d'honneur qu'était ce duel, et dans la rapidité des minutes qui s'écoulaient qui l'amenaient presque à l'heure de courir sur le terrain.

—“Vous battrez-vous, Louis?”

—Ma chérie, écoutez à votre tour... Il n'y a pas l'ombre d'amour entre madame Auberlin et moi. C'est une fatalité... Je ne me bats pas pour elle.

—Vous vous battrez donc?

—Je ne puis faire autrement, même pour vous mon adorée, même pour mon précieux bonheur. Une fois provoqué un homme ne peut pas...”

L'expression de Rose-Michèle devint effrayante. Ses yeux venaient de

se fixer sur un objet que Louis n'avait pas vu. Tout à coup, mais d'une voix changée, comme ne répondant pas à ce qui s'était dit, elle demanda:

—“Vous prétendez qu'il n'y a rien entre Lucienne et vous?”

—Je le jure.

— Qu'est-ce donc que cela?” fit-elle.

Et, s'élançant, elle saisit sur un guéridon le manchon de Mme Auberlin, que celle-ci avait dû poser, là avant de suivre le domestique dans le cabinet de Louis. Ce manchon, Rose-Michèle l'avait reconnu à un petit bouquet artificiel de cyclamens dont il était orné, et elle n'eut plus de doute, quand, l'ayant approché de son visage, elle y retrouva le parfum caractéristique qui tout un soir l'avait hantée.

—“Elle est ici. Et vous m'avez accueillie avec une émotion jouée. Vous me prenez les mains. Vous me parlez d'amour... Quel homme êtes-vous donc? Ah, Louis... Ah, laissez-moi fuir...”

Maintenant elle courait vers la porte, avec les mouvements soudains et saccadés d'un oiseau que sa captivité affole. C'était de son intolérable souffrance, plus que des murs eux-mêmes qu'elle essayait de s'évader.

Louis se jeta en travers.

—“Vous ne partirez pas. Oui, elle est ici. Et vous allez la voir. Elle vous dira ce qui en est. Il faudra bien que vous la croyiez...”

Tout en lançant au hasard les premiers mots qui lui venaient, le malheureux garçon sentait le grotesque péril de cette situation inextricable. Comment espérer une explication raisonnable entre ces deux femmes,

l'une butée à la plus extraordinaire vraisemblance, l'autre entravée par les intérêts de sa propre passion et par l'amour-propre? Comment obtenir que Rose-Michèle écoutât Lucienne? Comment compter que Lucienne serait franche avec Rose-Michèle? D'ailleurs le temps même manquait. Il devait être maintenant près de midi. Dans une demi-heure ses témoins viendraient le chercher. Fallait-il leur donner le spectacle de deux femmes dans la suffocation, les larmes, et peut-être les attaques de nerfs.

—“Mon Dieu,” cria Louis dans une inspiration subite, tandis qu'il retenait avec peine sa cousine par le poignet, “je vous jure que si vous refusez d'entendre l'explication de cette maudite aventure, je me laisserai tuer par mon adversaire.”

La conviction mélodramatique dont il imprégna sa phrase, et que la critique extrémité où il se trouvait rendait réelle, impressionna la jeune femme. Que souhaitait-elle avec toutes les forces de son être, sinon de le croire? Les plus violentes indignations amoureuses ne laissent pas échapper le plus faible prétexte à se décevoir elles-mêmes. Rose-Michèle arrêta ses palpitations d'oiseau captif vers la porte, qu'au fond elle désirait si peu franchir.

Un instant après, elle considérait, avec toute sa hauteur reconquise, les yeux rouges et le visage défait de Lucienne.

Celle-ci, avant l'entrée de son amie dans le cabinet de travail, et presque aussitôt que M. de Lancray l'avait quittée, venait de remarquer sur le

bureau du jeune homme la lettre cachetée, avec la suscription:

“Pour remettre, au cas où il m'arriverait malheur, à madame la baronne Herlaut.”

“C'est Mimi qu'il aime,” s'était écrite intérieurement Mme Auberlin.

Et alors un très poignant regret l'avait étreinte à la pensée du caractère ombrageux de Rose-Michèle, au souvenir de ses propres coquetteries devant celle-là même qui en pouvait souffrir. Lucienne Auberlin avait encore trop de fraîcheur de coeur, et elle aimait de son côté trop sincèrement pour en vouloir au bonheur d'une autre. Elle entrevit les conséquences possibles de son effrayante supercherie. Elle y réfléchissait avec amertume quand elle eut le saisissement de voir paraître la baronne Herlaut à côté de Louis de Lancray.

Etant femme, elle trouva tout de suite le cri qui devait être entendu par la pauvre âme soupçonneuse et bouleversée qui se dressait contre elle:

—Pardonne-moi, je suis coupable, mais pas comme tu t'imagines. J'aime, j'adore monsieur de Rivercé. Je l'épouserai si je me rends libre. J'ai cherché follement un scandale, une occasion de divorce qui ne le compromet pas, lui. Je ne savais pas que ton cousin et toi vous vous aimiez.”

L'explication suivit, rapide, concise, comme le voulait cette heure qui, de presque comique, allait peut-être devenir tragique, et comme l'exigeait le halètement si pénible de ces trois coeurs.

—“Ah, Lucienne, qu'as-tu fait? Tu

me l'as peut-être tué, sanglota Rose-Michèle.

—“Il ne se battra pas,” dit Mme Auberlin. “Je vais tout avouer à mon mari.

—Avant que vous lui ayez parlé,” dit M. de Lancray, “je me serai rencontré avec lui. Il doit être en route pour notre rendez-vous. Voici l'heure de partir. Et j'entends des voix dans l'antichambre. Ce sont mes témoins qui viennent me chercher. D'ailleurs, un duel ne s'élude pas par des paroles de femmes.”

Il s'approcha de Rose-Michèle qui défaillait de douleur.

—“Allons, Mimi, dans une heure nous rirons tous les trois de cette folie. Je le bénis, ce duel, il m'a appris que vous m'aimez.

—Tu le savais bien,” dit-elle en lui ouvrant les bras.

Il s'en arracha vite, car son sang-froid y eût sombré.

Dans le petit salon, il aperçut son domestique, époussetant avec grand soin une étagère appuyée à la plus proche cloison.

—“Ces messieurs, où sont-ils ?

—Quels messieurs,” dit l'homme. “On a seulement apporté cette lettre... un commissionnaire... très pressé... Mais je n'ai pas voulu déranger Monsieur.”

Louis prit la lettre, regarda la suscription, d'une écriture inconnue, déchacha, courut à la signature :

“Comte de Rivercé”

Il s'étonna, et puisque ses témoins n'étaient pas encore là, il rentra dans le cabinet de travail.

Rose-Michèle et Lucienne connurent en même temps que lui le contenu de cette lettre, qu'il lut à haute voix :

“Monsieur,

“Je viens m'excuser auprès de vous d'avoir rendu impossible votre rencontre d'aujourd'hui, avec monsieur Auberlin, rencontre dont j'avais été informé par l'indiscrétion d'un journal.

“Voici ce qui s'est passé :

“Ce matin, vers huit heures, au Bois, comme j'arrivais derrière monsieur Auberlin dans l'allée des Poteaux, mon cheval fit une lançade. Ma botte heurta violemment la jambe de monsieur Auberlin, qui sous le coup du saisissement, jeta une injure. Me reconnaissant, il refusa de retirer l'épithète insultante, bien que je lui affirmasse n'avoir pas été maître de mon cheval. Je le touchai un peu vivement avec mon stick, comme sa grossièreté le méritait.

“Vous devinez ce qui s'ensuivit.

“Toutefois, comme le hasard veut que je sois absolument forcé de partir en voyage aujourd'hui même je n'ai pu offrir qu'une satisfaction immédiate. Nos témoins ont été constitués presque aussitôt. L'affaire étant très simple et absolument inarrangeable, nous nous sommes rencontrés il y a une demi-heure, dans un jardin particulier. J'ai eu le regret de blesser assez grièvement monsieur Auberlin.

“Je vous dois donc, monsieur, toutes les excuses possibles, et je vous les

présente avec l'expression de mes sentiments de haute estime.

“Comte de Rivercé.”

Après cette lecture, il y eut un silence. L'étonnement, le brusque changement de sensations, supprimaient toute parole.

Rose-Michèle s'abandonnait à la délicieuse délivrance de son angoisse. Mais aussitôt le péril cessant, elle se troublait de sa présence ici, de son exaltation passée, de ses aveux.

Louis éprouvait le vague désappointement d'être arrêté en plein essor d'action,—détente un peu pénible qui survient toujours chez les nerveux montés au diapason d'un acte, même quand ils ne se soucient guère d'accomplir cet acte ni d'en subir les conséquences.

Lucienne seule avait de la précision et de la sûreté dans sa joie. Elle en risqua nettement l'expression :

—“Comme je suis fière de monsieur de Rivercé. Avec quelle résolution de galant homme et quelle crânerie élégante il a agi. Il ne goûtait qu'à demi mon projet de me compromettre avec vous, monsieur de Lanercray. Quand il a su que mon subterfuge vous amenait au lieu de lui sur le terrain, il a trouvé moyen de s'y rendre à votre place. Ah, que c'est bien, ce qu'il a fait là!... Et si habilement. Sans que ma personne fût en jeu.”

L'orgueilleuse émotion de Lucienne trahissait la force de son amour. Mais elle se reprit, et, avec un petit air grave qu'une malice contenue rendait piquant :

—“Monsieur Auberlin est blessé. Ma place est auprès de lui.”

Se levant, elle embrassa Rose-Michèle, tendit la main à M. de Lanercray.

—“Adieu. Je ne vous demande pas votre pardon, puisque votre amour me doit de la reconnaissance.”

Son sourire étincela. Toute sa grâce coquette reparut veloutement des yeux, souples gestes, lignes onduleuses. Elle disparue dans un remous de parfum.

Monsieur Auberlin n'était pas blessé mortellement. Mais, dans le recouvrement de sa convalescence, il médita sur la leçon reçue. Trop de champions semblaient prêts à combattre pour sa femme. Il trouva prudent de laisser prononcer le divorce contre lui.

Lucienne va devenir comtesse de Rivercé. Et la lune de miel brille, radieuse, sur le petit palazzo de Gênes où Rose-Michel et Louis de Lanercray terminent leur voyage de noces.

FIN.

VORACITE DES RATS

Des experts ont calculé qu'un rat dévore 40 à 50 livres de nourriture par année. On estime aussi qu'il faut le travail constant de 165,000 hommes avec fermes, instruments agricoles et autres pour produire les subsistances détruites annuellement par les rats aux Etats-Unis et au Canada. Ces rongeurs détruisent en outre d'autres produits des champs qui nécessitent le travail d'environ 55,000 hommes. Il faut donc 220,000 hommes pour nourrir les rats et produire ce qu'ils gaspillent par ailleurs.

LE TRAVAIL D'AUTREFOIS ET CELUI D'AUJOURD'HUI

ON remarque dans chaque procession de la fête du travail, des chars allégoriques qui servent à montrer au peuple les progrès de l'industrie moderne. C'est là un



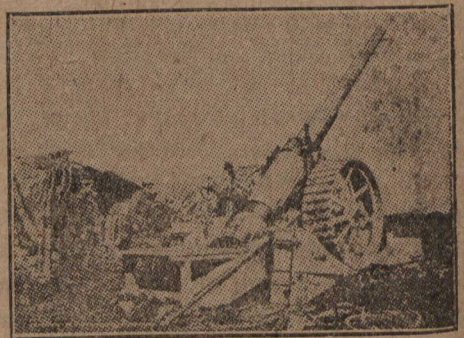
des côtés instructifs de ces sortes de célébrations. Or, le progrès industriel s'accomplit fort rapidement dans le monde. Au Canada, et dans notre province, on emploie maintenant les machines les plus perfectionnées dans toutes les branches de l'industrie, surtout dans la métallurgie, afin de pouvoir répondre rapidement à l'énorme demande qui augmente toujours.

Aussi, il n'existe presque plus de forges aussi primitives que celles que nous illustrons ci-contre, bien que nous en trouvions encore assez fréquemment il y a à peine une quinzaine d'années. Les marteaux et les masses mécaniques ont remplacé les muscles du forgeron, pour battre le fer et l'acier; mais ces machines, si puissantes et compliquées qu'elles puissent être ont besoin de l'intelligence de l'homme pour les diriger. L'ancre de Vulcain a pu prendre des proportions plus vastes, mais il faut autant d'ouvriers qu'auparavant pour diriger plus de machines. La différence

est à l'avantage du travailleur puisque l'ouvrier expert gagne beaucoup plus cher que le simple manoeuvre de jadis.

LA TERREUR DES ALLEMANDS

LE canon ci-dessous est un de ceux dont se servaient les Anglais pour repousser les Prussiens chez eux. Il fut si effectif que les Allemands, qui avaient l'habitude de parler avec mépris de l'armée anglaise, s'empressèrent de tourner les talons lorsqu'ils entendirent sa terrible voix. Il est vrai que l'Angleterre avait une pauvre armée de terre lorsqu'elle entra dans la guerre, mais une fois décidée à aller jusqu'au bout elle fit des prodiges, et encore, au cours des dernières opérations en Fran-



ce et dans les Flandres, à l'aide de canons du type que nous illustrons elle a couvert les avances de l'infanterie qui n'a subi qu'un minimum de pertes. Quant aux dégâts causés par un seul obus de ce canon, les soldats de l'ex-kaiser en savent quelque chose.

Lord Rothschild déclarait que l'endroit où il dormait le mieux, c'était au théâtre.

ADMIRABLE EXEMPLE D'ENDURANCE MORALE

M. A.-E. Rump, domicilié à 6216 Avenue Columbia, Saint-Louis, Mo., prétend que l'homme courageux ne saurait se laisser abattre par les difficultés, même les plus insurmontables en apparence. Il prêche du reste par l'exemple. Il y a neuf ans, il fut victime d'un accident qui lui ankylosa tous les membres pour la vie, et depuis ce jour, il garde le lit, sans pouvoir bouger. Tout autre homme se serait cru une ruine, à sa place. Lui, pas. Il fit installer son bureau dans sa chambre à coucher, et là, avec l'aide sa vieille mère et d'une secrétaire, il dirige une importante agence de magazines. Il s'est fait installer un appareil téléphonique à portée de sa bouche, et il communique ainsi, personnellement avec ses fournisseurs et ses clients. On remarque, dans la vignette ci-haut, l'ingénieuse disposition des magazines lui permettant d'avoir constamment sous les yeux, les derniers numéros parus. Il s'est fait transporter trois fois à des joutes de *base-ball* de la ligue Nationale, et il a pu voter à toutes les élections.

— o —

BAPTEME PATRIOTIQUE DE NOS MONTAGNES

La commission géographique du Canada a voulu donner un témoignage d'admiration aux plus marquants des officiers supérieurs qui ont combattu dans les rangs des armées alliées. Pour cela, elle a déci-



dé de baptiser des montagnes du nom des chefs qui se sont distingués pendant la grande guerre.

C'est ainsi que sir Allenby, le vainqueur de Jérusalem, est devenu le parrain d'une montagne de 9,500 pieds de hauteur, dans l'Alberta.

L'amiral Beatty s'enorgueillit d'un mont plus élevé de 300 pieds. Castelnau se dresse à la même altitude.

Le maréchal Joffre, dont le nom avait déjà été assigné à un canton de la Colombie britannique, porte sa gloire à 11,316 pieds.

Le général Pétain, plus modeste, se contente de 10,400 pieds. Foch qui tint le sort du monde entre ses puissantes mains, monte à 10,130 pieds et son collègue Mangin le suit de près, à 10,030 pieds de hauteur.

Les généraux Cadorna, Leman, Lyautey, Nivelle, Cordonnier et Sarraïl ont chacun leur pic personnel.

Courcelette, enfin, village français situé entre Albert et Bapaume, revit dans la Colombie britannique sous les espèces d'un mont de 9,777 pieds, en souvenir de la glorieuse conduite des Canadiens-français du 22^e qui y ont fait des prodiges pendant notre offensive de la Somme.

UNE FEMME DETIENT LE CHAMPIONNAT DE L'ENDURANCE AU JEU DE QUILLES

Ce bon et légendaire Rip Van Winkle, qui, à l'instar de la Belle au bois-dormant, dort du sommeil du juste, pendant vingt ans, et ne s'éveilla qu'au vacarme d'une partie de quilles entre les géants de la montagne, n'aurait pas fait un somme aussi prolongé et aurait certainement perdu son titre de roi des dormeurs, si son lit se fut trouvé dans le voisinage des fameuses allées Catskills, en Californie, où Mme Leslie Hables, la championne des femmes dans ce genre de sport favori des hommes fortement musclés, vient d'établir un surprenant record. Il est vrai que les Catskills n'existaient pas il y a 200 ans, mais si les géants de la montagne vivaient encore de nos jours, ils s'empresseraient de s'avouer vaincus, devant l'endurance de Mme Hables.

Cette fameuse joueuse de quilles a en effet, au cours d'un récent tournoi, joué pendant douze heures consécutives, lançant plus d'une boule à la minute, renversant ainsi plus de 11,000 quilles, levant un poids total de 21,000 livres, et couvrant de ses boules, une superficie en longueur de 42,848 pieds..

Les compilateurs ont oublié de calculer la force totale du bruit produit par les roulements des boules, mais on peut affirmer, sans crainte, que le bon vieux Rip aurait été obligé de changer son oreiller de place.





NE DETRUISONS PAS LES CHAUVES-SOURIS, ELLES SONT UTILES A L'AGRICULTURE

UNE chauve-souris!... Sauvons-nous!

Combien d'entre nous, non seulement dans le beau sexe mais même dans l'autre contraire, ne se sont pas sentis énervés au passage de ces chisoptères bien connus, s'imaginant que c'en était fait à jamais de leur chevelure?

Pourtant, la chauve-souris a du bon et est

fort utile aux citadins qui passent la belle saison à la campagne et qui ne peuvent souffrir les moustiques.

Elle les chasse et elle les mange.

C'est tellement le cas que dans le Texas, par exemple, on élève les chauves-souris et on leur construit des abris, afin que, le soir venu, elles s'abattent en nombre sur les intolérables moustiques et en fassent un véritable massacre.

Le docteur A. Z. Compbell a fait une étude spéciale des chauves-souris et il a même habité dans leurs retraites préférées afin de les mieux observer sur le vif. Le résultat de ses observations est que la chauve-souris, à moins d'être effroyée et aveuglée par la lumière, ne choisit jamais l'être humain comme endroit de repos.

Le chisoptère est un noctambule qui se repose le jour et digère alors ce qu'il a mangé la nuit, produisant ainsi un engrais qui se vend \$30 la tonne et plus. Ce qu'il faut qu'il en mange des moustiques pour arriver à un tel résultat.

Afin de mieux étudier cet intéressant animal, le docteur Campbell a fait construire des abris spéciaux, à San Antonio, Texas, chacun ayant 18 pieds de haut et commençant à 9 pieds du sol, selon que le fait voir l'une des vignettes ci-contre.

Il a, alors, pu constater que le repas ordinaire d'une chauve-souris consistait en un minimum de 500 moustiques nuisibles à l'agriculture. Et comme ces abris, peu après leur installation, ne contenaient pas moins de 500,000 chauves-souris qui

partaient en chasse la nuit, il s'en suit que leur carnage durant une seule saison est en moyenne de centaines de millions de moustiques.

Donc, au lieu de chasser les chauves-souris, dès que nous en découvrons, nous ferions bien mieux de leur construire des abris afin qu'elles s'y réfugient et nous délivrent la nuit, alors que nous dormons, des horriplants moustiques qui nous font tant souffrir le jour, et qui souvent, causent tant de tort à nos moissons.

LES TRIPLICES

L'ANCIENNE triplice, l'alliance entre l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie, ne fut pas la première alliance. Si l'on remonte à l'an de grâce 1668, on trouve l'Angleterre, les Pays-Bas et la Suède ligués contre la France. En 1717 fut aussi conclue une triple alliance où la France, l'Angleterre et les Pays-Bas se donnaient la main pour vaincre l'Espagne.

LA Foudre

Les Grecs adoraient la foudre qu'ils craignaient. Ils la conjuraient par des cris et des sifflements. Là où elle était tombée, on érigeait des autels et l'on offrait des sacrifices pour apaiser la colère des dieux et personne n'osait plus approcher de ces lieux depuis ce moment. Il y a belle lurette qu'on a inventé le paratonnerre.

La hauteur moyenne des Juifs d'Italie est de 5 pieds et 1 pouce.

UN OEUF POUVANT INDIQUER LES HEURES

IL Y A eu des oeufs parfois bien extraordinaires, depuis les oeufs doubles, à deux coquilles ou à deux jaunes, jusqu'aux oeufs avec bosses à leur surface. Mais, c'est probablement la première fois que l'on voit un oeuf comme celui que représente la vignette ci-dessous, avec des marques bien distinctes indiquant les heures sur un cadran, ainsi que les minutes. La



poule qui l'a pondu avait-elle avalé un chronomètre, se demanderait un loustic ? A tout événement, si la surface de cet oeuf pouvait être utilisée en guise de cadran, ce cadran indiquerait la fatidique treizième heure, mais seulement cinquante-cinq minutes. La nature a parfois de ces caprices inexplicables.

LA CHAPELLE SIXTINE

LES PAPES ET LA MUSIQUE

IL FUT question, au cours de la dernière saison artistique, de la venue probable à Montréal et dans les autres centres importants de notre province, d'un quatuor de la chapelle Sixtine, du Vatican. Tout le monde sait que les chanteurs de la chapelle du pape, ont une très haute réputation artistique, et ce qui faisait particulièrement l'intérêt de ce quatuor, c'est que les parties de soprano et d'alto devaient être chantées par des hommes. Mais le quatuor, pour une raison ou pour une autre, ne vint pas en Amérique. Il se peut qu'il y vienne cette année.

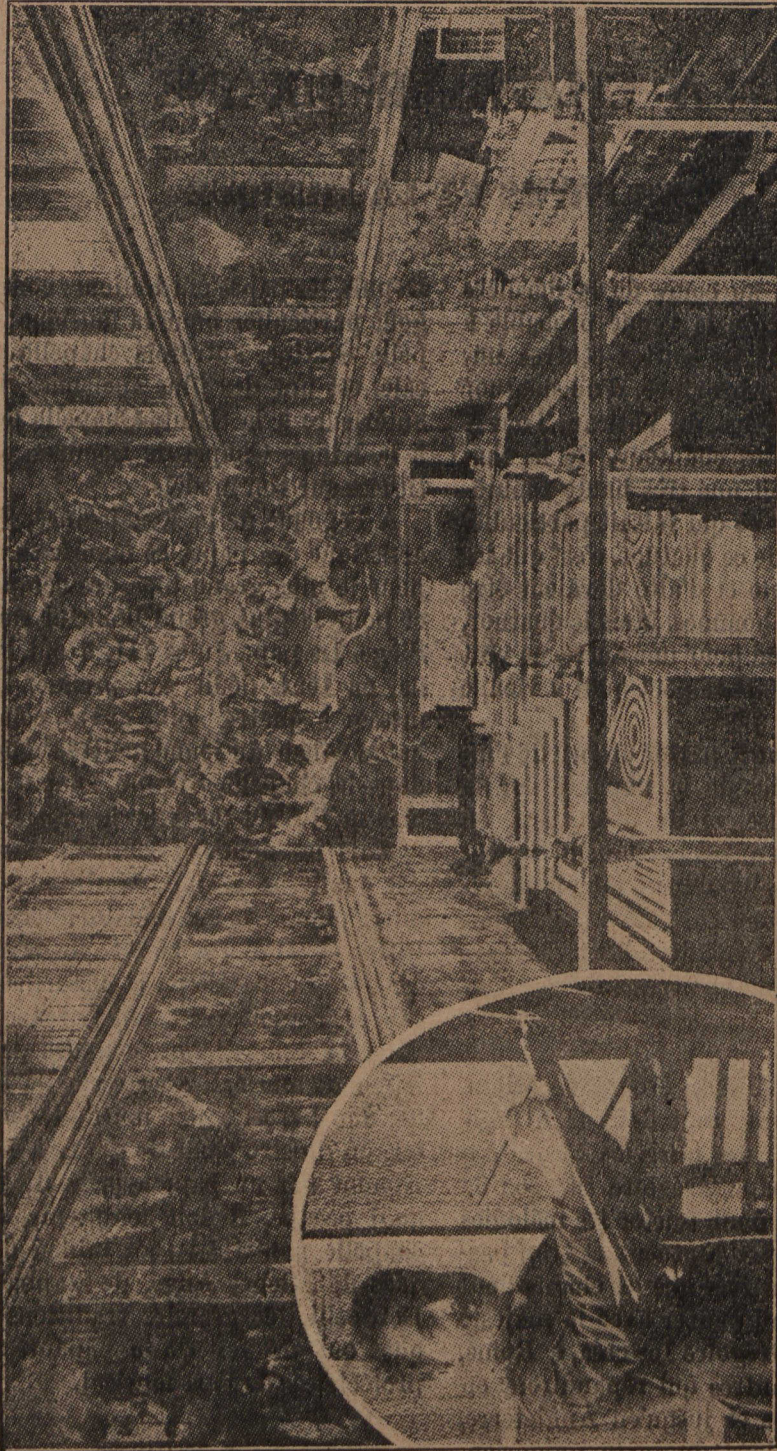
Ceci nous amène à parler un peu de l'influence temporelle de la papauté sur la musique religieuse, et de dire aussi, en quelques mots, ce qu'est la chapelle Sixtine que les étrangers n'oublient jamais de visiter lorsqu'ils vont au Vatican, à Rome. Plusieurs de nos Canadiens l'ont visitée et y ont entendu chanter les meilleurs chanteurs de musique religieuse du monde entier.

Déjà saint Ambroise, évêque de Milan, vers 371, avait introduit dans la liturgie le chant oriental des *alleluias* et des *antennes*, que le pape Grégoire Ier, codifia scrupuleusement pour rejeter les mélodies de sentiment trop voluptueux et trop passionné, et ne conserver que les chants dont la dignité pouvait cadrer avec la majesté du Saint Lieu. Grégoire Ier créa, à Rome, une école de chantres qui répandirent en Italie, en France et jusqu'en Angleterre, les pures traditions du texte grégorien.

Depuis, les papes ont toujours conservé un goût particulier pour la musique; la chapelle Sixtine, autrefois chapelle pontificale, est une des plus anciennes. Elle est antérieure à la Sainte-Chapelle de Paris, à la King's Chapel de Londres, etc., instituées sur son modèle.

À l'époque de la Renaissance, l'activité artistique des papes se manifesta souvent pour le plus grand bien des compositeurs et pour le plus grand honneur du Saint-Siège. Le pape Jules III, à qui Palestrina, en 1554, dédia son premier livre de messes à quatre voix, ayant compris la haute valeur du jeune maître, le fit entrer dans la chapelle Sixtine comme chantre, bien qu'il n'eût pas reçu la prêtrise.

Mais les pontifes contemporains n'ont pas oublié les grandes traditions des premiers papes. Ils ont mis des musiciens, célèbres en Italie, à la tête de la chapelle Sixtine. Le maître de la chapelle pontificale est actuellement don Lorenzo Perosi, dont les oeuvres sont connues dans tout le monde musical. Successeur de Palestrina, don Perosi a une lourde tâche à porter, un illustre passé de gloire à rappeler. Nommé par un pape à la haute fonction qu'il occupe, il doit maintenir, dans la chapelle pontificale, au milieu des fresques de Michel Ange, de Raphaël et de Botticelli, les grandes traditions artistiques qui ont fait de la papauté une des protectrices de l'art musical.



La chapelle Siotine, au Vatican. A gauche, Don Lorenzo Perosi, le directeur de cette célèbre maîtrise; à droite, la tribune où se tiennent les célèbres chanteurs du pape, dont un groupe doit, dit-on, visiter Montréal.

LE GOUVERNEUR DE L'ARIZONA TRICOTE POUR LES SOLDATS

Qui eut dit qu'après une multitude de siècles, l'exemple de Pénélope filant de la laine en attendant le retour des guerriers, serait suivi non seulement par nos modernes tricoteuses, mais aussi par des représentants du *sexe pas beau*, surtout dans l'Arizona, patrie des cow-boys, des Indiens, des francs-tireurs, des chevaux sauvages et des lassos, et scène préférée des metteurs en scène de compagnies de ciné-



ma ? C'est pourtant de l'Arizona que nous vient cet exemple donné par le gouverneur lui-même de l'état, M. George-W.-P. Hunt, dont le sport, favori autant que possible, est le tricotage. Depuis l'entrée en guerre des Etats-Unis, M. Hunt, désireux de faire quelque chose pour son pays, et étant trop âgé et trop corpulent pour s'enrôler, résolut de fabriquer de ses propres mains, de chauds vêtements de laine pour les Sammies des tranchées. Il apprit vite et prit un tel goût à sa nouvelle occu-

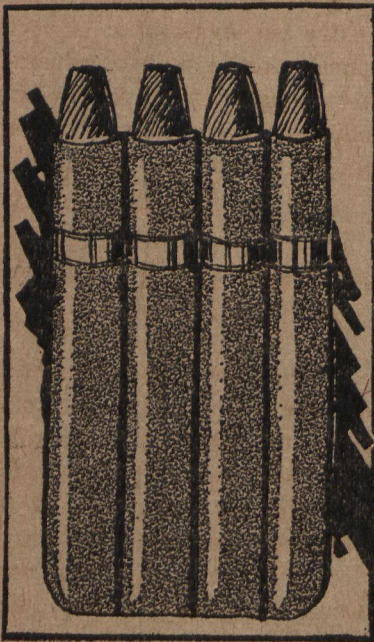
pation que son tricot et ses aiguilles ne le quittent plus. Il tricote en discutant les affaires politiques, en dictant des lettres à ses secrétaires; il tricote en chemin de fer et jusqu'à la Maison Blanche, lorsque le président Wilson le convoque en conférence. Dans une seule journée passée en chemin de fer il a tricoté un énorme cache-nez et une écharpe de six pieds de longueur pour réchauffer un soldat américain l'hiver.

POISSONS ELECTRIQUES

Il arrive parfois qu'en posant le pied sur le sable, au bord de la mer, on éprouve une sorte d'engourdissement douloureux du pied: on a posé le pied sur un poisson électrique qui, se sentant en péril, a lancé sa décharge électrique. L'effet produit par ces poissons appelés électriques est des plus variables. Un poisson de taille ordinaire, est pour ainsi dire foudroyé par son adversaire; il reste immobile pendant quelques instants, que celui-ci met à profit pour l'avaler, avant qu'il ait repris l'usage de ses sens. D'autre part, Humboldt rapporte que les gymnotes du Brésil et de l'Amérique du Sud paralysent à tel point les chevaux et autres grands animaux qu'elles attaquent, que ceux-ci se noient, faute de force et paralysés pour ainsi dire par la secousse électrique. Il en est de même pour les hommes qui souffrent par ces décharges redoutables; toutefois, la commotion électrique produite par les torpilles est bien moindre: c'est tout au plus si le nageur éprouve un engourdissement douloureux.

PROTEGEZ VOS CIGARES

LORSQUE vous avez acheté quelques bons cigares très chers qui vous feront passer tantôt quelques moments de douce volupté en les dégustant, il est fort désagréable de les retrouver dans votre poche, quelques heures plus tard, tous brisés et rendus infumables par ce fait. La casse peut se produire parfois par accident, mais jamais quand il s'agit de cigares de prix,



cela vous donne toujours comme un regret de l'argent que vous avez jeté en pure perte. Alors, pour ne pas être sujet à de tels désagréments, voici un nouveau porte-cigare de poche qui résoudra ce problème pour tous les fumeurs. Il est fait de cuir et agencé de telle façon que lorsque les cigares y sont introduits ils peuvent recevoir même une forte pression dans une foule sans qu'ils puissent se briser. Ce porte-cigare précieux doit se trouver actuellement chez tous les marchands de tabac.

INVENTION INGENIEUSE POUR EVITER LES SUPERCHERIES

COMBIEN de fois a-t-on appris, à Montréal même, dans nombre de grandes administrations, pour ne parler que de notre administration municipale, par exemple, et non sans stupéfaction, que des documents de la plus haute importance étaient disparus mystérieusement: soumissions, suggestions, plans et devis, etc. Dans bien des cas, ces disparitions étaient d'autant plus étranges que les documents avaient été régulièrement déposés dans une boîte scellée. Y avait-il eu vol, supercherie? La boîte avait-elle un double fond? On l'ignorait, mais le scandale allait son train.

Avec la nouvelle invention ces dangers de substitution, de modification, de supercherie ou de vol seraient presque impossibles, attendu que le propriétaire d'un document pourrait le déposer dans la boîte scellée, devant témoins, et assister à son entrée à l'intérieur du réceptacle. Il s'agit ni plus ni moins d'une boîte métallique, avec côtés munis de verres et éclairée à l'intérieur par une ampoule électrique.

Et, si par exemple, les boîtes de scrutin étaient construites de cette façon combien de fraudes électorales et de contestations d'élections pourrait-on éviter? Le sous-officier rapporteur serait obligé de déposer le bulletin dans la nouvelle urne, devant l'électeur qui se rendrait compte que son bulletin est bien enregistré. Il ne serait pas facile non plus d'ajouter des bulletins additionnels, ou de remplacer ceux qui s'y trouvent. Avant, pendant et après la votation, tout se ferait au grand jour.

Cette invention est certainement des plus pratiques, et elle devrait attirer l'attention de ceux qui nous dirigent.

— o —

LE VASE DE TANTALE

On désigne sous ce nom un vase tel que quand il est rempli il se vide seul, en sorte que le liquide semble fuir les lèvres du buveur, et que celui-ci, s'il est très avide, subit, en petit, le supplice auquel Tantale était condamné dans les enfers.

Les récits fabuleux de la Grèce nous rapportent, comme on sait que ce roi du Péloponèse ne craignit pas de tuer son fils Pélops et de le servir à manger aux dieux



de l'Olympe qui étaient venus lui rendre une visite. Jupiter, le dieu des dieux, devina le crime; mais Cérès n'écoutant que sa faim, dévora rapidement une épaule du jeune homme, Tantale fut condamné à vivre dans les enfers, le corps à moitié plongé dans un lac dont les eaux se baissaient devant lui lorsqu'il cherchait à y calmer sa soif toujours ardente, et dont les bords étaient ombragés d'arbres qui se relevaient lorsqu'il voulait cueillir leurs fruits savoureux et calmer ainsi sa soif dévorante. Ajoutons, pour compléter ce roman, que Pélops fut ressuscité et obtint des dieux

une belle épaule d'ivoire en échange de celle que la déesse avait déchirée à belles dents.

Les vases de Tantale sont quelquefois des verres à double paroi comme l'indique notre gravure. En fabriquant un de ces verres, l'ouvrier a soin d'introduire entre les deux lames un liquide, coloré comme le vin, qui n'aura plus d'issue pour s'échapper que lorsque le vase sera terminé complètement. Si l'on incline le verre, celui-ci paraît toujours plein, et le liquide suivra le mouvement; il pourra même être posé entre les lèvres avec le bord qui y sera porté mais il ne s'échappera pas de son enveloppe et on ne pourra boire qu'à la condition de remplir réellement le verre, bien qu'il paraisse déjà plein.

— o —

TRAVAUX DE FEMMES OU D'HOMMES

CERTAINS métiers sont tellement l'apanage des femmes, que la presque totalité des hommes rougirait de les exercer. Cette façon de penser n'est pas particulière à nous autres modernes, les Anciens avaient à ce sujet des idées analogues, à telle enseigne que, lorsqu'ils voulurent faire commettre à Hercule une grande sottise, ils ne trouvèrent rien de plus ridicule que de le montrer filant aux pieds d'Omphale. Cependant, sans souci de tels préjugés, quelques hommes n'hésitèrent pas à rivaliser avec les femmes dans le maniement des fuseaux. Ainsi, au moyen-âge, dans bien des couvents, les moines fabriquaient de la dentelle; le père des l'abbaye de Volstropp, dans le comté de Lincoln, était les plus célèbres dentelliers. Aujourd'hui encore il existe en Saxe quelques ouvriers en dentelle.

— o —

MANCHONS DE ROSES

L'AN dernier la femme ultra-féminine a succombé à la tentation de créer des manchons estivaux, inédits, de roses. Par contagion, le parasol et le chapeau ont aussi été garnis de roses en aussi grande quan-



tité que possible. Ce déluge de délicates fleurettes a donné à nos gentilles et gracieuses mondaines un cachet charmant bien agréable à l'oeil.

La mode évolue, d'année en année, d'une façon étourdissante; après l'aurore aux doigts de roses nous voilà arrivés aux dames aux manchons de roses, Verrons-nous

bientôt les robes vaporeuses printanières faites uniquement de pétales de roses? Qui sait? L'extravagance n'a point de limites.

UNE CHEMINÉE PITTORESQUE

LA Villa Sardou, à Callet, France, déjà rendue célèbre par la mort de la *grande Rachel*, une des plus grandes actrices du siècle dernier et la rivale de Mlle Mars, est aussi renommée pour les originalités qu'elle renferme. Parmi celles-ci on peut mettre



Une cheminée faite en imitation de tronc d'arbre.

au premier plan la cheminée monumentale que vous montre notre gravure. Cette cheminée est construite dans une imitation de tronc d'arbre et donne le plus bel effet lorsqu'elle est éclairée. Elle est située dans le manoir du célèbre dramaturge Victorien Sardou, et il se trouvait dans ce manoir une bibliothèque de près d'un million de volumes.

EN EGYPTE

LA CUEILLETTE DES FEUILLES DE PALMIER
DESTINÉES À LA FABRICATION DE MATELAS
POUR LES BLESSÉS ANGLAIS DE
L'HÔPITAL DU CAIRE

Les palmiers habitent les régions chaudes de l'Amérique, surtout, et aussi d'Afrique, d'Asie et d'Australie. Les fleurs, groupées en régimes à l'abri de grandes écaïlles sont étrangement disposées dans l'arbuste. Les fruits sont des baies (dattes) ou des drupes (noix de coco). Ils fournissent également du sucre, des boissons fermentées, des huiles, du beurre et des matériaux de construction. Beaucoup de ces plantes sont remarquables par leur port, leur aspect élégant, et ont place dans les jardins et les serres. Toutes les espèces



Curieuse manière employée par les Indigènes pour atteindre le sommet du palmier où se trouvent les feuilles.

demandent pour prospérer, une grande humidité du sol.

— 0 —

MONTAGNES RUSSES POUR PATINS À ROULETTES

UNE des attractions les plus intéressantes de la patinoire de *Earl's Court*, à Londres



est assez fouillée, puisque nous y trouvons des

est sans contredit les montagnes russes construite dans le même genre que celle que nous pouvons voir au parc Dominion, à Montréal, mais beaucoup plus divertissante. Une vue des nouvelles montagnes russes.

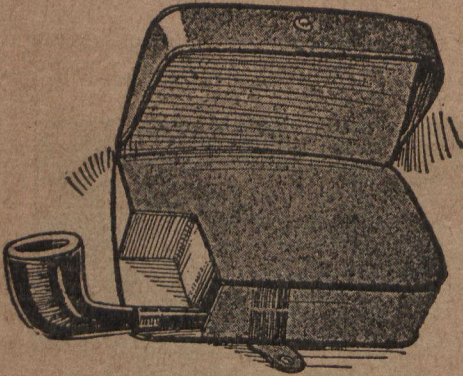
santes attendu que l'on se sert de patins à roulettes au lieu des petits wagons que nous avons l'habitude de voir.

La patinoire de *Earl's Court* a 60,000 pieds carrés et peut recevoir 4,200 patineurs en même temps.

— 0 —

BOITE COMBINEE POUR LA PIPE ET LE TABAC

Voici une blague à tabac qui plaira à nos nombreux lecteurs, grands fumeurs de pipe. Sur le côté inférieur de la pochette est ré-



servée une place pour y introduire la pipe lorsqu'on est fatigué de fumer, ce qui n'empêche aucunement d'y introduire une bonne quantité de tabac. La pochette peut aisément se placer dans la poche et empêche la pipe de répandre ses cendres dans la poche des vêtements. La pochette est tenue fermée par une petite lanière munie d'un bouton à pression. C'est très pratique et très propre.

LES BIZARRERIES DE LANGAGES

UN Anglais fort désireux d'apprendre notre belle langue, un professeur dicta un jour cette phrase :

“Cinq moines, ceints d'une corde, portaient sur leur sein le seing du saint-Père.

Le pauvre Anglais, malgré toute sa bonne volonté, ne parvint jamais à écrire cette courte dictée sans fautes, sans se la faire expliquer.

Mais, à son tour, il surprit son professeur, à qui il enseignait l'anglais en échan-

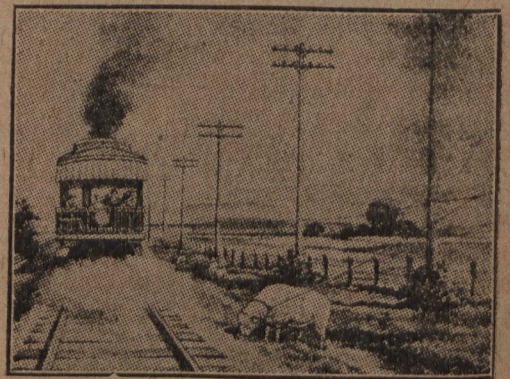
ge de ses leçons, en l'obligeant de faire l'analyse logique de la phrase ci-dessous, d'expliquer la fonction de chaque mot *“That”* et de cracher autant de fois qu'il s'agissait de le prononcer, en se passant la langue entre les dents.

Il s'agit du cas d'un inspecteur d'école reprenant un instituteur qui a reproché à tort à un élève d'avoir employé le mot *“That”*, et il dit :

“I am sure that that “that” that that pupil used was right.”

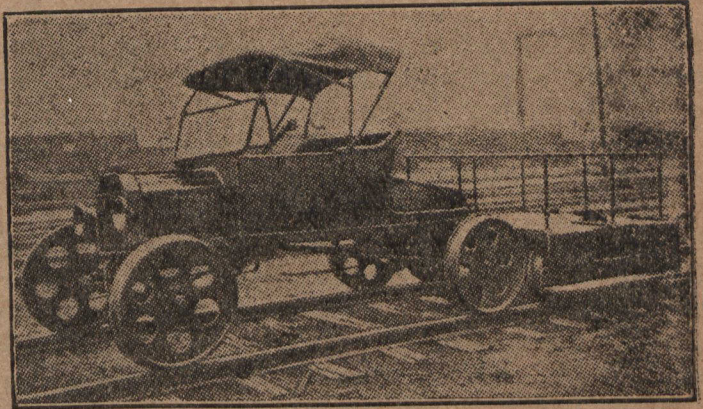
PATURAGES A PROXIMITE DU DANGER

DANS les pays où les troupeaux sont trop nombreux et où les paturages sont moins abondants que dans notre province, on a trouvé un moyen ingénieux de faire paître les moutons, le long de la voie du chemin de fer, sans qu'ils soient exposés à être écrasés. On les attache solidement avec des cordes justes assez longues pour leur permettre de paître près de la voie, sans



qu'ils puissent y aller. Ils se trouvent ainsi à bénéficier d'un terrain neuf où il n'y a jamais eu de paturages auparavant. Cette méthode vient d'être tentée avec succès dans l'Illinois.

MOYEN RAPIDE DE TRANSPORTER LES OUVRIERS SUR LA VOIE FERREE



Voici une invention qui n'exige pas de frais considérables et dont l'utilité est incontestable, dans tous les pays, surtout au Canada et dans notre province, où la coupe de bois se fait sur une haute échelle, dans des régions où le chemin de fer ne passe qu'à certains jours, à cause de la population trop clairsemée. Cette invention est surtout utile, lorsqu'il s'agit de réparations à la voie, ou de travaux urgents, devant être accomplis très rapidement au loin, par une équipe assez considérable d'ouvriers.

On se sert, aujourd'hui, pour transporter ces ouvriers d'un endroit à un autre, de petits wagons à bras, qui ne sauraient avoir la rapidité d'une voiture automobile, ni le logement du truck que cette voiture traîne, sans compter la fatigue imposée aux hommes pour transporter les travailleurs et leurs outils. Dans les cas de feux de forêts, par exemple, cette invention devient presque indispensable, puisqu'il n'est plus nécessaire d'attendre après une locomotive et que le coût du transport est de beaucoup moins considérable.

Il s'agit donc d'une voiture automobile, sans volant et munie de roues avec gardes comme celles des locomotives et wagons, pouvant s'emboîter sur la voie. Cette voiture automobile n'a pas besoin d'être pesante, du moment qu'elle a la force nécessaire pour traîner sur les rails un wagon-

net pouvant contenir une vingtaine d'hommes avec leurs outils. Le chemin de fer *Michigan Central* a adopté ce mode de transport rapide pour ses équipes d'ouvriers. Dans l'Abitibi et autres endroits éloignés de notre province, on trouverait tous les jours à utiliser ce nouveau mode de transport rapide et efficace.

— o —

LA PUISSANCE DU COEUR HUMAIN

PRATIQUEMENT, le cœur est une pompe de 8 pouces de haut sur 5 pouces de large. Cette pompe fonctionne 70 fois par minute; 4,200 fois par heure; 100,000 par jour; 36,792,000 par an et 2,575,400,000 fois en 70 ans. A chacun de ces battements, il lance, en moyenne, 3½ onces de sang dans la circulation, 2 gallons par minute, 105 gallons par heure et 10 tonnes par jour.

Tout le sang du corps, qui est d'environ 7 gallons, passe toutes les deux ou trois minutes à travers le cœur. Ce petit organe déploie une force capable d'élever 46 tonnes à un pied de hauteur.

— o —

LE SONGE DE SAINT-JOSEPH

Le mois de Mars se trouvant sous le patronage de Saint-Joseph, voici une jolie et naïve légende encore d'a-propos :

“Saint Joseph eut un songe, tandis qu’il était dans la grotte, à Bethléem.

“Affligé par le mauvais cœur des aubergistes qui avaient refusé d’ouvrir leur huis à la Vierge portant son Fardeau sacré; peiné de voir son épouse et son Dieu partager avec lui cette mauvaise étable, il s’était endormi avec un lourd sanglot.

“Cependant, sa tristesse se dissipait dans le sommeil car, doux charpentier, il rêvait qu’il édifiait, pour ces deux êtres qu’il chérissait, un palais de bois rares et de pierres précieuses. Bientôt, cette construction lui paraissait achevée, et Marie et Jésus y reposaient sur des lits somptueux.

“C’est alors que l’artisan se réveilla dans la crèche aussi misérable qu’avant qu’il s’endormit. Mais son âme, devant la divine réalité, fut emplie soudain d’un tel amour qu’il estima que la joie que donne la pauvreté en Dieu dépasse infiniment toute autre joie.

“Il entendit Notre-Dame lui dire :

“— Nous sommes bien heureux.

“Et il ne sut lui répondre que par des larmes qui mouillèrent la paille où souffrait le Messie. Amen”.

FRANCIS JAMMES.

UN DESERT PRESQUE A NOS PORTES

PEU de gens savent que le désert le plus aride et le plus dangereux du monde à traverser est situé en pleine Amérique du Nord. C’est le désert de Cocapah.

Il occupe une superficie très restreinte

— 300 acres environ — à une altitude assez élevée, à l’est des Etats-Unis. Au centre, se trouvent deux petits lacs, en sorte que, d’apparence, c’est le désert le plus innocent qui soit.

Mais le sable dont il est constitué s’échauffe à tel point sous les ardeurs du soleil qu’il brûle littéralement les chaussures des voyageurs assez hardis pour en tenter la traversée. A peine l’ont-elle à moitié franchi que les bêtes de somme tombent épuisés, laissant leurs conducteurs aux prises avec une soif ardente qui les consume et les abat. Nombre d’entre les explorateurs de cette région désolée ont succombé avant d’atteindre l’extrémité de ce plateau.

L’ORIGINE DE LA POLKA

ON prétend en Autriche que l’origine de la polka est due à une servante qui, s’ennuyant dans sa cuisine, se mit à danser un peu au hasard, chantant un air de son pays. Ses maîtres l’ayant surprise la firent venir dans leur salon, où elle redansa devant un musicien, nommé Neruda qui nota la musique et le pas. Peu de temps après, en 1830, la nouvelle danse fut essayée dans un bal.

En 1835, la danse parut à Prague, où elle reçut le nom de polka à cause de son demi-pas, parce que “polka”, en tchèque, signifie “moitié”. C’est quatre ans plus tard que la polka fut définitivement lancée à Vienne avec un énorme succès et en 1840 le Hongrois Raab exécuta pour la première fois une polka à Paris, au théâtre de l’Odéon. La danse fameuse a depuis fait quelques progrès à Paris, en Amérique et même au Canada où parfois on en abuse.

LA MUSIQUE EXOTIQUE

POUR les profanes, la musique orientale, surtout celle des peuples un peu primitifs, ne semble que du bruit. Mais le premier effroi dissipé, les oreilles s'accoutument à ces bruits nouveaux et l'on devine qu'ils ne sont pas sans intentions ni sans pensées. La vignette ci-contre représente une jeune musicienne Laotienne assise au milieu de son bizarre instrument. Cet instrument à percussion est très populaire par



toute l'Indo-Chine, et nombre de Canadiens qui ont visité les expositions de Paris, Buffalo, Chicago et San-Francisco, se souviennent certainement de l'avoir entendu jouer par des interprètes du type représenté dans la vignette ci-dessus. Ils n'ont pas du trouver ce genre de musique fort beau; mais c'était tout de même curieux à cause de la nouveauté.

NOUVEAU PROCÉDE POUR FABRIQUER LE PAPIER

UNE compagnie de l'état de New-York a inventé un nouveau procédé pour fabriquer du papier à journaux avec toutes sortes de bois à pâte de papier moulu, sans employer aucune proportion de sulfate. M. George-C. Sherman, président de la compagnie a dit ce qui suit, dans une entrevue donnée au représentant du *Paper Trade Journal*:

“Il faut deux cordes de bois pour faire une tonne de pâte de bois moulu. On emploie 20 pour cent de plus de bois pour faire du papier avec 20 pour cent de sulfate qu'avec tout le bois moulu. Il faut un cinquième de plus de superficie de bois par la méthode du sulfate”.

Si ce procédé se généralise, il contribuera grandement à la conservation des forêts du Canada. On réalisera aussi une grande économie sur les frais de la fabrication du papier à journaux et la consommation du soufre, que l'on demande pour la manufacture des munitions.

NOUVEAU SYSTEME DE TELEGRAPHIE SOUS- MARINE

Un ingénieur propose un système de télégraphie acoustique sous-marine, différant sensiblement sous le rapport de l'installation, du système de cloches.

Un simple fil tendu entre les parois métalliques du navire est mis en vibration au moyen d'une roue de friction ou d'un électro-aimant. Ce dispositif agit comme un instrument de musique à corde et les vibrations se communiquent aux parois des navires qui les transmettent dans toutes les directions. En faisant vibrer le fil à intervalles on peut transmettre des dépêches d'après l'alphabet Morse. On peut encore, en tendant plusieurs fils, obtenir des sons de hauteurs diverses et transmettre des signaux musicaux faciles à interpréter.

Les signaux sont reçus dans un téléphone.

Lors des expériences entreprises par la marine de guerre américaine, on a perçu les signaux à une distance de 15 milles.

— o —

L'ORIGINE DU MARECHAL JOFFRE

M. André Liouquet, ancien archiviste de la ville de Rivesaltes, veut bien nous communiquer les renseignements suivants sur la généalogie du maréchal Joffre. Il existe à Rivesaltes même plusieurs familles "Joffre" qui, pour le quart d'heure, prétendent être cousins germains du maréchal et n'ont cependant aucun lien de parenté avec lui.

L'examen des livres de la paroisse de Rivesaltes montre dès 1685 plusieurs familles Joffre. Il y a une famille Joffre ex-

erçant la profession de "botter" (tonnelier); il y en a une autre qui exerce celle de "fourné" ou "flaqué" (boulangier); il y a enfin une famille Joffre qui est "tichadau" (tisserand).

Le maréchal Joffre appartient à la première de ces familles. Son nom a paru pour la première fois dans l'histoire locale de France, en 1746, sous la forme "Joffra" dans un acte de concession des eaux de l'Agly.

— o —

LES SCARABEES ET LES GAZ ASPHYXIANTS

Les Boches qui croient avoir inventé les horribles gaz asphyxiants, ont été devancés en cela par deux insectes connus en histoire naturelle sous les noms de "Brachinus crepitans" et de "Brachinus explosivus".

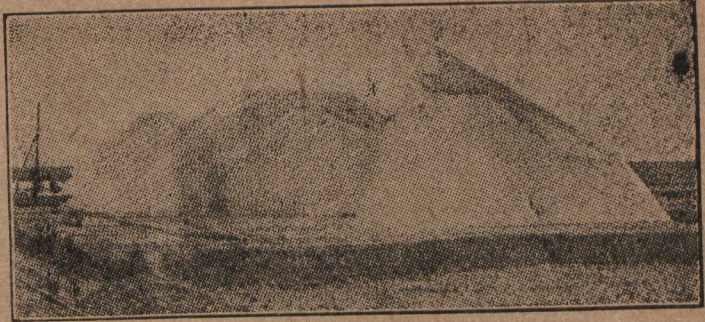
Ce sont deux espèces de scarabées. Le premier appelé vulgairement en Angleterre "scarabée bombardier", lance à la face de l'ennemi qui le poursuit — en l'espèce un insecte de taille supérieure — un fluide très spécial, lequel, au contact de l'air, produit une petite flamme de couleur bleu vert qu'accompagne une sorte de fumée extrêmement irritante et empoisonnée.

On trouve plus spécialement le "Brachinus crepitans" sur les deux rives de la Tamise, à son embouchure.

L'autre, le "Brachinus explosivus" est plus curieux encore; il lance de petites bulles comparables à des larmes ou à des bulles de savon emplies d'un gaz analogue, qui empoisonne l'atmosphère autour de lui.

Est-ce en lisant des traités d'entomologie que les Allemands ont eu l'idée d'employer les gaz toxiques?

COMMENT ON SE PROCURE LE SEL



Le sel est indispensable à l'alimentation, mais le plus grand nombre de ceux qui en font usage ne se doutent pas qu'avant de leur parvenir tel qu'ils le voient et le goûtent, il passe par plusieurs phases et de multiples manipulations. A son extraction de la mine, il est d'abord traité comme un minéral, puis dépouillé de ses alliages, puis de ses impuretés, puis cristallisé, puis raffiné avant de devenir sel de table proprement dit. Mais, procédé beaucoup plus ancien, et remontant aux premiers siècles, on extrait le sel aux eaux mêmes de la mer. L'industrie n'était pas alors perfectionnée, et le travail des machines modernes était accompli par le soleil, bien que d'une manière combien plus rudimentaire.

Les anciens Grecs, Romains, Egyptiens, Chaldéens, etc., n'avaient pas d'autre manière de se procurer le sel que par l'évaporation des dépôts de la mer, et si ce mode primitif subsiste encore aujourd'hui dans la plupart des pays chauds, c'est que jusqu'à la révolution française, le sel était véritablement un aliment de luxe, à cause des rigueurs du fisc. Jusqu'à cette époque du reste, l'industrie n'était pas encore fort avancée.

Dans les pays tempérés où le climat n'est pas toujours sec, l'extraction du sel de la mer, n'est pas aussi facile, car si la pluie est parfois nécessaire au lavage des dépôts, il faut, par contre, beaucoup de soleil pour que le travail d'évaporation se produise efficacement.

En Espagne, principalement dans la baie de Cadix, on s'occupe grandement de

la récolte du sel marin. On procède, pour cette récolte, par la construction de bassins à peine plus élevés que le plus haut niveau de la mer et tout près de la ligne de démarcation des hautes marées. Lorsque l'eau de mer qu'on y a conduit par des canaux artificiels, avec portes d'écluses primitives, s'évapore, on obtient les premiers dépôts contenant les différents sels marins. Ces dépôts doivent être bouleversés à la pelle afin de permettre au soleil de commencer son premier travail de séchage et de purification. Après cette première phase, on sépare le sel comestible des autres sels qui contiennent la plus grande partie d'impuretés. Ce sel se cristallise alors et forme des monticules comme on en voit dans la gravure ci-dessus. Le soleil durcit ces cristaux de telle façon que l'eau des pluies procède ensuite au lavage des impuretés de surface. Et lorsqu'il ne pleut pas assez, on s'arrange pour arroser les dépôts, lorsque le chose est possible. Une fois lavé le sel comestible contient bien encore environ 15 pour cent d'impuretés, mais on l'expédie tel quel à la raffinerie, bien souvent, on ne le raffine pas davantage et l'on se contente de le râper. Le sel brut est fréquemment employé dans les cas de maladie. On considère qu'au Canada la récolte du sel marin se ferait dans des conditions plutôt difficiles et dispendieuses, et l'on consomme plutôt le sel pris dans les mines qui existent en

grand nombre dans les endroits où le sol est argileux. Cependant, sur les côtés, il se trouve plusieurs particuliers qui récoltent le sel de la mer.

— o —

COMMENT ON PEUT ETRE A LA FOIS PIANISTE ET CUISINIER

UN collaborateur d'Edison a découvert un procédé pour utiliser la force dynamique d'un piano; naturellement, l'application de cette force restreinte ne peut être faite qu'à des usages domestiques. Et ce jeune savant l'a appliquée immédiatement à la cuisine de son patron où, comme bien vous pensez, le fourneau est électrique.

Une difficulté se posait, c'est le réglage du temps, tous les morceaux de musique joués au piano n'ayant pas la même durée, ni le même mouvement et les divers aliments exigeant des cuissons variées.

Mais l'inventeur a parachevé sa trouvaille en dressant un tableau synoptique où se trouvent indiquées toutes les concordances. Il sait quels mets conviennent à la *Réverie* de Schumann et à l'*Opus 106*. L'oeuf à la coque, réservé aux petites mains, accompagne à merveille les récréations favorites de la méthode Renaud. Les Berceuses donnent un feu doux dont les crêpes s'accommodent; les Polonaises de Chopin s'imposent aux rumsteaks qui veulent être saisis. L'entr'acte de *Cavalleria* fournit un macaroni bien filant; les mélodies de Gounod, de bons petits pois à la française. Le premier acte de *Crépuscule des Dieux* mesure exactement la cuisson d'une dinde; la *Tétralogie* au complet suffit à un repos de noces. Ni Wagner ni les autres n'avaient sûrement dû prévoir cet emploi de leur musique.

LA VIRTUOSITE D'EDMOND ROSTAND

ON ne se rend véritablement compte de la valeur des écrivains que lorsqu'on les perd. Depuis longtemps pourtant, la gloire souriait à Edmond Rostand, et la moindre de ses productions ne pouvait laisser les contemporains indifférents.

Au temps déjà lointain des joutes littéraires, une ballade anonyme parut sans signature dans *Comœdia*. Les rimes étaient peu communes: en *sard*, en *nées*, en *tand*. Rostand rimait avec Eros tend, rose étang; rentre au stand; *extra muros*, tant. Il s'agissait de reconnaître l'auteur d'après sa facture lyrique.

Edmond Rostand ne s'y trompa point. Le lendemain même il envoyait au journal sa réponse. "La ballade est de Bergerat!" affirmait-il. Et, se jouant des difficultés, il avait choisi des motifs rares: Bergerat rimait avec arpège errât, Humbert gera, hébergera, qu'une bergère a...

Et nous vîmes un tel défilé en *inge* et en *qui* que nous en fûmes éblouis: sphinge, photinge, assaki, phorminge, syringe, raki, ginge, singe, droscki, Comminge, piquinge, kaki, Thuringe, myringe... Il manquait une rime en *inge*. Rostand se souvint de ses attaches provençales. Il tricha quelque peu, mais il trouva ceci:

— Tu m'as fait des vers: je m'en *vinge!*

— o —

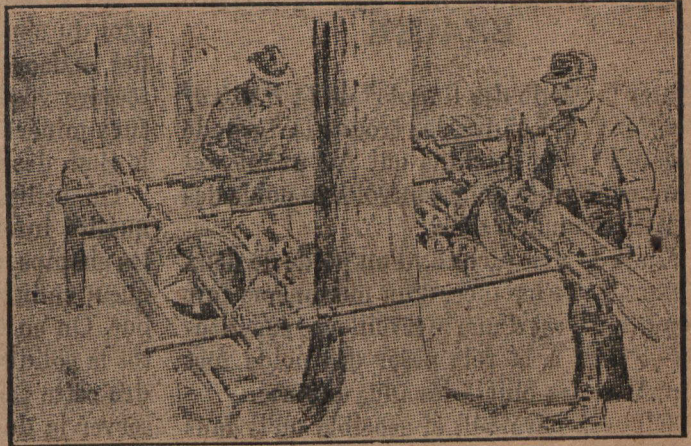
NATURELLEMENT un homme doit cesser de *flirter* avant que la jeune fille tombe en amour avec lui; mais comment faire maintenant que la plupart des jeunes filles tombent en amour avant qu'on ait eu le temps de *flirter avec elles*.

LA HACHE DU BUCHERON REPLACEE PAR LA MECANIQUE

Notre distingué sculpteur canadien Alfred Laliberté, a bien fait d'immortaliser dans une de ses principales oeuvres intitulée: *Le bûcheron, le geste large et plein d'envolée du rude*

travailleur de nos forêts, car, avant peu la mécanique aura remplacé l'effort humain, et l'on sciera à l'aide de scies à moteur, à leur base même, les hôtes séculaires de nos grands bois. Il faudra encore de nombreuses équipes d'ouvriers pour diriger ce travail mécanique, mais l'aspect même de nos chantiers lointains pourrait bien changer, attendu que ceux qui iront y habiter pendant la période de la coupe du bois, devront nécessairement être des ouvriers plus experts, partant plus instruits que les bûcherons d'aujourd'hui.

Dans plusieurs chantiers des plus modernes, même au Canada, mais surtout aux Etats-Unis, on n'abat plus les arbres à la hache; on les scie à l'aide de la scie mécanique que l'on peut voir dans la gravure ci-dessus. Cette scie est transportée sur un truck portant le moteur destiné à la mettre en mouvement. Deux hommes l'enlèvent du truck et la fixent autour de l'arbre qu'on veut abattre, mais elle demeure reliée au truck portant le moteur par un long fil lui fournissant le courant nécessaire. La gravure nous fait voir comment fonctionne, sur deux axes parallèles, la scie à ruban, à une vitesse vertigineuse. Ainsi, le travail qui exigeait jusqu'à main-



tenant, une demi-heure d'efforts pénibles est accompli en quelques minutes, et beaucoup plus proprement. Le géant de la forêt tombe comme auparavant, dans la direction que veulent lui donner les contremaîtres. L'ouvrier qui remplace le bûcheron n'a pas besoin d'avoir les muscles de ce dernier; il ne doit faire preuve que d'intelligence dans la manoeuvre de l'instrument dont il se sert.

— o —

NOTES ENCYCLOPEDIQUES

EN 1918, le Japon a lancé 65 navires de plus de mille tonneaux ou un tonnage de plus de 193,417 tonnes.

Ce nombre représente un excédent de 36 navires et 74,079 tonnes de plus que l'année précédente.

* * *

Les journaux canadiens paient annuellement environ \$3,500,000 pour leur papier.

* * *

En 1917, le Canada a produit 650,000 tonnes de papiers à journaux.

— o —

LA BALANCE LA PLUS EXACTE

DANS la "salle des lingots" de la *Bank of England*, à Londres, se trouve la "grande balance", une machine qui fut primitivement construite pour contrôler le poids des petites monnaies d'or.

Haut de sept pieds et d'un poids de deux tonnes, cette balance, d'un mécanisme fort compliqué, est d'une merveilleuse exactitude et peut à la fois peser des poids fort lourds et les objets les plus infimes.

Elle est paraît-il, si sensible qu'il faut l'épousseter avant de s'en servir: faute de recourir à cette opération, la poussière imperceptible qui pourrait s'y déposer, même en quelques minutes, fausserait les résultats de la pesée.

Elle est encore si sensible, qu'un timbre-poste placé sur un de ses plateaux provoque un déplacement de six pouces de l'aiguille indicatrice.

Lorsque, quelques mois après la déclaration de la guerre, la *Bank of England* mit en circulation les coupures de dix shillings et d'une livre sterling appelés à remplacer auprès du public la monnaie d'or qu'on faisait rentrer peu à peu, la balance fut employée nuit et jour à peser les *souverains* et les *demi-souverains* que la banque accumulait dans ses caves.

On découvrit alors que la perte totale de l'or, due à l'usure des pièces pendant leur circulation, représentait environ une perte de vingt-cinq millions.

— o —

UNE MAISON EN COTON

Nous empruntons au journal américain, le "Courrier de Charleston", ces intéressants détails sur une habitation nouveau jeu.

Il y a beaucoup de chance pour que l'emploi du ciment armé dans la construction des maisons disparaisse bientôt. L'architecture végétale va succéder à l'architecture minérale. Voici qu'on construit dans le Sud, des maisons en coton.

On utilise pour cela du coton vert de qualité inférieure, des débris épars dans les champs, même des balayures de fabriques; enfin tout ce qui est jeté comme rebut. On en fait une pâte qui atteint bientôt la solidité de la pierre. Pour comprendre cette transformation, il a suffi d'observer la dureté des boules de papier mâché une fois qu'elles sont sèches.

Le papier mâché sert à fabriquer des meubles à la fois légers et durables.

Le coton architectural est enduit à l'extérieur d'une substance qui le rend imperméable à la pluie.

Il faut, pour construire une maison en coton, moitié moins de temps que pour bâtir un semblable édifice en briques. Enfin, ce genre d'immeubles est à l'épreuve du feu, d'une solidité incontestable, et il coûte trois fois moins cher qu'une habitation ordinaire.

— o —

CE QU'ON PERD AUX COURSES

UN statisticien a calculé qu'en un an, sur les différents champs de course du monde entier, les joueurs laissent près de 300,000,000 de dollars. Les Australiens pour leur part, environ 100 millions par an; l'Angleterre, environ 60 millions; les États-Unis, 50 millions, et la France vient en quatrième ligne, avec près de 40 millions.

— o —

VEHICULE POUR ENFANT

Ce véhicule est réellement un tricycle mû par une chaîne sans fin. La bande d'arrière met en mouvement une chaîne qui fait



tourner l'axe des roues d'arrière du véhicule.

Comme exercice, l'invention offre de grands avantages. L'enfant se tient debout, position qui développe ses poumons; les muscles sont exercés comme dans la marche.

En ce qui concerne la roue qui sert à se diriger, elle peut se mouvoir en n'importe quel terrain.

Le cadre est fait en feuilles d'acier et la courroie ou chaîne sans fin est formée de petites lames de bois assemblées par des petits rivets. Les roues, qui ont huit pouces de diamètre, sont munies de caoutchoucs. Les engrenages sont fortement recouverts de façon à éliminer tout danger ou accident.

UN COUVERCLE POUR LES BOISSONS

UNE intéressante innovation vient de faire son apparition dans la préservation des boissons préparées avec de l'eau gazeuse. Elle a la forme d'un couvercle posé légèrement sur le verre, tendu sur la surface supérieure puis tordue au-dessus. De cette manière il en préserve le contenu des poussières et conserve la force de l'eau gazeuse jusqu'au moment où l'acquéreur est prêt à la boire.

Ce nouveau couvercle ressemble à une coupe en papier de grande dimension, ayant le fond coupé. Le verre de soda est placé dans la large ouverture de la coupe de papier, puis celle-ci est remontée jusqu'à ce qu'elle adhère parfaitement aux parois supérieurs du verre, alors une grande partie de la coupe de papier dépasse l'extrémité supérieure du verre.

Le verre alors est rempli, on tord ensuite la portion de papier dépassant les lèvres du verre et la boisson est scellée dans le couvercle. Lorsque le consommateur reçoit cette boisson il déchire le couvercle et la



déguste consciencieusement certain qu'aucune saleté n'a pu y pénétrer et que l'eau gazeuse n'a absolument perdu aucune de ses propriétés pétillantes.

— o —

UNE ANCEstre DE Mme WILSON

Mme Wilson, la femme du président des Etats-Unis descend de Pocahontas. C'est une touchante histoire que celle de cette fille de chef.

Le sachem Powhatan, son père, commandait à trente tribus d'Indiens vivant le long du plus méridional des trois fleuves qui se jettent dans la baie de Chesapeake; son village comptant douze wigwams, occupait l'emplacement où fut fondé Richmond, capitale de la Virginie. C'était le temps où s'implantaient les premières colonies anglaises, non sans résistance des indigènes. En 1607, le capitaine Smith allait être massacré par un parti de ces derniers, lorsque Pocahontas, alors âgée de douze ou treize ans, lui fit un rempart de son corps et parvint à le sauver. Deux ans plus tard elle courut l'avertir d'un guet-apens dressé contre lui.

Devenue suspecte aux siens, elle fut envoyée vers le Nord par son père, sous la garde du chef établi sur les bords du Potamac. Là, un autre Anglais, nommé Argal, l'acheta pour un superbe chaudron de cuivre, comptant s'en faire un précieux otage, et Powhatan offrit vainement deux cents boisseaux de blés pour recouvrer sa fille. Entre temps, Smith, blessé, s'était embarqué, et on le disait mort. Un de ses camarades, Rolfe, prit insensiblement de l'influence sur Pocahontas, l'amena à se convertir et l'épousa, après qu'elle eût été baptisée sous le nom de Rebecca.

Trois ans plus tard, elle accompagna son mari en Angleterre, où elle eut un grand succès de curiosité et fut présentée à la Cour. Mais au bout de quelques mois, elle mourut brusquement à Gravesend, en 1617.

Pocahontas laissait un fils qui retourna

vivre en Virginie, et auquel se rattachent plusieurs familles de ce pays, dont en particulier celle de la femme du président Wilson.

— o —

L'ANCEstre DES JAMBES ARTIFICIELLES

La jambe artificielle la plus ancienne que l'on connaisse est fort probablement à Londres, au Collège Royal de Médecine. Cette relique de la prothèse antique a plus de deux mille ans d'existence. On la découvrit dans une tombe lors de fouilles exécutées à Capoue en 1885.

Des inscriptions déchiffrées sur la tombe de son possesseur indiquent qu'il mourut en l'an 300 avant J.-C.

Malgré cela, la beauté de cette jambe et le soin de sa construction, sa légèreté et l'ingéniosité de son mécanisme, en font une pièce qui soulève la juste admiration de nos spécialistes modernes.

Cette jambe est faite d'un assemblage de minces plaquettes de bronze, fixées ensemble par des rivets de même métal, et appliquées sur une armature de bois creux. C'est à proprement parler une jambe métallique articulée, et sa forme imite scrupuleusement et avec élégance une véritable jambe.

Autant qu'on puisse en juger, le fabricant avait poussé le scrupule d'imiter la nature jusqu'à peindre ce membre artificiel en couleur chair. La partie supérieure de la jambe comprend un mince cercle de bronze dans lequel s'engageait le moignon. Des courroies de cuir (elles n'existent plus), devaient permettre de fixer la jambe et de la maintenir en place.

— o —

UNE AMELIORATION TRES IMPORTANTE DU TELEPHONE

Tout le monde a des oreilles, mais tout le monde n'entend pas de la même manière ; c'est pourquoi, au téléphone, par exemple, il y en a qui éprouvent sans cesse de grandes difficultés à comprendre. Il y en a qui crient dans l'appareil lorsque la chose n'est pas nécessaire, et le volume de leur voix provoque de telles vibrations qu'il est presque impossible de les comprendre au téléphone.

Pour éviter cet inconvénient et tant d'autres, on vient d'inventer un petit appareil peu compliqué, qui doit être fixé au cornet et qu'on applique fermement contre l'oreille, de manière à isoler les bruits du dehors. A l'aide de cet appareil on peut comprendre un interlocuteur, même s'il crie à l'autre extrémité de la ligne ; et comme on ne lui répond que sur un ton de conversation, il ne tarde pas à prendre ce ton. Si les deux appareils en communication sont munis de la nouvelle invention, on peut converser au téléphone tout aussi facilement que dans un boudoir ou un salon.

L'extérieur de l'appareil récemment inventé, selon que le montre la gravure, a la forme de l'embouchure du cornet auquel il doit s'adapter ; il forme un coussin circulaire à l'intérieur, pour le confort de l'oreille, et tout le tour de ce coussin il y a des ouvertures verticales rayonnant vers



le centre ce qui permet aux éclats de voix, s'il s'en produit, d'être partagés entre ces différentes ouvertures, et de n'arriver que fortement atténués ou amoindris au tympan si sensible de l'oreille humaine.

— o —

LA PRODUCTION DU FROMAGE

La production annuelle du fromage aux Etats-Unis est estimée à 350,000,000 de livres, et celle du beurre à 1,500,000,000 de lbs. La valeur des deux est d'environ \$350,000,000 ; \$50,000,000 de plus que la récolte du blé, un septième de plus que la récolte du foin, un tiers de plus que la récolte du coton, et seulement un cinquième de moins que la récolte du maïs. Il y a 13,000,000 de vaches aux Etats-Unis, soit plus de six fois qu'il y en a en Angleterre, et plus de deux fois le nombre en France.

— o —

COMMENT on se CHAUFFERA DANS UN SIECLE OU PLUS

HOUILLE noire, houille blanche, houille bleue, houille verte, charbon de terre, calorique des chutes, force venant des marées ou des rivières, tout cela est connu par tout le monde, depuis les études des techniciens et des économistes en quête d'énergie de remplacement.

On connaît moins la houille d'or, ou force venant du soleil. En vérité, c'est la houille d'or qui est la créatrice de toutes les énergies vitales, car le soleil féconde la terre et engendre la vie. Mais il s'agit d'industrialiser cette force bienfaisante.

M. Guy de Norès pense qu'un jour viendra où l'on saura utiliser les chaudières héliostatiques chauffées par la chaleur solaire.

On installera des usines centrales aéro-électriques, électro-thermiques et héliodynamiques sur les monts, les plages et la mer. Et qui sait si l'étude plus approfondie des forces encore inconnues de la nature et de l'énergie latente dont sont animées les matières radiantes, étudiées par Becquerel, Curie et Righi, ne nous réserve pas des surprises, c'est-à-dire de nouvelles sources d'énergie, de chauffage et de clarté?

POURQUOI LES CHINOIS SONT-ILS DES CELESTES?

LA légende est curieuse. Le Thibet, disent-ils, cet amoncellement de montagnes, les plus hautes du monde, ce plateau posé en donjon sur l'Asie, est un fragment de planète habitée autrefois par la race jaune.

Comment cette planète s'est-elle brisée? On ne le sait. Toujours est-il qu'un mor-

ceau est venu, avec ses habitants, s'aplatir sur l'Asie, au nord de l'Inde, mais un peu de travers en sorte que les pentes descendaient vers la Chine.

Tout naturellement, les habitants tombés du ciel furent un peu ahuris de la secousse; mais, enfin, remis d'une si terrible alarme, ils eurent froid, très froid, non seulement dans le dos, mais aussi aux pieds, aux mains et au nez.

Alors ils se précipitèrent vers les plaines ensoleillées qui s'étendaient sous leurs yeux et c'est ainsi qu'ils peuplèrent la Chine.

Ils sont les "Célestes" parce qu'ils sont tombés du ciel et c'est pour cette même raison que leur souverain s'appelle modestement "le Fils du Ciel".

LES DENTELLIERS

CERTAINS métiers sont tellement l'apanage des femmes, que la presque totalité des hommes rougirait de les exercer.

Cette façon de penser n'est pas particulière à nous autres modernes, les Anciens avaient à ce sujet des idées analogues, à telle enseigne que, lorsqu'ils voulurent faire commettre à Hercule une grande sottise, ils ne trouvèrent rien de plus ridicule que de le montrer filant aux pieds d'Omphale.

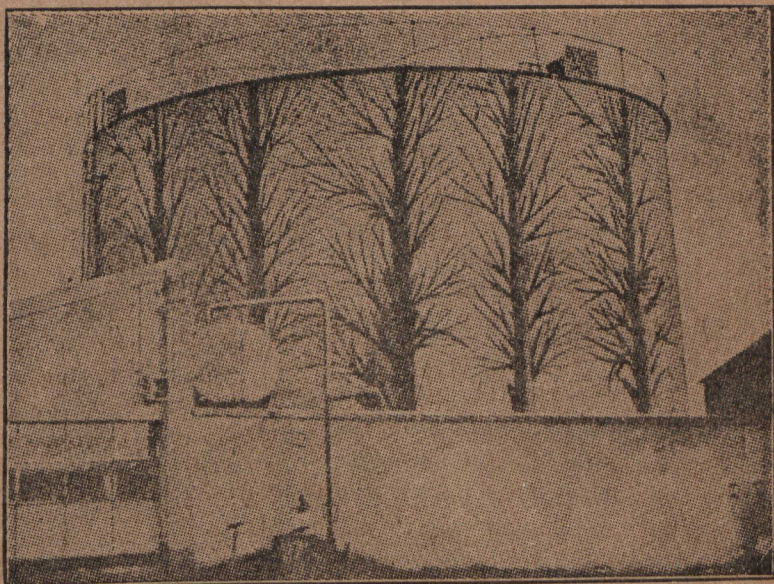
Pendant, sans souci de tels préjugés, quelques hommes n'hésitèrent pas à rivaliser avec les femmes dans le maniement des fuseaux.

Ainsi, au moyen âge, dans bien des couvents, les moines fabriquaient de la dentelle; les pères de l'abbaye de Volstrop, dans le comté de Lincoln, étaient les plus célèbres dentelliers.

Aujourd'hui encore il existe en Saxe quelques ouvriers en dentelle.

HABILE CAMOUFLAGE POUR TROMPER L'ENNEMI

DANS nos campagnes nous remarquons fréquemment des réservoirs d'huile plus ou moins considérables. Ces réservoirs sont nécessaires à l'approvisionnement de la population. Aussi, s'il avait fallu que l'ennemi vînt jusque dans notre pays, il n'aurait pas manqué de s'attaquer d'abord à tout ce qui sert à l'approvisionnement de la population, et nos réservoirs d'huile constitueraient d'excellentes cibles. Il aurait donc fallu lui cacher autant que possible leur existence, et cette sorte de camouflé se pratiquait tous les jours sur le front occidental aussi bien que sur le front oriental. La vignette ci-dessus nous montre un réservoir d'huile en Roumanie, pays excessivement pétrolier, décoré et peint de façon à faire croire à l'ennemi qu'il n'a rien autre chose devant lui qu'un simple bouquet d'arbre. Vue de près cette décoration est sans doute primitive et grossière, mais à une distance assez considérable, on dirait un bouquet d'arbres fort naturel. Et pour déjouer la curiosité des aviateurs ennemis, rien n'empêcherait de recouvrir de factice gazon, le toit du réservoir.



LES FORETS NATIONALES AUX ETATS-UNIS

Les Etats-Unis ont acheté approximativement 1,500,000 acres de terre forestière non arable dans les montagnes appelées Appachian et White. L'idée fondamentale, sur laquelle se base l'établissement de ces forêts nationales, dans les Etats de l'Est, est la protection des bassins des cours d'eau navigables, en vue d'en mieux régulariser le débit. La situation a déjà été beaucoup améliorée par le Service forestier des Etats-Unis qui est chargé du choix et de l'administration de ces terres. Les Etats-Unis possèdent maintenant 152 forêts nationales dans l'Est et l'Ouest, avec un total de plus de 155,000,000 d'acres de terre du gouvernement.

EDUCATION INDUSTRIELLE

Chaque année on recrute, aux Etats-Unis et au Canada, plus de 2,000,000 d'enfants et de jeunes personnes pour les entreprises industrielles et commerciales.

Les statistiques scolaires montrent que 75 pour cent des enfants, qui sortent de l'école entre les âges de 14 et 16 ans, sont employés dans les scieries, manufactures et magasins.

Il est très infime le nombre de ceux qui se mettent à l'ouvrage à cet âge après avoir acquis les connaissances voulues. Ces nouveaux engagés sont employés à des ouvrages hautement spécialisés. Plus tard, ils passent d'un genre de travail à un autre, finissent par devenir des factotums et des ouvriers inhabiles. C'est à peine si un sur cent réussit à devenir un habile ouvrier ou chef d'une spécialité quelconque. Faut-il s'étonner si les patrons manquent de bons ouvriers et si la classe ouvrière est composée de travailleurs maladroits?

Pour remédier à une telle situation, il faut que le Canada établisse une forme quelconque d'enseignement technique, afin que ceux qui se destinent à l'agriculture ou à l'industrie acquièrent au moins les notions préliminaires indispensables à ces occupations. Mais, il faut surtout, selon que le suggèrent actuellement, les citoyens les plus éminents, qu'on transforme les vieilles méthodes, et qu'on force le jeune enfant à fréquenter les écoles.

MADAME RISTORI

Qui se souvient que la Ristori a balancé un moment la réputation de Rachel, que Lamartine la saluait d'un de ses airs enthousiastes, de poète, et que M. Legouvé a écrit pour elle "Béatrix", afin de faire à cette belle Italienne un triomphe complètement français.

La Ristori, qui était de bonne heure la marquise del Grillo, ne paraissait plus guère à Paris,— même comme visiteuse.

Elle habitait Rome, au milieu de la double considération que donnent la fortune et le talent; elle y avait son palais et était reçue à la Cour.

Parfois encore, le souffle de l'art la ressaisissait et l'emportait. C'est ainsi que la Ristori jouait encore, déjà âgée, à Milan. Le cri d'un spectateur incivil l'avait brutalement avertie que l'âge du talent qui charme et qui enivre était passé.

Après cet incident, il ne restait plus sans doute que la marquise del Grillo.

L'ESPAGNE SE MODERNISE

Le gouvernement espagnol a adopté une loi à l'effet de créer des parcs nationaux. Toutes les régions exceptionnellement pittoresques, forêts ou terres que l'Etat peut choisir à cette fin feront partie du système des parcs. Des communications appropriées y pourvoieront des accès faciles. Leur beauté naturelle, leur faune et leur flore, ainsi que leurs avantages géologiques ou aquatiques seront protégés contre la destruction, la détérioration et la défiguration.

COMMENT SE GUIDER LA NUIT DANS LES VILLES MENACEES PAR LES ENNEMIS AERIENS

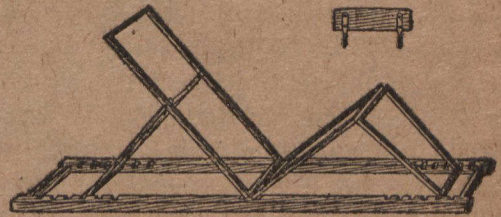


DURANT la grande guerre, afin de se protéger contre les attaques des bandits de l'air, Paris, la capitale du monde, fût plongée dans l'obscurité le soir, et dans un grand nombre de rues et même sur les principaux boulevards, les piétons attardés après l'heure réglementaire pour l'extinction des feux d'éclairage, regagnaient leur domicile avec des projecteurs ou réflecteurs portatifs. Cela ne fût pas toujours facile, et afin de leur venir en aide on a imaginé un truc qui leur fût fort utile. Les poteaux des lumières incandescentes éteintes, les piliers des édifices publics, des grands hôtels, des théâtres et même des saillies de certaines maisons, furent ceinturés ou garnis de miroirs en forme d'œil de chat. Ces miroirs étaient en métal, et lorsque la lueur d'un réflecteur portatifs s'y trouvaient projetée, il s'en suivait une illumination momentanée qui éclairait tout le voisinage et permettait au piéton de se reconnaître, sans que cette lueur isolée fût suffisante pour guider l'ennemi aérien dans son oeuvre de carnage et de destruction. L'expérience a donné satisfaction et cette manière de rendre service aux passants attardés pourrait être adoptée par les villes d'Amérique, si jamais elles se trouvaient dans la triste nécessité de se protéger contre les dangers qui peuvent venir d'en haut.

— o —

INVENTION SIMPLE et UTILE POUR LES MALADES

VOICI une invention dont la fabrication est des plus simple, si simple qu'on peut fabriquer soi-même à la maison, ce lit de repos portatif, pour les malades. Il se compose, comme on peut le voir par la gravure ci-dessous, de simples châssis en bois avec supports et crans d'arrêt, dont l'un, le supérieur, susceptible de se plier à volonté, s'appuie sur la base et doit être recouvert de toile forte dont on se sert pour les pliants ordinaires. Ce lit de repos est très employé sur le front, pour soulager les soldats qui ont été blessés à l'abdomen, afin de leur permettre les changements de position pour les membres inférieurs, sans déplacer la partie blessée. Il remplacera à



domicile, les oreillers qu'on emploie d'ordinaire pour plier les jambes aux malades, et qui rarement tiennent en place. Dans la vignette ci-dessus, on remarque, dans le coin supérieur, à droite, un appui-pieds ajustable à volonté, au lit de repos. Ce lit de repos, qui peut être fabriqué à la maison, s'étend lorsqu'on ne s'en sert pas, de façon à ne pas prendre de place et on peut aisément le placer dans le fond du placard.

— o —

Le dernier empereur de Russie avait la manie des médecins; 24 disciples d'Esculape étaient exclusivement attachés à sa personne.

LE DOCTEUR CARREL, LA VIE DES TISSUS ET LA GREFFE HUMAINE

Au nombre de ses plus grands savants, la France compte actuellement le docteur Alexis Carrel, qui n'est pas un inconnu de la population de Montréal, puisqu'il y a quelques années, il fut question de l'avoir comme professeur à l'université Laval. Seulement, l'éminent savant alla à New-York où il devint immédiatement le chef de l'Institut des recherches scientifiques créé par le milliardaire Rockefeller. Actuellement, il rend de si grands services aux blessés de la grande guerre, que le gouvernement de la République lui a accordé les plus hautes distinctions honorifiques.

Ce savant dont le monde entier admire aujourd'hui les précieuses découvertes, est, dans l'intimité, l'homme le plus simple et le plus affable qui se puisse imaginer. Et, ce n'est pas sans un sentiment de fierté que je me souviens d'avoir pris jadis le café avec lui, chez le regretté docteur Adelstan de Martigny, rue Sherbrooke, qu'il honorait de son amitié. C'est là un des plus agréables souvenirs de ma carrière de reportage.

Le docteur Carrel a consacré de bonne heure sa vie à l'étude de la vie des tissus conservée et transférée, et les découvertes où l'ont conduit ces recherches sont si merveilleuses que tout le monde savant est stupéfié de l'autorité qu'il a su prendre du premier coup dans le domaine de la physiologie expérimentale. C'est l'homme qui enlève une cuisse toute entière, un rein ou tout autre organe à un animal et qui lui en rajuste un autre emprunté à un de ses congénères. Dans plus d'une conférence il a exposé devant les plus illustres person- nages de France et de l'étranger, comment

il réussissait à conserver des cellules, des tissus, des organes entiers même mainte- nus vivants pendant des semaines, une fois séparés du corps, et il a expliqué les applications pratiques qui pouvaient être faites au point de vue de la greffe humaine. Ajoutons qu'il a perfectionné ces ex- périences au point d'en faire l'application avec le plus grand succès, dans de nom- breux cas récents, sur des blessés de la grande guerre. Dans le domaine de la science et de la philanthropie, le docteur Carrel occupe la place d'honneur.

Dans la photographie ci-contre, prise à l'hôpital Broca, à Paris, il y a quelques années, on le voit expliquer à un groupe d'étudiants ses impressionnantes théories. Au centre, on remarque, vêtus du même sarrau d'hôpital que le conférencier, M. Clémenceau et le docteur Pozzi.

G. C.

UN PARC NATIONAL AU CANADA

Le gouvernement du Dominion, pro- priétaire de Point Pelée, vient d'en faire un parc national. Cette pointe de terre, la plus avancée vers le sud, au Canada, se projette du bord du lac du côté du comté d'Essex dans le lac Ontario, sur une distance d'environ neuf milles. La création de ce parc pour la protection de ses arbres et plantes rares, et des animaux sau- vages qui y demeurent ou y séjournent pendant certaines saisons, fut recom- mandée par la Commission de la Con- servation et par le Bureau aviseur pour la protection des animaux sau- vages.



Le docteur Alexis Carrel, démontrant à M. Clémenceau et au docteur Pozzi, ainsi qu'aux étudiants de Paris, quelques-unes de ses merveilleuses découvertes au sujet de la greffe humaine.

LES POISSONS CHANDELLES

Dans l'Alaska, ce sont les poissons qui servent de chandelles. Ces poissons sont gras à peu près comme des éperlans. Pour les utiliser comme moyen d'éclairage, on les fait sécher, on leur enlève la peau et la tête et on les allume par la queue. La combustion dure une heure environ, donnant une belle flamme jaune-rouge assez claire. Le vent, même violent, éteint difficilement ces torches spéciales. Ces poissons rendent les plus grands services aux habitants de ces terres désolées. Ils permettent d'y voir pendant les longues heures d'hiver polaire, et naturellement, ils ne coûtent que la peine de les pêcher, ce qui est très aisé, car ils sont innombrables.

DES DRAPS DE LIT EN PAPIER

Tandis que nous nous plaignons de la crise du papier, le papier au contraire tend à devenir en Allemagne l'"essatz" universel, une manière de panacée contre toutes les restrictions imposées. Bismarck n'en avait encore su faire qu'un faux; mais déjà Bethmann-Hollweg sut se faire un chiffon. Tout récemment, le papier devint linceul et ordre fut donné d'en revêtir les morts, dont on pourrait économiser ainsi les derniers vêtements. Le papier aujourd'hui se transforme à un nouvel usage. On annonce, en effet, que, devant la répugnance des clients à apporter leurs draps aux hôteliers de Leipzig, un consortium de fabricants s'est constitué qui se

propose de fabriquer des draps de lit en papier.

Puissent les Boches y ensevelir leurs dernier rêves!

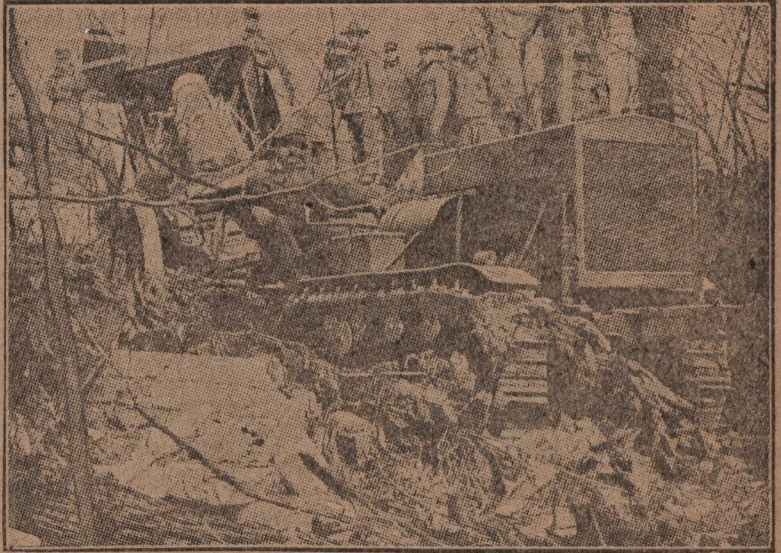
PERTES DE VIE PAR LE FEU

Au cours des quatre dernières années sept cent quatre-vingt-neuf personnes ont été brûlées à mort au Canada, dont 78 pour cent des femmes et des enfants. Plus de 350 vies ont été perdues dans des édifices détruits par le feu, et la plupart de ces pertes sont survenues dans des maisons d'habitation. Il faut attribuer la majorité des feux à la négligence criminelle, et à la mauvaise habitude d'allumer les poêles ou les fournaies avec du pétrole ou de la gazoline, ou de permettre aux enfants de jouer avec des allumettes. Un tel sans-souci de la vie humaine est criminel et l'on ne saurait trop pousser l'éducation populaire sous ce rapport.

L'ELEVAGE DES LAPINS

L'élevage des lapins se fait cette année sur une grande échelle sur les côtes du Pacifique. Environ 4000 personnes ont entrepris ce genre d'élevage. Il n'y a pas de raison pour que cet exemple ne soit pas suivi au Canada, et dans notre province, attendu que l'élevage des lapins est facile, peu coûteux et profitable.

TRANSPORT DE LA LOURDE ARTILLERIE PARMI LES OBSTACLES



L'UNE des inventions les plus merveilleuses de la guerre actuelle et qui démontre une fois de plus l'admirable préparation des Américains avant d'entrer dans le conflit, consiste dans d'énormes trucks comme en fait voir la vignette ci-dessus. Bien qu'un peu ressemblants aux tanks anglais, ils n'ont pas pour but de porter des soldats et des mitrailleuses tirant sur l'ennemi au passage. Non, ce sont des trucks puissants pouvant porter ou tirer la lourde artillerie, au cours d'une avance, dans des sentiers où les roues des lourds camions l'enliseraient irrémédiablement.

Ces trucks ont une capacité de transport ou de tirage variant de deux tonnes et demie à quinze tonnes, et ils aplanissent toutes les principales difficultés sur leur passage: clôtures de fil de fer barbelé, troncs et branches d'arbres, débris de maçonnerie ou ferraille de mitraille, trous d'obus, cachettes de soldats ennemis ou autres accidents de terrain. Et malgré tous ces embarras, ils peuvent atteindre une vitesse moyenne de six à dix milles à l'heure. Ce sont naturellement des trucks fortement armés, en cas d'attaque par l'ennemi, et le gouvernement des Etats-Unis est actuellement en train d'en faire cons-

truire 40,000. Ce n'est là qu'une première commande de ce genre, et les grandes usines de métallurgie de la république voisine sont dans la plus grande activité, à propos de la construction de ces puissants engins de la guerre moderne.

— o —

LE COUT DE LA VIE A DOUBLE

Une comparaison des prix des aliments avec ceux qui existaient il y a cinq ans, démontre que la valeur d'achat actuelle d'un dollar s'est abaissée à 54 sous à Washington, 57 à Philadelphie, 59 à Chicago et New-York et 63 sous à San Francisco. C'est ce qu'annonce un rapport publié par le département du travail.

Les vivres que l'on achetait à une piastre en 1913, coûtent maintenant \$1.85 à Washington; \$1.77 à Philadelphie; \$1.68 à New-York; \$1.69 à Chicago; \$1.58 à San Francisco et \$1.88 à Montréal.

LES CROCODILES PULLULENT EN LOUISIANE

Un journal de la Louisiane, dont on peut croire la parole, car il s'imprime sur les lieux, rapporte qu'en sa paroisse, l'année dernière, on a tué environ 9,000 crocodiles ou caïmans. Et chaque peau a été vendue à raison de 75 sous.

Le crocodile est donc bon à quelque chose. Son huile sert, sa peau fait des bottes, et sa queue, au besoin, quand l'animal est petit, se mange. Le crocodile a été ainsi nommé, de deux mots grecs, parce qu'il "craint", dit-on, la vue ou l'odeur du "safran."

Pourquoi?

Nous n'en savons rien, et lui non plus.

Mais les crocodiles sont innombrables en Louisiane. En portant leur nombre à 500,000,000, nous ne sommes pas au-dessus de la vérité, et nous pensons que les bayous, les rivières et les lacs de la Louisiane ont assez de crocodiles pour chausser et botter convenablement toutes les armées de la Russie, de la Turquie, de l'Allemagne et du monde entier.

Et, comme les crocodiles pleurent, on dit qu'un syndicat s'est formé pour utiliser leurs larmes comme eau de pluie, dans les districts où il ne pleut guère.

LA PLAISANTERIE CHEZ LES PRUSSIENS

Un billet de banque qui va incontestablement faire prime chez les collectionneurs, c'est le billet de cin-

quante pfennigs édité par la petite ville de Niedel-Lahnstein en Prusse. La décoration de ce billet—c'est bien allemand—représente des victuailles variées. Sous un jambon, le graveur a inscrit ces mots en lettres imperceptibles: "Doux espoir!", et sous un paquet de navets, ceux-ci: "Ce qui nous reste!"

Les billets étaient depuis longtemps en circulation lorsqu'on a découvert la plaisanterie.

Mais la plaisanterie est encore ce qu'on goûte le moins en Prusse: le graveur facétieux a été jeté en prison.

LE SUCRE MOINS RARE

La récolte du sucre brut à Cuba, l'an dernier, a été de 300,000 tonnes de moins que les estimations qui avaient été faites lorsque la répartition du sucre pour les pays alliés, y compris le Canada et les Etats-Unis, a été calculée sur la base de la récolte possible. Cinquante mille tonnes ont été coulées par les sous-marins près des côtes américaines. La récolte à la Louisiane de sucre de canne et la récolte de sucre de betterave des Etats-Unis ont été également faibles. La section où se cultive la betterave à sucre dans le nord de la France a été saccagée par les Allemands, pendant que la section de la betterave à sucre en Italie a été ravagée par les Autrichiens. Comme résultat, il y a eu rareté de sucre dans le monde entier.

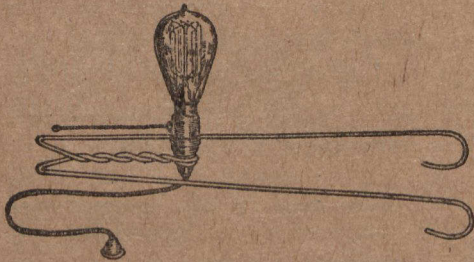
La récolte de cette année est bien supérieure.

SUSPENSION POUR LAMPES ELECTRIQUES

ON vient de découvrir un système d'installation de lumière électrique, qui fera le bonheur des amateurs de lectures qui ont l'habitude de lire lorsqu'ils sont alités.

Cette découverte consiste en une sorte de suspension en forme de W. Au centre, les fils sont entortillés, laissant une ouverture où passera la lampe munie d'une corde à extention.

Les deux autres extrémités sont recourbées en forme de crochet qui facilite grandement le déplacement de la lampe que l'on peut adapter partout selon les besoins.

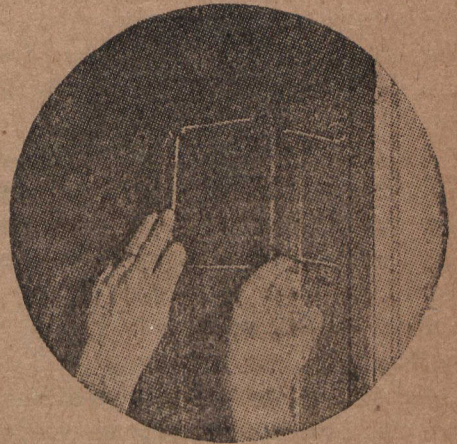


En considérant attentivement l'illustration ci-dessus, n'importe quelle personne qui aura un peu de jugement, pourra en fabriquer un semblable.

POUR TENIR LES PORTES FERMEES

UN excellent appareil que cette petite pièce à ressort qui peut être attachée sans l'aide d'aucun instrument ou de toute autre chose servant à tenir la porte automatiquement fermée. L'appareil glisse simplement sur l'extrémité de la charnière sans l'aide d'une vis ou de toute autre chose. Il peut être employé dans une maison, un bureau, une fabrique avec un succès

égal. Il est spécialement utile pour fermer les cloisons mais peut tout aussi bien être

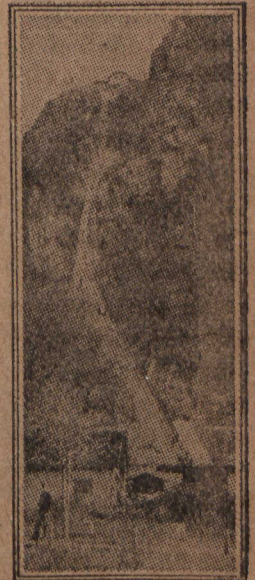


adapté à toutes les portes. Le métal s'emploie verni ou nickelé.

LES FUNICULAIRES AU TYROL

Le chemin de fer incliné qu'on remarque sur la vignette ci-contre a été construit, il n'y a pas très longtemps à Bozen, Tyrol, d'après les plans d'un ingénieur de Zurich.

Il a environ 600 pieds en longueur et est remarquable par la pente de la montagne qu'il escalade. On remarquera également qu'il a plus d'un point de ressemblance avec le funiculaire du Mt-Royal, à l'exception que celui de Montréal est à voie double, tout en étant peut-être un peu moins long.



LES PETITS MANNEQUINS

AUJOURD'HUI, mes chers petits amis, nous allons fabriquer nous-mêmes, et sans frais aucun, un instrument d'amusement académique.

Nous allons faire deux petits mannequins articulés dans le genre de ceux dont se servent les peintres pour reproduire les attitudes des personnages de leurs tableaux; seulement mes mannequins, au lieu d'être en bois, seront tout simplement en carton.

Voyez, dans notre gravure, les différentes parties anatomiques dont se compose notre mannequin: A, la tête et le cou; B,



le tronc; C, un bras; D, l'avant-bras; E, la main; F, la cuisse; G, le bas de la jambe et H, le pied. Procurez-vous une feuille de carton noir, ou de carton ordinaire que vous tapisserez de papier noir, rappez-y ces différents parties du corps en en dessinant les contours, et découpez-les, en ayant soin de faire en double les bras, les mains, les jambes et les pieds. Pour que le mannequin soit articulé, il faut réunir les différentes parties du corps au moyen d'un fil assez solide passé aux endroits indiqués par les points blancs et assujettir les membres en arrêtant le fil de chaque côté, par un noeud.

Voilà donc notre mannequin constitué et admirablement articulé. C'est un hom-

me vu de profil. On peut lui faire prendre toutes les positions, toutes les attitudes, et vous vous en servirez de modèle pour dessiner. Si vous n'êtes pas encore assez habile pour reproduire le modèle à vue d'oeil, posez-le sur votre feuille de papier et dessinez-en les contours après lui avoir donné la position que vous désirez obtenir. Il y a une multitude variée de dessins à faire avec un seul mannequin.

Mais, pour rendre cet exercice, déjà très intéressant, plus attrayant encore, confectionnez un second mannequin articulé semblable au premier, et par leur combinaison vous obtiendrez des attitudes qui varieront jusqu'à l'infini; ce sont des lutteurs ou des coureurs...

On en fait tout ce qu'on veut, et à force de dessiner ainsi par ce procédé facile, on en prend l'habitude et on s'apprend à dessiner tout seul, ce qui est un joli talent qui ne manque pas d'agrément.

ENERGIE MECANIQUE

Le rapport du sous-comité de la conservation de la houille au Ministère de la Reconstruction porte qu'il serait possible de tripler l'efficacité du charbon en Grande-Bretagne, si ce combustible était converti en électricité par de grandes usines centrales. On compte maintenant en ce pays six cents usines de force motrice, qui produisent chacune une moyenne de 5,000 h. p. On recommande de les remplacer par seize puissantes usines d'où partiront des fils de transmission en toutes les directions. Les générateurs pourront produire de 20,000 à 50,000 h. p. chacun.

LES VRAIS POETES

A QUELQU'UN QUI ME TRAITAIT
DE "BOURGEOIS"

par Philippe Godet. (1)

Bourgeois?—C'est, ma foi bien possible.
J'ai, s'il faut en faire l'aveu,
Des principes, l'âme sensible,
Et j'aime le coin de mon feu.
Je ne couche pas sur la paille,
Je m'habille, je mange et bois,
Je dors, je fume, je travaille...
Décidément, je suis bourgeois.

Je crois qu'on peut être honnête homme
Sans mépriser l'argent comptant,
Si je touche quelque somme,
J'ai le front d'en être content;
Je ne dédaigne point l'escompte,
Et je paie à la fin du mois
Mon boucher,—sans crever de honte:
Que voulez-vous? Je suis bourgeois.

Quand je lis des vers, de la prose,
Je redoute un éclat trompeur;
Je veux voir clair en toutes choses
Et l'obscurité me fait peur.
Les "déliquescences" me font rire,
Aux fous je refuse ma voix;
Je crois au bon sens de la lyre:
Que voulez-vous? Je suis bourgeois.

Quand la muse, riante et belle,
Au matin, vient me réveiller,
Et que tout en moi se rebelle
Contre le devoir journalier,
Le gros bon sens me pousse à faire
Stupidement ce que je dois;
C'est le devoir que je préfère:
Que voulez-vous? Je suis bourgeois.

Parmi les bonheurs de la vie,
Je crois à ceux qui sont tout près;
J'apprends à borner mon envie
Aux plaisirs exempts de regrets;
Pour moi, la plus aimable fête
Est à mon foyer,—et je crois
Qu'avoir des enfants n'est pas bête...
Que voulez-vous? Je suis bourgeois.

Quand j'avais vingt ans, j'osais croire,
Poète, à l'avenir lointain;
Je rêvais d'honneur et de gloire
Et j'avais foi dans mon destin.
Aujourd'hui... Suis-je bien le même?
Guéri du songe d'autrefois,
Toute ma gloire, c'est qu'on m'aime.
Que voulez-vous? Je suis bourgeois.

J'ai la foi naïve et première,
Celle qu'on m'enseigna jadis:
Je crois encore à la prière,
Je crois au diable, au paradis;
Je crois au Dieu de mon enfance,
En dépit des railleurs, j'y crois...
J'y crois surtout si je l'offense...
Que voulez-vous? Je suis bourgeois.

Bourgeois, vous dis-je.—Et je le reste,
Tâchant de faire de mon mieux,
Satisfait d'un état modeste
Qui ne me fait point d'envieux,
Heureux d'aimer, heureux de vivre,
Certain de mourir une fois,
Sûr aussi de ce qui doit suivre...
Que voulez-vous? Je suis bourgeois.

(1) Philippe Godet, né à Neuchâtel (Suisse) le 23 avril 1850, fut avocat dans cette ville de 1874 à 1881, et il y fut ensuite professeur de littérature pendant de nombreuses années. Auteur de plusieurs recueils de poésie, il occupe une place fort honorable parmi les poètes français contemporains. Son vers, d'une facture simple et aisée, ne manque point d'ampleur à l'occasion. La bontade est une des formes préférées de son talent et la pièce ci-dessus sera d'autant mieux comprise de notre population que chez nous, le littérateur ou le poète doit d'abord se soumettre aux exigences de la vie bourgeoise, avant de risquer une envolée au pays de l'idéal.—Edmond L'Alglon.

RAPPORTS DE LA PROFESSION MEDICALE SUR L'HISTO-FER GARNIER

Le traitement de l'Anémie, de la Chlorose, de la Scrofulose, de l'Affaiblissement général, etc., a été l'objet de rapports intéressants de médecins célèbres qui nous ont fait connaître les résultats de leurs expériences à l'égard de l'Histo-Fer et de son emploi dans ces maladies. Nous nous contenterons d'en reproduire ici les conclusions.

L'HISTO-FER GARNIER

enrichit le sang, augmente le poids du corps et améliore l'état général de la santé.

Dans le traitement d'Anémies secondaires graves le Dr P. Joldicke a prescrit l'Histo-Fer à ses malades, une cuillerée à soupe, trois fois par jour, après les repas, et il a en même temps contrôlé par l'examen du sang, les résultats obtenus. Il a pu constater, dans des cas nombreux, que déjà au bout de quelques semaines la richesse du sang en hémoglobine avait augmenté. Le poids du corps s'était ainsi accru, l'appétit était devenu meilleur ainsi que l'état général. L'organisme, devenu plus vigoureux, offrait une plus grande résistance à l'épuisement. Il a pu remarquer que ce médicament n'irrite pas les dents et ne provoque, même chez les personnes dont l'intestin est très sensible, aucun trouble gastro-intestinal.

L'HISTO-FER GARNIER

est toujours accepté volontiers et bien toléré.

Les observations du Dr C. A. Crispoli, faites à la clinique médicale de Rome sont également très favorables à l'Histo-Fer. Ce produit a été très avantageusement employé dans la Chlorose et la Chloro-Anémie, ainsi que dans les Anémies secondaires d'origine diverse (artériosclérose, neurasthénie, épilepsie, névrose cardiaque, syphilis, influenza, hystérie, etc.). Il faut, pour obtenir un résultat favorable, administrer le remède pendant un certain temps, car ce n'est, en général, qu'au bout de deux semaines que le succès commence nettement à se manifester. Les doses ont été, tout d'abord d'une cuillerée à dessert, trois fois par jour, à prendre dans un peu de lait après les repas; elles ont été ensuite élevées jusqu'à une cuillerée à soupe. Suivant la gravité du cas, la durée du traitement a été de un à trois mois. Le maximum de l'action s'est produit au bout de deux à trois semaines. L'Histo-Fer a toujours été accepté volontiers et bien toléré.

L'HISTO-FER GARNIER

améliore l'état général de l'appétit et des fonctions digestives.

Pour le traitement ferro-arsenical de la neurasthénie, de l'hystérie, de la scrofulose, du rachitisme, de l'anémie et de l'affaiblissement général, le Dr K. Thomas recommande l'Histo-Fer. Il trouve que son action se traduit par une amélioration de l'état général de l'appétit et des fonctions digestives. Des selles spontanées en seraient aussi la conséquence. Dans la scrofulose et le rachitisme, ce médicament rend de bons services en purifiant le sang, en relevant l'état des forces, et en guérissant les tuméfactions ganglionnaires par suite de l'amélioration essentielle qu'éprouve l'état du sang sous son influence.

L'HISTO-FER GARNIER

est le plus précieux spécifique de la Chlorose et de l'Anémie.

D'après le Dr Scheuer, de Bruxelles, l'Histo-Fer est le plus précieux spécifique de la chlorose et des anémies, car il agit par l'intermédiaire des facteurs suivants:

10. Par le réveil de l'appétit et l'amélioration des fonctions digestives.
20. Par une meilleure distribution et une meilleure répartition alternante de la masse du sang dans les différents organes du corps.
30. Par la régénération des globules rouges et par leur retour à leur chiffre et à leur valeur physiologiques, par l'élimination plus parfaite de l'acide carbonique et l'admission, dans le sang, d'une plus grande quantité d'oxygène atmosphérique.
40. Par l'augmentation graduelle des forces et de l'énergie.

Devant les affirmations concordantes d'autorités pareilles, il faut bien s'incliner et admettre que, la médication ferro-arsenicale représentée par l'Histo-Fer est la plus puissante, la plus efficace et la plus sûre qui existe pour le traitement de toutes les Anémies, Chlorose, Débilité, Faiblesses, Neurasthénies et autres maladies provenant d'un sang pauvre et vicié.

Prix: \$1.25 le flacon

Dans toutes les bonnes pharmacies, et aux
PHARMACIES MODELES DE GOYER
 180, Ste-Catherine Est,
 217 Ste-Catherine, Maisonneuve.

LE SANG, C'EST LA VIE

UN SANG ABONDANT, RICHE ET VERMEIL, ASSURE LA FORCE, LA SANTE, LA GAÏETE ET LA LONGEVITE

Tout le monde a rencontré, principalement dans les rues des grandes villes, de ces jeunes filles ou jeunes femmes qui attirent involontairement les regards des passants par leur figure, pâle et souffreteuse. Elles ont le teint d'un jaune qui ressemble à la couleur de la cire qui a vieilli, leurs traits sont bouffis d'un large cercle de bistre entoure leurs yeux, dont le blanc ressort vivement par sa coloration nacrée, ce qui leur donne une mine langoureuse toute spéciale qu'on n'oublie plus, quand on l'a vue une fois. Elles ont l'air de se mouvoir avec peine, et toute leur contenance trahit comme une immense lassitude et une nonchalance insurmontable. Ces stigmates de misère physiologique, qui sembleraient devoir être l'apanage presque exclusif de la classe nécessiteuse, soumise à des privations ou à des excès de travail, on les observe peut-être plus fréquemment encore chez des jeunes personnes appartenant aux classes aisées ou opulentes de la société. On les rencontre chez les jeunes filles de nos couvents, chez les jeunes filles de nos bureaux, de nos magasins, de nos ateliers et même chez les jeunes filles de nos campagnes. Il y a plus; malgré l'augmentation du bien-être général, malgré l'augmentation contenue des conditions de l'existence matérielle dans toutes les couches sociales, on a de très sérieuses raisons pour admettre que l'appauvrissement du sang est devenu plus fréquent de nos jours, qu'il ne l'était autrefois. Cependant grâce à la création de la méthode expérimentale et au perfectionnement de l'outillage de la chimie analytique et de la microscopie, qui ont permis d'étudier, d'une part, la constitution physiologique du sang et, d'autre part, les altérations que lui font subir certaines maladies, la science médicale a pu perfectionner certains médicaments qui servent non seulement à augmenter la quantité et la richesse du sang en hémoglobine, mais aussi à augmenter le poids du corps, à améliorer l'état général de l'appétit et des fonctions digestives et à relever l'état des forces. Parmi ces combinaisons récentes de médicaments énergiques le traitement ferro-arsénical a été le plus victorieusement employé et l'Histo-Fer représente la préparation ferro-arsénicale la plus utile et la plus efficace existante.

Chez les personnes Anémiques et Chlorotiques, les muscles de tout le corps sont constamment sous l'imminence de la fatigue, par cela même qu'ils reçoivent un sang pauvre en globules rouges, pauvre surtout en oxygène. Les éléments réparateurs qu'ils consomment, en plus grande quantité que n'importe quel autre appareil de l'économie leur sont partiellement soustraits. Ils subissent les effets d'une véritable inanition. Les échanges nutritifs ne s'y opèrent que d'une manière très incomplète et tous les

efforts qu'ils subissent donnent lieu à la fatigue, la faiblesse, l'affaissement. Au contraire, les muscles, qui sont nourris et qui respirent selon les lois physiologiques, n'entrent dans la phase d'épuisement qu'après des contractions successives très rapprochées ou longtemps prolongées. Cette sensation de fatigue, d'endolorissement, de courbature est le résultat de l'amoncèlement, dans le sein du tissu musculaire, des produits chimiques de la combustion interstitielle, que la circulation du sang a été hors d'état de balayer, au fur et à mesure de leur production, parce que la quantité d'oxygène du sang était insuffisante.

Le globule rouge du sang est constitué par un agrégat de plusieurs matières albuminoïdes, auxquelles est mélangée une matière colorante appelée hémoglobine. Ce dernier principe, qui équivaut aux douze treizièmes du poids du globule et dont le sang, en totalité, renferme la quantité relativement très considérable d'environ 600 grammes, joue un rôle prépondérant au milieu de ses autres parties constituantes. En effet, c'est l'hémoglobine qui permet au sang de devenir le porteur du gaz oxygène jusque dans l'intimité la plus reculée de tous les tissus de l'économie animale.

Cette substance fixe, avec la plus grande facilité, l'oxygène atmosphérique, pendant que le sang circule au travers des capillaires les plus petits des alvéoles des poumons. Elle prend et communique aux globules rouges, leur belle couleur vermeille caractéristique. Ainsi chargés d'oxygène et transporté par le courant de la circulation, les globules rouges y abandonnent ce gaz qui est indispensable à la nutrition générale. En échange ils charrient, au retour, une fraction de la quantité d'acide carbonique produite par la désassimilation des tissus.

Le sang est le milieu intérieur dans lequel vivent tous les éléments anatomiques de notre corps. Il est dans un état de renouvellement constant. Il doit être réparé sans cesse. Les globules rouges ne séjournent pas indéfiniment dans le sang car ils cessent, à un moment donné, de remplir les fonctions auxquelles ils sont préposés. Ils naissent, évoluent et meurent et doivent être remplacés, sans quoi tout l'organisme s'en ressent.

C'est pourquoi l'on a depuis longtemps cherché un remède qui augmenterait le nombre de globules rouges ainsi que leur teneur en hémoglobine, permettant au sang de continuer ses fonctions comme porteur d'oxygène et, comme éliminateur des déchets de l'organisme. Ce remède on l'a maintenant trouvé et on l'emploie avec succès dans tous les hôpitaux et dans la clientèle privée; il est connu et prescrit sous le nom de HISTO-FER.



UNE REQUETE A NOS AMIS

Nos lectrices et nos lecteurs ont pu constater qu'à de multiples reprises, nous avons fait de notables améliorations dans notre hebdomadaire "LE SAMEDI" et dans notre publication mensuelle "LA REVUE POPULAIRE".

Ces améliorations sont, naturellement, dispendieuses, surtout lorsqu'il s'agit d'un tirage important comme le nôtre, car le prix des matières premières est très augmenté, depuis quelque temps.

Nous n'avons cependant reculé devant aucun sacrifice pour plaire à notre clientèle, et les encouragements qui nous sont venus, d'un peu partout, nous prouvent que nous avons réussi.

Nous ferons mieux encore.

Mais cela dépend de nos abonnés et de nos acheteurs au numéro. Que les uns et les autres nous fassent un peu de propagande autour d'eux. Cela leur est très facile. **Que chacun d'eux nous procure un abonné ou un lecteur de plus** et nous serons ainsi rapidement en mesure de pouvoir exécuter les projets que nous formons pour le perfectionnement de nos magazines.

Beaucoup de gens ne lisent pas "LE SAMEDI" ni "LA REVUE POPULAIRE" parce qu'ils ne les connaissent pas. Parlez-en, faites-les connaître et vous serez les premiers à en bénéficier.





LE SANG, C'EST LA VIE

Pour le traitement de l'Anémie, de la Neurasthénie, de la Tuberculose, du Rachitisme et de toutes les affections pulmonaires

L'HISTO-FER GARNIER

est le remède tout indiqué. C'est le tonique le plus puissant de nos jours. Résultats assurés.

PRIX: \$1.25 la bouteille.

EN VENTE DANS LES MEILLEURES PHARMACIES ET AUX

PHARMACIES MODELES DE GOYER

AGENTS SPECIAUX

180 rue Ste-Catherine Est
Tel. Est 3208.

217 rue Ste-Catherine, Maisonneuve
Lasalle 1664.



DEPARTEMENT DU SERVICE NAVAL

COLLEGE NAVAL ROYAL DU CANADA

Le Collège Naval Royal a été fondé dans le but de donner un enseignement complet en Science Navale.

Les diplômés ont les qualités voulues pour entrer dans les services impérial ou canadien comme aspirants. Ils ne sont pas obligés, cependant, d'embrasser la carrière navale. Pour ceux qui ne désirent pas entrer dans la Marine le programme comprend des études complètes en Science Appliquée qui les qualifient pour l'entrée, en qualité d'étudiants de deuxième année, dans les universités canadiennes.

Le plan d'éducation comprend encore le développement de la discipline et de la capacité d'obéir et de commander, d'un sentiment élevé de l'honneur physique et mental; une bonne instruction en Science, Mécanique, Mathématiques, Navigation, Histoire et Langues Vivantes, comme base d'un développement général ou d'une spécialité.

Les candidats doivent avoir de quatorze à seize ans le 1er juillet suivant leurs examens.

On peut obtenir des renseignements sur l'entrée en s'adressant au Département du Service Naval, Ottawa.

G. J. DESBARATS,

Sous-ministre du Service Naval.

Ottawa, 8 janvier 1918.

Il n'y aura pas de rétribution pour la publication non autorisée de cette annonce.

: Chacun a sa manière :

Tout augmente!...

Les diverses denrées ou marchandises ont augmenté sans cesse et l'on se demandait anxieusement où cela s'arrêterait.

"LE SAMEDI" augmente aussi, mais pas de la même façon....

Il a augmenté le nombre de ses pages, la variété de ses départements; depuis quelque temps déjà, il publie deux feuillets au lieu d'un et, en conséquence, sa clientèle a augmenté aussi.

Pourquoi!

Parce que **"LE SAMEDI"**, fidèle à sa ligne de conduite, s'est imposé un surcroît de labeur et de frais.

"LE SAMEDI", véritable organe de la famille canadienne, convient à tous les âges et à toutes les conditions parce qu'il est intéressant, instructif, amusant et *strictement moral*.

Parce que pour la très modique somme de 7 cents, il donne: de l'actualité, du tourisme, de la mode, des conseils et recettes de grande utilité, des pages et gravures humoristiques, une nouvelle illustrée inédite, un grand roman sentimental, un autre roman genre policier et quantité d'autres articles, ainsi que des conseils aux automobilistes.

Lisez-le et faites-le lire à vos amis, les 7 cents qu'il vous coûtera vous seront rendus au centuple en agrément.

S'il n'y a pas de Dépôt dans votre localité, abonnez-vous directement aux Edit.-Prop., Poirier Bessette & Cie, 131 rue Cadieux, Montréal, pour \$3.50 par an ou \$1.75 pour six mois.

UNE SEULE MARQUE

peut vous donner pleine et entière
satisfaction c'est celle de

L'ALLIGATOR**MALLES - VALISES - SACS de VOYAGE, Etc****Dernières Nouveautés d'ARTICLES EN CUIR**

Il en est de même de nos *HARNAIS, SELLES, COUVERTES POUR CHEVAUX*, etc. La marque *ALLIGATOR* est la meilleure garantie de qualité et de durée. *AVANT D'ACHETER* assurez-vous si la Marque *ALLIGATOR* est bien sur la marchandise.



Samontagne Limitée.

Bloc Balmoral

338 rue Notre-Dame O., Montréal, Can. (Près de la rue McGill)

SUCCURSALES :

L'ALLIGATOR, 418 Ste-Catherine, O.

BAZAR DU VOYAGE, 293 Ste-Catherine, E.

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA
TAILLE

**Les PILULES
PERSANES**

de Tawisk Pacha de
Téhéran, Perse.

ont pour effet de dé-
velopper le buste, de
corriger la maigreur
excessive, de suppri-
mer les creux des
épaules et d'effacer
les angles disgracieux
qui déparent une jeu-

ne fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angeia V., écrit: "Je viens de prendre
la quatrième boîte de vos fameuses PILU-
LES PERSANES; l'effet est merveilleux —
j'en suis enchantée."

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS

Boîte Postale 2675, Dépt. A.,

Montréal.

**GANTS NOUVEAUX**

POUR VOTRE NOUVELLE TOILETTE
AU PRINTEMPS

Vous aurez besoin de jolis gants
DANS LES COULEURS ET NUANCES
LES PLUS A LA MODE

VENEZ VOIR L'ASSORTIMENT QUE
NOUS VENONS DE RECEVOIR.

Ganterie Royale

483, Ste-Catherine, Est,

— Tel. Est 3341 —

Elegantes Toilettes Feminines

REMISES A NEUF



Rares sont les articles féminins trop élégants ou trop délicats qui ne peuvent être pressés et nettoyés avec succès par nous.

Vos "négligés", peignoirs, jupes de soie ou toute lingerie de soie, vos bonnets, vos bonnets du matin ou vos gracieuses ceintures en ruban, etc., toutes ces choses peuvent avoir leur fraîcheur première, grâce à notre service perfectionné.

PROFITEZ-VOUS DE CET
AVANTAGE ?

DECHAUX FRERES

Nettoyeurs



Teinturiers

Tél. Est 51



AVIS A NOS LECTEURS

Fidèles au programme que nous nous sommes proposé et désireux de donner satisfaction à nos lecteurs en général, voulant en un mot que la *Revue Populaire* soit impeccable comme revue canadienne-française; nous tenons à informer nos abonnés, surtout les *Directeurs* et *Directrices d'Etablissements d'Education*, les *Pères de famille*, bref, tous ceux qui s'intéressent à la *saine culture de l'esprit de notre jeunesse* que nous venons de sacrifier les *intérêts pécuniaires de la Revue Populaire* pour qu'elle soit absolument sans reproche.

On nous reprochait souvent de publier certaines annonces au vocabulaire plutôt déplacé dans une revue de famille comme l'est la *Revue Populaire*. Or, ayant compris la justesse de ces réclamations, nous tenons à affirmer qu'à l'avenir aucune annonce de ce genre ne paraîtra dans la *Revue Populaire*.

Nos amis voudront bien prendre note de notre résolution à ce sujet, et, nous n'en doutons pas, ils recommanderont la lecture de la *Revue Populaire*, désormais à l'abri de tous commentaires fâcheux.

ECRIVEZ-NOUS

Si les articles ne vous donnent point satisfaction ou si vous êtes trompé d'une manière quelconque par les annonceurs de cette revue, écrivez-nous et nous verrons à vous faire rendre justice.

Si Vous Demenagez ?

Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse. Le Bureau de Poste ne fait pas suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements pour le **15 au plus tard du mois précédent**, date à laquelle nous révisons nos listes, car nous sommes dans l'impossibilité d'envoyer des numéros duplicata.

Nom

Rue

Localité

Ancienne Adresse

Localité

LA REVUE POPULAIRE

131 rue Cadieux,

Montréal

La Jambe Artificielle

CONRAD MARTIN

Donne une marche facile, légère, confort parfait, solidité, garantie. :-:

Nous avons la réputation, établie depuis près de 60 ans, de faire ce qu'il y a de mieux en

BANDAGES HERNIAIRES,
APPAREILS ORTHOPEDIQUES,
BAS ELASTIQUES, ETC., ETC.,
De tout le pays

Nos appareils sont fabriqués par des Experts sous la surveillance personnelle de M. Conrad Martin.

CONSULTATIONS GRATUITES
FABRIQUE CANADIENNE DE BANDAGES

36-38, CRAIG E., MONTREAL



Vous Aidez Lorsque Vous Économisez.

Envoyez-nous votre
adresse. Le Bureau
des magazines commu-
nications vous enverra
plus tard du mois par
nous nos

vous économisez, économisez sagement. N'écono-
détriment de votre santé et de la santé de votre
gez ce qui est sain et nutritif tout en étant peu
loyez plus de lait dans votre cuisine. : :
t condensé BORDEN parce que c'est du lait abso-
pre, sucré, stérilisé et commode. : : : ”

IDA C. BAILEY ALLAN,

Spécialiste en économie domestique.

Lait Condensé Borden's



— VOTRE EPICIER EN A —

“LE LAIT QUI REDUIT LE COUT DE LA CUISSON”

BORDEN MILK CO, LIMITED, MONTREAL